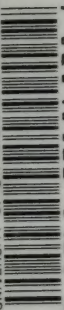


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 02186828 6

JOHN M. KELLY LIBRARY



IN MEMORY OF
CARDINAL GEORGE FLAHIFF CSB
1905-1989

University of
St. Michael's College, Toronto

A. B. Gaultier
EXPOSITION

DE LA

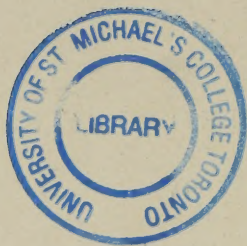
MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE

IV

LA CHARITÉ

I. — SA NATURE ET SON OBJET



CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

EXPOSITION
DE LA
MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE

IV

LA CHARITÉ

I

SA NATURE ET SON OBJET

CONFÉRENCES ET RETRAITE

C A R Ê M E 1 9 1 4

Par le R. P. M.-A. JANVIER

Des Frères Prêcheurs.



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

APPROBATION DES CENSEURS

Nihil obstat :

A. VILLARD,

HURTAUD.

Paris, 16 avril 1914.

Imprimatur :

R. MONPEURT,

Paris, le 4 mai 1914.

Imprimatur :

‡ LEO-ADOLPHUS

CARD. AMETTE,

Arch. Paris.

Parisiis, die 6 maii 1914.

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL GASPARRI,
SECRÉTAIRE D'ÉTAT, A L'AUTEUR

Segreteria di Stato
di Sua Santità.

Dal Vaticano,
24 Décembre 1914.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Notre Saint Père le Pape Benoît XV a été très touché des nobles sentiments par lesquels vous avez accompagné le filial hommage du volume de vos Conférences du Carême de 1914, consacré à la vertu de Charité.

L'auguste Pontife me confie l'agréable mission de vous dire qu'Il n'a oublié ni le nom, ni la personne de l'éminent Conférencier de Notre-Dame de Paris, et qu'Il a même gardé l'écho de la voix puissante qui résonnait à Saint-Louis des Français, à l'occasion du Triduum pour la Béatification des Carmélites de Compiègne.

Il se souvient aussi avec plaisir de la courtoisie que vous Lui avez témoignée, jadis, par le gracieux hommage d'un volume de vos doctes et magnifiques Conférences.

Le présent volume sur la « Charité » n'aurait pu, semble-t-il, paraître à une heure plus opportune, puisque l'amour de Dieu et l'amour des hommes sont, hélas, si refroidis sur la terre, au milieu des agitations et des bouleversements terribles de l'heure actuelle.

A la lumière des enseignements de l'Évangile et des Maîtres de la Théologie, en particulier de saint Thomas, vous avez éloquemment démontré la nature, l'objet, l'excel-

lence incomparable de la Charité surnaturelle, unissant par un lien ineffable et dans un amour sublime Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, de cette Charité que l'Apôtre nomme plenitudo legis, vinculum perfectionis, finis præcepti, et dont saint Jean a dit : « Deus charitas est, et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo. »

En vous félicitant de votre zèle ardent et de votre beau travail, le Saint Père demande à Dieu qu'Il vous conserve les forces pour poursuivre vaillamment un si noble apostolat, et que votre parole et vos ouvrages produisent dans les âmes des fruits abondants de salut.

Comme gage de Sa toute spéciale bienveillance, Sa Sainteté vous accorde avec effusion de cœur le bienfait de la Bénédiction Apostolique.

J'ai été très sensible, pour ma part, à la délicate attention que vous avez eue de m'offrir un volume desdites Conférences, et avec mes cordiales félicitations et mes vifs remerciements, je vous prie d'agréer, mon Très Révérend Père, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

P. CARD. GASPARRI.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE L'AMITIÉ SURNATURELLE
ÉTABLIE DE L'HOMME A DIEU
PAR LA CHARITÉ



SOMMAIRE

Chez les païens, l'on craignait la Divinité, on ne l'aimait pas. La vraie Religion, au contraire a toujours mis l'amour de Dieu au premier rang. Cependant la terreur avait encore une grande place dans l'Ancien Testament. Le propre de l'Évangile a été de faire régner sur tous les autres sentiments l'amour que nous appelons la charité. La charité est l'amitié de l'homme avec Dieu. L'amitié suppose un amour où la bienveillance est souveraine. La charité contient ce premier élément de l'amitié, p. 11-14.

I

1. Toute amitié renferme une affection pour la personne qui en est l'objet. a) La charité implique de l'amour, un amour plus parfait qui ajoute à l'idée générale que nous avons de ce sentiment celle de l'estime pour la personne aimée, p. 14-15.

b) L'amour impliqué par la charité, nous attache positivement à Dieu considéré dans sa nature, dans ses personnes, dans son intégrale bonté. La charité nous fait aimer ce que voient les bienheureux. Supériorité de cet amour sur celui que préconisaient les philosophes. Il atteint en Dieu tout ce qui est aimable, c'est-à-dire Dieu tout entier, p. 15-17.

c) Il ne se confond pas avec l'amour qui est une passion. Il ne réside pas dans la sensibilité, bien qu'il puisse l'envahir, il réside dans la volonté intellectuelle et se distingue de l'amour sensitif, de l'exaltation nerveuse. Il est utile d'insister sur cette vérité pour éclairer les âmes exposées à croire que es émotions du cœur sont nécessairement de la charité, pour insoler celles qui s'inquiètent de ne pas sentir Dieu, p. 17-20.

2. La charité est un amour librement voulu. La grâce nous presse d'aimer Dieu, mais elle nous laisse la liberté de résister à ses impulsions. Obstination victorieuse des hommes qui ne veulent pas se donner à Dieu. Nous demeurons libres de ne pas aimer Dieu, parce que Dieu ne nous apparaît que dans les ombres de la foi. L'histoire évangélique de Marie de Béthanie

nous prouve qu'il dépend de nous de choisir ou de dédaigner la meilleure part, p. 20-23.

3. La charité est un sentiment solide et durable. C'est l'accumulation d'un amour qui aspire à monter vers Dieu, qui a toute la force de l'habitude, toutes les résistances de la vertu. Il faut appliquer la notion de vertu à la charité qui est plus forte que la mort et qui lui survit. Attitude de saint Paul devant toutes les puissances conjurées pour arracher la charité de son cœur, p. 23-24.

II

L'amour contient deux éléments : la concupiscence et la bienveillance. Différences de la concupiscence et de la bienveillance. Fragilité, infériorité de l'amour où la concupiscence domine. La bienveillance commande dans la charité, p. 25-26.

1. a) Place de la bienveillance dans la véritable amitié. Actes qu'elle inspire, p. 26-27.

b) Place souveraine qu'elle occupe dans la charité qui aime Dieu pour lui-même et nous fait vivre pour Dieu. La charité personnifiée dans Marie de Magdala qui sert le Christ avec désintéressement et sans se préoccuper d'elle-même, p. 27-29.

c) En interdisant le retour sur soi, la charité ne se confond pas avec l'amour pur imaginé par les quietistes, mais elle subordonne le bien de l'homme à la gloire de Dieu, p. 29-30.

2. Cette bienveillance étant stérile mérite-t-elle son nom?

a) Il est vrai que notre bienveillance n'ajoute rien à la gloire essentielle de Dieu, mais elle est réelle cependant, car elle est distincte de la bienfaisance et elle garde sa valeur même quand nous ne pouvons pas faire à nos amis tout le bien que nous leur désirons, p. 30.

b) Elle consiste dans la joie que nous éprouvons à constater leur prospérité, dans notre désir d'augmenter leur bonheur, dans la disposition où nous sommes de les servir. Quiconque a la charité est ravi que Dieu soit, qu'il soit ce qu'il est, il serait disposé à tous les sacrifices pour défendre Dieu. Il se dépense en vue d'établir le règne de Dieu sur lui-même et sur les autres, il combat en soi et autour de soi tout ce qui est susceptible de nuire au triomphe du parti de Dieu, p. 30-33.

Noblesse de la charité. Sa supériorité sur les autres affections, p. 33-35.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE L'AMITIÉ SURNATURELLE
ÉTABLIE DE L'HOMME A DIEU
PAR LA CHARITÉ

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR (1),

MONSEIGNEUR (2),

MESSIEURS,

Les païens craignaient la Divinité, ils ne pensaient guère à l'aimer. Persuadés qu'elle habitait trop loin pour que l'homme pût entretenir avec elle un commerce familier, ils se montraient moins soucieux de lui plaire que de détourner les traits de ses vengeances. Au contraire, la vraie Religion, dès le commencement, nous ordonne de consacrer notre cœur au plus beau, au meilleur des êtres. Adam, Abel, Abraham, Isaac, Jacob com-

(1) Son Ém. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.

(2) Sa Gr. Mgr Sigmund Waitz, évêque auxiliaire de Brixen, Autriche.

prennent la nécessité d'adresser à leur Créateur l'hommage de leur dilection et Moïse exige d'abord que son peuple s'attache de toute son âme à Jéhovah. Cependant le souffle qui agitait les tentes d'Israël, qui animait les cérémonies de son temple, qui emportait au ciel la fumée de ses sacrifices venait encore plus de la terreur que de l'amour. Il était réservé au Christ de faire prévaloir ce dernier sentiment sur tous les autres, de nous enseigner efficacement que notre premier devoir est de vénérer Dieu comme un Père, que la foi fût-elle assez puissante pour transporter les montagnes, que l'espérance fût-elle assez ferme pour résister aux tempêtes et aux déceptions, que la force fût-elle assez héroïque pour braver la mort, que toutes les qualités fussent-elles poussées à leur dernier degré de perfection, n'élèvent point la créature raisonnable au sommet moral où l'attire sa vocation, si elles ne sont transformées et entraînées par la flamme de cette vertu royale qui se nomme la charité. La charité, tel est le sujet qui, logiquement, s'impose, cette année, à l'attention de notre esprit (1).

Les docteurs s'accordent à voir dans la charité une amitié de l'homme à Dieu. Ils ont puisé cette idée dans l'Ancien Testament qui donne aux personnages pleinement religieux le titre d'amis de

(1) Append., N. 1, p. 331.

Dieu. Ils l'ont recueillie sur les lèvres du Sauveur qui, aux heures les plus graves et les plus solennelles de sa vie, disait à ses apôtres : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, je vous appellerai mes amis. *Jam non dicam vos servos, sed amicos* » (1).

Au premier abord, il semble impossible que deux êtres si différents l'un de l'autre puissent se lier comme se lient les créatures de la même espèce, de la même race, du même âge, de la même condition. C'est pourquoi le Prophète des temps antiques s'étonnait de l'honneur qui lui était fait. « Est-ce possible, disait-il, que l'homme s'élève à cette hauteur, et sente ton cœur, ô Dieu, si près du sien? *Quid est homo quia magnificas eum, aut quid apponis erga eum cor tuum?* » (2) » Pourtant la vérité veut que nous considérions la charité comme une amitié réelle, solide, qui permet au plus faible des êtres intelligents d'engager avec l'Esprit suprême des relations aussi intimes que douces.

L'amitié suppose un amour où la bienveillance est souveraine, la réciprocité des sentiments et la communauté de vie. La charité réunit ces conditions.

Aujourd'hui je vous montrerai que c'est de l'homme à Dieu un amour où domine la bienveillance, di-

(1) S. JEAN, XV, 15.

(2) Job, VII, 17.

manche prochain vous verrez qu'elle entraîne un sentiment mutuel et la communauté de vie, qu'ainsi elle mérite le nom que lui ont donné les maîtres en la définissant : l'amitié religieuse et surnaturelle qui unit l'homme à Dieu.

I

Toute amitié renferme d'abord une affection pour la personne qui en est l'objet. Être et s'affirmer l'ami de quelqu'un, c'est évidemment lui accorder et lui manifester de l'affection. Que, d'autre part, la charité implique de l'amour, soit essentiellement un amour, son nom l'indique assez : « Toute dilection et toute charité, dit saint Thomas, est amour, bien que tout amour ne soit pas dilection et charité (1). » Non seulement la charité est un amour, mais c'est un amour plus parfait, car elle ajoute à l'idée générale que nous avons de ce sentiment, celle de l'estime que nous éprouvons pour un être de grande valeur et de grand prix. « *Charitas addit supra amorem perfectionem quamdam amoris, in quantum id quod amatur magni pretii æstimatur, ut ipsum nomen designat* (2). » Dieu étant la réalité la plus idéale, la plus auguste, la plus digne de considération, nous avons adopté, à l'exemple des

(1) I^a II^e, q. xxvi, art. 3.

(2) *Ibid.*

auteurs inspirés, ce terme de charité pour désigner le noble amour qui lui est dû.

Ainsi quiconque a la charité aime Dieu. Il aime Dieu, j'entends que, sortant de l'hostilité, de l'indifférence, de l'oubli où il était plongé, il donne à Dieu une place dans son cœur après lui en avoir donné une dans son esprit. J'entends que du dedans, une ardeur secrète, une force impérieuse, une puissance souveraine l'incline et l'emporte vers Dieu, comme leur poids emporte les corps vers le lieu de leur naturel repos. J'entends qu'il s'attache non point à Dieu considéré d'une manière générale et comme bien universel, car alors il n'éprouverait qu'un sentiment instinctif auquel aucun homme ne peut se soustraire, non point à Dieu considéré seulement comme auteur de la nature et de l'ordre qui, se déroulant sous les yeux de notre intelligence, nous révèle son principe, mais je veux dire qu'il s'éprend de Dieu considéré en lui-même, dans sa nature, dans ses personnes, dans ses attributs, dans tous les éléments de son intégrale Bonté. Je veux dire qu'en vertu et sous la poussée de la charité il aime ce que les Bienheureux voient et possèdent dans les extases et les clartés des jours éternels, qu'il pénètre au sanctuaire le plus intime du Très-Haut et non plus seulement dans le vestibule du Saint des Saints, qu'il se réchauffe au foyer même de la Divinité et non plus uniquement aux rayons émanés de la suprême Beauté.

C'est pourquoi saint Thomas répète à satiété que la vision des élus et la charité ont le même objet. Vous comprenez dès lors combien la charité, qui s'élève directement vers la Réalité la plus positive, la plus vivante, diffère de l'enthousiasme factice et stérile du dilettantisme pour les abstractions vagues, mal définies, que l'on appelle la Science, l'Art, la Beauté, abstractions qui ne sont rien en dehors de notre esprit. Vous comprenez même combien elle l'emporte sur l'amour que les sages ont pu vouer à Dieu. Platon se plaisait à enseigner à ses disciples que le cœur n'a point de repos avant d'avoir gravi les degrés qui le conduisent de la beauté des corps à la beauté des esprits, de la beauté des esprits bornés à la souveraine Beauté qui se déploie dans l'Esprit suprême. Aristote a célébré l'Être bon et parfait qui attire secrètement la sympathie de toutes les créatures capables de vibrer sous l'action de l'amour. Ce culte, si noble qu'il soit, ne dépasse pas l'Auteur de la nature, il ne nous introduit pas dans les profondeurs intimes de la Divinité, il porte sur ce qui en Dieu paraît aimable à la raison, non sur tout ce qui est aimable en lui. Cette distinction est importante, car autre chose est d'admirer l'artiste en tant que tel, autre chose de se lier et avec l'artiste et avec l'homme caché derrière l'artiste. Tel qui vénère l'auteur d'un chef-d'œuvre, peintre ou poète, se désintéresse de l'homme. On peut s'éprendre du premier, se montrer indifférent ou même hostile

au second. Le propre de la charité c'est d'atteindre en Dieu tout ce qui est aimable et non seulement tout ce que Dieu révèle d'aimable par ses œuvres, et comme Dieu est aimable en tout ce qu'il est, celui qui a la charité aime tout de Dieu, et comme enfin il n'y a rien d'aimable qui ne se trouve en Dieu, celui qui a la charité aime en Dieu la Bonté totale, parfaite, en dehors et au-dessus de laquelle il n'y a rien qui soit capable de flatter un cœur. Les êtres, qui au-dessous de Dieu charmeront la charité, la charmeront parce qu'ils lui offriront un reflet du souverain Bien où en réalité elle place tout son objet. La charité n'est donc pas seulement un amour, c'est le plus vaste de tous les amours puisqu'elle n'oublie rien de ce qui mérite d'être aimé, rien de ce qui peut l'être (1).

Évidemment, il ne faudrait pas confondre cet amour avec la passion brûlante, tourmentée, tumultueuse qui naît dans les sens. Bien que parfois il ait son retentissement jusque dans la sphère de l'imagination et des instincts; bien que, parvenu à un certain degré d'intensité, il puisse envahir l'organisme, agir sur les fibres et sur les nerfs, répandre dans les yeux, sur le visage, la surabondance de ses ondes ardentes, s'emparer de tout l'homme pour l'associer à ses transports; bien qu'après la résurrection il doive communiquer au corps quelque

(1) Append., N. 2, p. 332.

chose de sa force et de sa vie incorruptible, il a cependant son siège au sommet de l'âme, dans la volonté intellectuelle. La charité, dit saint François de Sales, « fait sa résidence à la pointe et cime de l'esprit, et comme une reine de majesté, elle est assise dans la volonté comme en son trône, d'où elle répand sur toute l'âme ses suavités et douceurs » (1). Elle est le privilège des êtres intelligents parce qu'elle atteint Dieu en lui-même. Mais Dieu étant un pur esprit n'est pas à la portée des puissances qui nous sont communes avec les êtres sans raison, autrement le cheval et le mulet, s'écrie saint Augustin, le saisiraient comme nous, *nam reperire te quus et mulus quibus non est intellectus; on ne s'élève jusqu'à lui que par l'âme, per ipsam animam meam ascendam ad illum*; il n'est accessible qu'à l'esprit (2). Par conséquent la charité se distingue essentiellement de l'amour sensitif, du mysticisme, de l'exaltation nerveuse où l'on a parfois la prétention de la découvrir et de la goûter, elle peut exister sans provoquer dans l'ordre physique aucun des phénomènes propres aux passions (3).

Lorsque Pascal a dit : « Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur » (4), il a employé des expressions qui, pour être justes, ont besoin d'explication. En rappelant que la foi est au-dessus des

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, II, ch. xxii.

(2) *Confessions*, X, ch. vii.

(3) Append., N. 3, p. 334.

(4) *Pensées*, art. xxiv, 5. Edit. Havet.

sens et non pas contre (1), il a été plus heureux. Il serait bon de le savoir une fois pour toutes, les facultés et les vertus qui nous mettent en rapport avec Dieu par la connaissance, par l'espoir, par l'amour, ne relèvent ni des sens, ni de la matière, qualités purement intellectuelles, elles ne sauraient avoir sur les éléments inférieurs de la nature humaine que l'influence exercée sur ces mêmes éléments par l'esprit et par la volonté. Il est utile d'insister à ce sujet, pour dissiper les équivoques où s'agitent des psychologues qui parlent sans discernement d'expérience religieuse, des poètes qui s'imaginent avoir senti la grâce et senti la Divinité, comme on sent le parfum d'une fleur, la saveur d'un fruit ou le charme d'une mélodie. Il est utile d'insister, pour prévenir contre des illusions fâcheuses les âmes qui se croient avancées en perfection parce qu'une cérémonie les a vivement impressionnées, parce qu'à la suite d'une communion elles ont versé des larmes, parce que dans la prière elles ont été envahies par les émotions où les nerfs ont souvent plus de part que l'amour de Dieu. Il est utile d'insister, pour rassurer d'autres âmes qui, craignant de déplaire à Dieu et pressées d'observer ses commandements, n'éprouvent cependant aucune consolation sensible et se demandent, au milieu des sécheresses dont elles souffrent, si elles

(1) *Pensées*, art. XIII. 8.

ont encore la charité. La charité affirme sa présence bien plus par la fidélité à servir Dieu et à éviter le mal qui le blesse, que par les enthousiasmes de l'imagination et les palpitations du cœur, elle se fait aimer, elle ne se fait pas sentir. *Charitas amatur, non sentitur* (1).

La charité est un amour qui choisit son objet, et par conséquent un amour librement voulu. La dilection est son acte principal, et ce mot implique l'idée de l'élection par laquelle l'homme, après réflexion et en connaissance de cause, se prononce pour Dieu et le préfère à tous les êtres qui se disputent avec tant d'âpreté, tant de jalousie l'attention de sa pensée et l'encens de ses adorations. Bien que la grâce nous presse de consacrer à l'Infinie Bonté nos puissances affectives, elle nous laisse pourtant la faculté de résister à ses impulsions, de répondre à ses avances, à ses appels, à ses obsessions, par l'indifférence, par un refus catégorique ou même par une hostilité farouche. « Nous ne sommes pas tirés à Dieu par des liens de fer, dit saint François de Sales, mais par manière d'allèchements, d'attraits délicieux et de saintes inspirations qui sont en somme les liens d'Adam et d'humanité, c'est-à-dire proportionnés et convenables au cœur humain, auquel la liberté est naturelle (2). »

(1) S. AUG. *Sermo* xxiii in *Ps.* lxxii.

(2) *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. XI, ch. xii.

Au soir de sa carrière, Jésus contemplant la ville qu'il avait essayé de gagner à sa personne, pleurerait sur elle et lui adressait ces paroles navrées : « Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai tenté de rassembler tes habitants autour de moi comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu (1). » Elles sont innombrables les âmes qui suivent l'exemple de Jérusalem, qui opposent aux plus tendres invitations du Christ et du Père leur dureté. La terre et le ciel, les Prophètes, les Apôtres, le Sauveur leur crient : *Ama Deum*, aimez Dieu ; elles ne savent que riposter par cette résolution dédaigneuse : j'aimerai les créatures périssables que le temps me ravit, je n'aimerai pas Dieu, car je ne veux pas l'aimer. Nous-mêmes, à chaque instant, nous prenons cette attitude, nous accueillons au banquet de nos affections des êtres misérables et nous interdisons à la souveraine Bonté d'y occuper la place qui lui appartient. Folie, qui prouve du moins que nous aimons Dieu librement quand nous l'aimons !

Comment expliquer que Dieu ne force pas l'entrée de notre cœur et que, croyant en lui, nous puissions résister à ses ineffables charmes ? Voici : dans l'autre vie Dieu apparaît tel qu'il est ; apparaissant tel qu'il est et en pleine lumière, il exerce une victorieuse et nécessaire attraction sur ses élus qui

(1) S. MATTHIEU, XXIII, 27-39.

essayeraient en vain, le voyant en face, de ne pas l'aimer. Mais en ce monde, il se montre dans les ombres d'une révélation inachevée, il ne laisse percer à travers les énigmes de la foi qu'un rayon de sa beauté, rayon trop pâle pour nous éblouir et pour triompher, malgré nous, de notre volonté. Pour aimer Dieu, il faut donc le vouloir, mettre fin par un acte délibéré à nos hésitations, donner spontanément la préférence à Celui qui s'offre à nous sans nous contraindre à nous incliner devant son désir.

« Il arriva qu'étant en voyage Jésus entra dans un certain bourg; et une femme appelée Marthe le reçut dans sa maison.

« Et elle avait une sœur appelée Marie qui, se tenant aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

« Pour Marthe, elle s'empressait à toutes sortes de choses du service, et s'étant mise debout devant le Seigneur, elle lui dit : « Seigneur, est-ce que vous ne vous inquiétez pas de voir que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites lui donc de m'aider.

« Et le Seigneur répondant, lui dit : « Marthe, Marthe, vous vous préoccupez et vous vous troublez de bien des choses.

« Or il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point enlevée (1). »

Remarquez, Messieurs, les paroles prononcées par

(1) S. Luc, x.

le Maître en cette circonstance inoubliable. Elles montrent qu'en nous attachant à Dieu nous nous attachons au plus grand, au plus inaliénable de tous les biens, mais elles prouvent aussi qu'il dépend de nous de choisir ou de dédaigner la meilleure part, qu'en conséquence la charité est un sentiment essentiellement libre, qu'en se consacrant à son Créateur l'homme se consacre à lui parce qu'il le veut et non parce qu'il y est forcé.

Essentiellement libre, la charité est de sa nature un sentiment solide et durable. Ce n'est ni la plante tenant à peine à la surface du sol et que le moindre souffle arrache en se jouant, ni la goutte de sympathie qui s'épuise en se donnant, ni la vive étincelle qui ne s'allume un instant que pour s'éteindre avec la même rapidité, c'est le buisson ardent qui enfonce ses racines dans les profondeurs de l'âme, de la volonté et qui brave la fureur des éléments, c'est le réservoir d'amour où l'on peut puiser sans jamais le tarir, c'est le foyer qui conserve son feu sous la cendre des occupations et des distractions inséparables de la vie du temps. En abrégé, la charité est l'accumulation d'un amour qui aspire à monter vers Dieu, c'est un sentiment qui, ayant toute la force de la vertu, toutes les résistances de l'habitude, maintient entre l'homme et Dieu la bonne harmonie et enchaîne, même quand il n'agit pas, même quand il ne s'exprime pas, notre cœur à

celui de Dieu. On a défini la vertu une disposition permanente et difficilement déracinable. Il faut appliquer cette définition à la charité, voir en elle un amour par lui-même plus fort que la mort à laquelle il survit, un amour tenace et immuable qui ne périt pas, sinon par notre faute et par notre volonté.

Aussi saint Paul, se dressant en face de toutes les puissances conjurées, les défiait d'arracher de son cœur l'amour dont il connaissait l'immortelle vitalité. « Qui me séparera de la charité du Christ? disait-il : La tribulation? l'épreuve? la faim? la nudité? la persécution?... Nous triompherons de tous ces maux... Et je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus haut dans les cieux, ni ce qu'il y a de plus profond dans les enfers, qu'en un mot aucune créature n'extirpera de nos entrailles l'amour que nous avons conçu pour Dieu (1). »

Comme l'amitié, la charité est donc un sentiment qui plane au-dessus des sens et s'épanouit dans les pures régions de l'esprit, comme l'amitié elle naît de la liberté, comme l'amitié elle se montre naturellement solide, fidèle et s'attache à Dieu par un lien que le temps et l'éloignement ne peuvent briser.

(1) *Romains*, VIII, 35-39.

II

L'amour contient deux éléments : la concupiscence et la bienveillance (1). Par la concupiscence il se rapporte à celui qui aime, par la bienveillance il se rapporte à celui qui est aimé ; par la concupiscence on cherche son propre intérêt, par la bienveillance on cherche l'intérêt d'autrui ; par la concupiscence on aime les personnes en vue d'en tirer pour soi un avantage, par la bienveillance on les aime dans le dessein de leur être utile. C'est assez dire que l'homme, esclave de la concupiscence, n'aime que lui-même : il s'attache à nous pour profiter de nous, il n'aspire qu'à recevoir, son but est de s'éviter à nos dépens la peine, le travail, l'effort. Il nous fréquente assidûment, il nous flatte, il se montre fier de paraître à nos côtés, de s'asseoir à notre table, d'entrer dans notre intimité pour obtenir notre faveur, pour s'approprier la science, le luxe, les plaisirs, l'influence, la gloire dont nous disposons, pour nous exploiter habilement et sûrement. Perdons-nous la faculté de le servir ? Nous cessons de lui plaire. Des milliers de fois il nous avait protesté de son admiration, de sa fidélité, de son dévouement, soudain il est gêné, il s'esquive, il nous fuit, il rougit de nous serrer la main. Il ne nous aimait pas, il

(1) Append., N. 4, p. 335.

n'aimait que notre fortune, que nos fêtes, que nos banquets, que les jouissances dont il était friand, son revirement est dû à ce qu'il n'attend plus de nous aucune satisfaction, ni aucun bénéfice. Triste spectacle de l'égoïsme, qui dictait au poète antique cette plainte amère et fameuse :

Donec eris felix, multos numerabis amicos,

Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Soyez heureux, vous compterez beaucoup d'amis,
Que vos horizons s'assombrissent, vous resterez seul.

Ne donnons pas à cet homme, Messieurs, le titre d'ami; ce n'est qu'un parasite dont l'idéal est de vivre à nos frais (1).

Dans la véritable amitié la bienveillance domine, la personne aimée y joue le rôle principal, ses intérêts, son bonheur, sa gloire décident de tout. Soumis à l'empire de ce sentiment, nous sommes préoccupés de lui, nous éprouvons le besoin de nous consacrer et de nous dévouer à lui; heureux de ses succès, charmés par la contemplation de sa perfection, de son bonheur, nous lui désirons les triomphes qu'il n'a pas encore obtenus, nous craignons de lui nuire ou de lui déplaire, nous nous efforçons de lui épargner les épreuves, l'humiliation, la ruine, de prévenir, fût-ce à notre détriment,

(1) Append., N. 5, p. 335.

les coups qui le blesseraient, si c'était nécessaire nous nous appauvririons afin de l'enrichir, nous nous sacrifierions afin de le sauver, parce que nous l'aimons pour lui et non pour nous, parce que nous l'aimerions même si nous n'espérons de notre commerce avec lui aucun profit, sinon celui de l'aimer.

La bienveillance, qui est le plus pur élément de l'amitié, commande souverainement dans la charité. Cette vertu, en effet, nous pousse à aimer pour lui-même Dieu qui devient le terme de nos affectueux élans et de nos ardents efforts. « La charité, dit saint Paul, nous presse de vivre non plus pour nous, mais pour celui qui est mort, qui est ressuscité pour nous. *Charitas Christi urget nos....., ut et qui vivunt, jam non sibi vivunt, sed ei, qui pro ipsis mortuus est et resurrexit* (1). » Vivre pour Dieu ! comprenez-vous ce qu'il y a d'universel, d'absolu dans cette expression ? Vivre pour Dieu. C'est respirer, se mouvoir, penser, vouloir, aimer, parler, agir, lutter, souffrir avec l'intention d'être utile à Dieu, c'est déployer son esprit, consacrer son cœur, vouer son âme, dépenser ses jours au service de Dieu et en vue d'assurer à Dieu le bien, la félicité, la gloire que nous pouvons lui procurer, c'est cacher, au fond de tous ses soucis, de tous ses desseins, le dessein et le souci d'être agréable à Dieu, c'est se montrer hostile aux personnes, aux

(1) II *Corinth*, v, 14.

institutions, aux événements ameutés contre Dieu, indifférent aux œuvres, aux manifestations qui ne profitent pas à l'exaltation de Dieu et partisan des initiatives, des lois qui augmentent le prestige de Dieu; c'est attirer à soi les créatures et les siècles pour les obliger à chanter l'hymne d'adoration : *Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula*; c'est consumer toutes ses forces et se consumer soi-même devant Dieu et pour Dieu, comme la lampe se consume devant l'autel. Je vois la charité symbolisée, personnifiée, et en quelque sorte incarnée dans cette femme dont l'Évangile a confié le nom impérissable à tous les échos de l'espace et du temps : Marie de Magdala. A peine l'a-t-elle connu et aimé que Marie se prosterne et répand sur les pieds du Dieu fait homme ses larmes, ses parfums, ses soupirs, ses cheveux, sans exiger un regard, sans demander une parole, sans réclamer une grâce. Jésus entre dans la maison de Béthanie, Marie ne sollicite qu'une faveur, la liberté de laisser couler le flot de sa dilection et de son cœur comme un hommage au Sauveur du monde. Jésus souffre, parcourt la voie douloureuse, monte au gibet, Marie l'accompagne, l'assiste non point pour attirer sur elle l'attention du Martyr, mais pour le soutenir de sa présence et de son regard. Jésus est enfermé dans le tombeau, Marie s'y rend en hâte, non point pour goûter auprès du cadavre sacré une

dernière consolation, mais pour l'embaumer avec piété; Jésus ressuscite, Marie le cherche non point pour partager son triomphe, mais pour y applaudir; Jésus s'élève dans la nue, Marie suit son ascension, non point pour s'approprier la joie de son Maître, mais pour y ajouter; Jésus s'assoit à la droite du Père et devient invisible, Marie gravit la montagne et s'y fixe non point pour recevoir les effusions du ciel, mais pour y faire parvenir, je serais tenté de dire plus facilement, les accents de ses louanges et de ses adorations. Voilà la charité, avec la bienveillance et le désintéressement qui sont les joyaux les plus brillants de sa couronne, la voilà inquiète de Dieu et non d'elle-même, brûlant de vouloir et de faire du bien à Dieu gratuitement, répétant à Celui qui a fixé son choix : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, je n'ai pas d'autre désir, je ne forme pas d'autre vœu. »

C'est par ce trait que la charité se distingue de l'espérance laquelle est essentiellement intéressée. Nous aurons bientôt l'occasion de le constater : en interdisant le calcul et le retour sur soi, la charité ne se confond pas avec l'amour pur imaginé par les quiétistes, elle sauvegarde le bien de l'homme, elle respecte le légitime amour de soi, mais, en agissant ainsi, elle garde son caractère gratuit, car elle subordonne le bien de l'homme et l'amour de

soi à la gloire et à l'amour de Dieu, de sorte que, par elle, Dieu reste maître et roi du cœur.

On dira que de l'homme à Dieu la bienveillance étant stérile ne mérite pas son nom. L'homme, en effet, ne peut ni vouloir, ni même imaginer un bien qui d'avance n'appartienne à Dieu. Il ne dépend pas de nous de rendre Dieu plus heureux, plus grand, plus juste, plus riche, plus saint, ni d'apporter dans sa vie un nouvel élément de perfection. A quoi donc aboutit notre bienveillance? Quel avantage Dieu retire-t-il de notre commerce avec lui, dès lors que vaut la bienveillance contenue dans la charité? (1).

C'est vrai, Messieurs, à beaucoup d'égards nous sommes dans l'impossibilité d'être utiles à Dieu, d'ajouter quoi que ce soit à sa gloire. Cependant notre bienveillance pour lui mérite son nom, car la bienveillance est différente de la bienfaisance, elle est réelle même quand nous ne pouvons pas faire à ceux que nous aimons tout le bien que nous voudrions, soit que nos amis le possèdent déjà, soit qu'ils le refusent, soit que notre généreuse disposition aille plus loin que notre pouvoir.

En quoi consiste alors la bienveillance impliquée par la sincère amitié? Elle consiste d'abord dans la joie de constater la prospérité, les succès, la sécurité de ceux qui nous sont chers. Elle con-

(1) Append., N. 6, p. 336.

siste ensuite dans le désir d'augmenter, si nous en avons la faculté, leur autorité, leur bonheur et de défendre, en cas de besoin et au premier signal, leur personne contre toutes les injures et tous les attentats. Elle consiste enfin dans l'empressement à faire tout ce qui dépend de nous pour leur être agréable, pour faciliter l'exécution de leurs desseins (1).

Or, quiconque aime Dieu par la charité ressent pour lui et manifeste de mille façons cette véritable et profonde bienveillance. Penser que Dieu existe, que Dieu vit, que Dieu dure, que son existence, que sa vie, que son inviolable éternité le mettent à l'abri des complots les mieux ourdis, des coups les plus violents, remplit son âme de joie. Il veut que Dieu soit, que Dieu vive, que Dieu résiste à l'action destructrice du temps, pendant que l'impie inspiré par sa malveillance et par sa haine dit : « *Non est Deus*, Dieu n'est pas », ce qui dans sa bouche signifie : je veux que Dieu ne soit pas, je veux que Dieu ne vive pas, je veux que Dieu ne dure pas, et si l'ordre des choses dépendait de moi, si ma puissance allait jusqu'où vont mes désirs, Dieu ne serait pas, n'aurait jamais été, ou bien cesserait d'être. Quiconque a la charité répète le cri des générations saintes : Vive Dieu ! pendant que l'impie renouvelle contre le Père, l'ana-

(1) Append., N. 7, p. 337.

thème des Juifs contre le Fils incarné : *Tolle, tolle, anéantissez-le!* Par la bienveillance propre à la charité, l'homme est ravi que Dieu soit et qu'il soit ce qu'il est : juste et bon, miséricordieux et tout-puissant, souverainement libre et souverainement heureux, tandis que l'impie en proie à sa haine brûle de voir Dieu ou méchant ou injuste, ou impitoyable ou affaibli, ou enchaîné ou livré à la douleur. Inspirés par la charité, nous sommes prêts, si, par impossible, Dieu était menacé dans un de ses attributs, à le défendre, à unir pour le protéger l'armée des créatures, dussions-nous nous immoler nous-mêmes et laisser notre vie dans cette lutte dramatique; et, dans l'hypothèse où nous aurions l'espoir fondé de contribuer à l'augmentation de sa gloire, nous travaillerions plus pour conserver à Dieu la béatitude qui lui convient que pour assurer la nôtre (1), tandis que l'impie userait de tous les moyens pour désarmer Dieu, pour le dépouiller, pour l'humilier, pour le réduire à la misère. Enfin, Messieurs, sous l'empire de sa bienveillance et de sa charité à l'égard de Dieu, l'homme s'efforce d'établir sur le monde le règne de celui qu'il aime. A l'intérieur il aspire à plaire à Dieu, à ne rien penser, à ne rien désirer, à ne rien dire, à ne rien faire

(1) *Si esset possibile quod ex nostris operibus aliquid Deo accresceret, habens Charitatem multo plura faceret propter beatitudinem ei conservandam quam propter eam sibi adipiscendam.* S. Th., III Sent., dist. XXXIX, q. 1, art. 3, ad 4^{am}. Cf. Append. N. 8., p. 337.

qui heurte la pensée, la volonté, la parole, l'action de Dieu ; à l'extérieur il est partisan des œuvres qui profitent à la gloire de Dieu, à l'accomplissement de ses desseins, au triomphe de son Évangile, et il unit sa voix à toutes les voix qui bénissent, qui font adorer son Nom ; à l'intérieur il réprime les mouvements instinctifs d'orgueil, de cupidité, de sensualité qui de son âme s'élèvent contre Dieu ; à l'extérieur il est l'adversaire irréductible des personnes, des lois, des institutions qui s'opposent à la victoire de Dieu sur le monde, plus froissé de voir l'outrage atteindre Dieu que de le subir lui-même, tandis que l'impie impuissant à ravir à Dieu sa vie, le nie, l'insulte, le menace, s'efforce d'effacer dans les consciences jusqu'à son souvenir, d'arrêter sur les lèvres des créatures les louanges prêtes à jaillir en son honneur, d'ameuter contre lui les esprits, les cœurs, les sociétés, d'empêcher, par la ruse, par la violence, par le mensonge qu'il soit connu, aimé, servi comme il a le droit de l'être et comme il veut l'être.

Je vous en ai dit assez, pour vous prouver que si la haine est pleine d'une malveillance qui désire du mal à Dieu et qui tâche à lui nuire, la charité est pleine de la bienveillance réelle, efficace qui profite à Dieu et que l'amitié exige.

Faut-il Messieurs, en terminant, insister sur l'incomparable noblesse de l'amour dont je vous ai

parlé? L'amour emprunte sa grandeur à la grandeur de son objet. Quand celui-ci est misérable, il communique sa bassesse ou sa vulgarité au sentiment qu'il a excité, quand il est sublime, il pénètre de sa sublimité le sentiment qu'il provoque. Comment peindre la supériorité de la charité qui nous enchaîne à la souveraine Beauté? D'ordinaire notre amour est plus vaste que les réalités qui le sollicitent, il tombe dans le désenchantement parce qu'il ne trouve pas tout l'aliment dont il est affamé. Il sent le besoin de dépasser toutes les limites, de prendre des proportions démesurées, et les êtres qui s'offrent à lui sont bornés, relatifs, incapables de répondre à son attente. Ici l'être aimé est infiniment plus riche d'amabilité que l'être aimant ne l'est d'amour. Le cœur pourra se livrer à tous les emportements, à toutes les extravagances, quelque exigeant qu'il soit, il sera toujours débordé par le bien qui se présente à ses adorations. Seul l'esprit est susceptible d'atteindre et de goûter directement une Beauté qui n'appartient pas à l'ordre des choses sensibles, mais qui brille au sommet des pures essences dans la constitution desquelles la matière n'entre pour aucune part; la charité es-
comme son objet dégagée des éléments troubles où se débat la matière, elle a son siège dans la volonté intellectuelle. Si la dilection qu'elle produit nous était arrachée malgré nous, ce n'est pas nous qui aimerions, c'est Dieu qui se ferait aimer de force,

mais cette dilection est fille de la liberté et nous la donnons spontanément et parce que nous voulons la donner. Si en vertu de la charité nous aimions Dieu par intérêt, notre amour serait entaché d'un égoïsme que ne souffre pas l'amitié; mais nous aimons Dieu pour lui-même, et ainsi notre charité apparaît déjà comme la plus haute amitié, parce que resplendissant comme elle des clartés de l'esprit, des noblesses de la liberté et du désintéressement, elle nous attache à l'ineffable bonté qui est la souveraine Bonté de Dieu. C'est assez pour que dès aujourd'hui vous saluiez en elle l'amour royal, qui, par nature, l'emporte en excellence et en dignité sur tous les amours.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA RÉCIPROCITÉ DES SENTIMENTS
ET LA COMMUNAUTÉ DE VIE
DANS L'AMITIÉ SURNATURELLE
QUI LIE L'HOMME AVEC DIEU



SOMMAIRE

L'amitié réclame la réciprocité des sentiments et la communauté de vie, la charité répond à cette double exigence. p. 41-42.

I

L'amitié demande la réciprocité des sentiments. Il n'y a d'amis que ceux qui se donnent mutuellement leur cœur.

La charité remplit cette seconde condition.

1. L'amour de l'homme pour Dieu suit et appelle efficacement l'amour de Dieu pour l'homme. a) Dieu nous a choisis le premier, comme le Christ nous l'affirme. Son amour a prévenu le nôtre. Le premier il appelle Abraham, Moïse, les Apôtres, il cherche les brebis qui refusent de le suivre. Il prouve son amour par des actes qui dominent toute l'histoire. Il nous a donné son Fils qui s'est livré pour nous. Toutes les consciences droites ont été forcées de croire à l'amour prévenant de Dieu pour nous. p. 42-43.

b) Notre amour provoque l'amour de Dieu. Dieu n'est jamais en retard avec ceux qui l'aiment : témoignages de l'Ancien Testament, témoignage du Nouveau Testament. Le Christ, Dieu comme le Père, ne reçoit jamais sans donner. Empressement avec lequel il répond aux moindres générosités des hommes, p. 45-46.

2. Il faut que les affections soient de même nature pour que la réciprocité satisfasse l'amitié.

a) On trouve dans l'amour de Dieu pour l'homme ce que renferment les amours propres à l'homme. Développement de cette pensée. L'amour de Dieu contient ce qu'il y a dans l'amour des mères, des frères, des époux, etc. Dieu déploie toute sa puissance au service de ceux qu'il aime comme nous faisons nous-mêmes pour ceux que nous aimons. p. 47-49.

b) Nous avons besoin d'entendre ces accents de l'amour divin à travers les palpitations d'un cœur humain. Dieu n'a pas voulu que ce désir fût frustré. Le Verbe nous a emprunté notre nature et l'humanité du Christ a été la lyre dont les vibrations nous ont rendu plus sensible l'amour du Père. Les

lèvres du Christ. ses yeux, son cœur, ses larmes ont exprimé son amour pour nous, comme nous exprimons notre affection à ceux que nous aimons, p. 49-50.

c) Avons nous la faculté d'aimer Dieu comme il nous aime? Oui. La charité qui est en nous n'est pas un amour purement humain, c'est une vertu surnaturelle, infuse, de qualité divine. Pour que nous puissions l'aimer divinement, Dieu a changé notre cœur, il l'a divinisé. Alors nous pouvons rendre à Dieu un sentiment proportionné au sien. Ce n'est pas que, par la charité, le cœur de l'homme prenne les dimensions du cœur de Dieu, mais par la charité notre cœur s'harmonise et s'accorde avec le cœur de Dieu. Cet accord suffit à l'amitié plus jalouse d'aimer que d'obtenir l'amour, p. 50-53.

II

Point d'amitié sans communauté de vie.

1. Cette vie commune a son principe dans une parenté, dans une ressemblance, dans la possession d'une même nature et d'une même perfection. Dieu nous rapproche de lui en nous communiquant la grâce qui nous rend semblables à lui. Il se rapproche de nous par l'Incarnation qui le rend semblable à nous. Cette ressemblance réciproque sert de fondement à la charité, p. 53-57.

2. La vie commune qui est l'amitié même consiste dans l'union affective. Ce qu'entraîne cette union affective. Elle implique la fusion de deux âmes et de deux vies qui se lient moralement pour ne plus faire qu'une âme et qu'une vie. Grâce à la charité, Dieu et l'homme vivent ensemble par l'esprit et par le cœur, p. 57-59.

3. L'amitié tend à l'union réelle, effective. La charité réalise cet idéal. Dieu par la charité réside en nous. Certitude de cette présence attestée par l'Évangile. Ce qu'il y a de spécial dans la présence de Dieu habitant les âmes par la charité. Intimité de cette présence. Les saints affirment cette présence qui d'ailleurs parfois se fait sentir vivement, p. 59-65.

Jamais la religion naturelle, jamais les religions positives n'ont imaginé de pareils rapports avec Dieu. La société de Dieu peuple la solitude des saints. Les profanes et les païens sont dans le désert. Ils ne savent pas que seule la charité nous unit à Dieu par une véritable amitié. Les chrétiens sont plus heureux. Puissent-ils préférer cette royale amitié à toutes les autres, p. 65-67.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA RÉCIPROCITÉ DES SENTIMENTS ET LA COMMUNAUTÉ DE VIE DANS L'AMITIÉ SURNATURELLE QUI LIE L'HOMME AVEC DIEU

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR (1),

MESSIEURS

La charité contient le premier élément de la véritable amitié : une dilection d'ordre spirituel, empreinte de liberté, forte comme l'habitude, solide comme la vertu, où la bienveillance, le souci de Dieu, de sa Personne, de sa gloire jouent le rôle principal et où le désintéressement l'emporte sur les calculs de l'égoïsme. Mais nous n'avons pu voir encore en elle deux autres caractères essentiels à l'amitié, je veux dire : la réciprocité des sentiments, la com-

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.

munauté de vie. Au terme de ce discours, vous aurez constaté, je l'espère, qu'elle satisfait à ces nouvelles exigences (1).

I

L'amitié demande la **réciprocité** des sentiments, un échange entre les **deux** êtres qu'elle unit. Supposez une affection vive, fidèle, dévouée, désintéressée, si elle n'est pas une réponse ou si elle n'obtient pas de retour, on se gardera de l'appeler amitié; il n'y a d'amis que les êtres qui se donnent mutuellement leur cœur. Que l'un soit hostile à l'autre ou **seulement** indifférent, l'amitié fait défaut; qu'il le devienne **après** avoir affirmé sa sympathie, l'amitié se brise. De sorte que l'amitié suppose **essentiellement** un flux et un reflux entre ceux qu'elle attache ensemble. Lorsque Jonathas s'inclina vers David, David **sur-le-champ** partagea le sentiment qu'il inspirait, et il serait impossible de dire lequel des deux aima l'autre avec plus d'émotion et plus de fidélité (2).

La charité remplit **cette** seconde condition. Nous savons que, sous son influence, l'homme s'enchaîne à Dieu, nous savons aussi que l'amour de l'homme pour Dieu suit et appelle **efficacement** l'amour de

(1) Append., N. 1. p. 337.

(2) *Ibid.* N. 2, p. 339

Dieu pour l'homme. Notre affirmation s'appuie sur la Révélation dont la lumière peut seule, en cet ordre, éclairer notre chemin.

L'amour que nous donnons à Dieu répond à l'amour que Dieu nous donne. Dieu nous a choisis avant que nous l'eussions choisi; le Christ nous l'assure au nom de son Père, la veille de sa douloureuse passion : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos* (1). Son élection a précédé la nôtre, son appel a prévenu le nôtre, le mouvement de son cœur vers nous a devancé le mouvement de notre cœur vers lui. « *Ipse prior dilexit nos.* Il nous a aimés le premier (2). » Le long des siècles, on le voit s'inquiéter de ses élus, s'imposer à leur esprit et à leur volonté, réclamer d'eux la dilection qu'il leur assure. Il interpelle Abraham, il poursuit Moïse de ses assiduités, il arrête ses complaisances sur David sans que David, Moïse ou Abraham, aient rien fait pour mériter sa faveur. C'est Jésus qui distingue Pierre et André, Jacques et Jean, c'est lui qui terrasse et qui gagne Saul sur le chemin de Damas au moment où Saul ne vit que de haine, ne respire que la vengeance. Pasteur revêtu des livrées de notre nature, il s'est épuisé à la recherche des brebis qui refusaient de le suivre et il a dû s'asseoir au bord du chemin

(1) S. JEAN, xv, 16, 19.

(2) S. JEAN, I, IV, 10.

pour reprendre haleine, *quærens me, sedisti lassus*. Il est pareil à l'épouse des cantiques qui parle sur ce ton inquiet : « Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez celui que j'aime, dites-lui que, pour lui, je languis d'amour (1). » L'être tant aimé c'est l'homme que le Créateur appelait dès le commencement : Adam, où es-tu ? L'être aimé c'est vous, c'est moi, c'est quiconque est doué d'une âme et d'un cœur (2).

Cet amour prévenant, Dieu ne l'a pas seulement affirmé par des discours, il l'a prouvé par des actes qui dominent toute l'histoire. Pendant que la race déchue dormait dans l'indifférence et dans l'oubli, le Père céleste lui envoyait son Fils, *sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*. Et son Fils nous aimait au point de vivre avec nous et de mourir pour nous. Pouvait-il nous apporter un témoignage plus irréfutable ? Qui donc oserait s'insurger contre ces mots de Jésus ? « *Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis* (3). Il n'y a point de plus grande marque d'attachement que de sacrifier sa vie pour ses amis. » Toutes les consciences droites ont été obligées de croire à l'amour de Dieu pour l'homme et de répéter avec saint Jean : « Dieu nous a aimés le premier... nous avons vu et nous attestons que le Père a

(1) *Cant.*, v, 8.

(2) *Append.*, N. 3, p. 340.

(3) S. JEAN, xv, 13.

envoyé son Fils en Sauveur du monde... Et nous avons connu l'amour de Dieu pour nous et nous y avons cru (1) » ; avec saint Paul : « Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est, pour moi, livré à la mort (2). » Le même apôtre envahi, débordé, vaincu par la largeur, par la longanimité, par la profondeur, par la sublimité de cet amour où la science humaine se perd comme dans une mer sans rivage et sans fond, laissait éclater son enthousiasme en écrivant aux habitants d'Éphèse : « Puissiez-vous connaître la charité du Christ envers nous, charité immense qui dépasse infiniment les bornes de notre esprit : *ut possitis... scire etiam supereminentem scientiæ caritatem Christi* (3). » Du moins, nous sommes sûrs, qu'en donnant notre cœur à Dieu, nous ne faisons que répondre aux prévenances de son cœur.

Nous n'en sommes pas moins sûrs, notre amour provoque l'amour de Dieu. Dès que nous l'avons aimé comme il veut l'être, Dieu s'incline de nouveau, il s'épanche en nous et les vibrations de sa tendresse se croisent avec les vibrations de la nôtre. Il n'est jamais en retard avec ceux qui l'aiment. La Sagesse disait déjà : « *Ego diligentes me diligo, et qui mane vigilant ad me, invenient me.*

(1) I JEAN, IV, 16.

(2) II Thessal., II, 20.

(3) Ephes., III, 18, 2^o.

Quiconque m'aime, je l'aime, quiconque me cherche dès le matin me trouvera (1) »; et aux apôtres réunis autour de lui, le Sauveur répétait : « *Qui diligit me, diligitur a Patre meo, et ego diligam eum.* Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi aussi, je l'aimerai (2). » Les Évangiles à ce sujet nous comblent de certitude, car le Christ, Dieu comme le Père, n'a pas une fois reçu sans donner. Pour l'entretien de son temple, une pauvre femme a versé une obole, Jésus la signale à l'admiration de toute la postérité. Une autre femme a répandu ses parfums sur les pieds du Maître, le Maître répand sur elle, avec le pardon qui est le don par excellence, une gloire ineffaçable. Pour lui des mariniers ont quitté leurs barques et leurs filets, Jésus leur contie la nef immense et glorieuse qui portera l'humanité des rivages incertains de ce monde aux bords enchantés de l'éternité. Un verre d'eau qu'on lui offre ne reste pas sans récompense. O mystère! la charité ne vit en nous qu'après avoir passé du ciel en terre, et elle ne remonte de l'homme à Dieu que pour redescendre de Dieu à l'homme. Entre le Créateur et la créature c'est un continuel échange où chacun aime et est aimé, où la réciprocité de sentiments apparaît dans une évidence que nul ne saurait nier ou obscurcir.

(1) *Prov*, VIII, 17.

(2) S. JEAN, XIV, 21.

Mais une réciprocité quelconque ne suffit pas à la véritable amitié. Il faut que les affections soient de même nature, de même qualité, empreintes de la même noblesse, de la même pureté, que les cœurs rendent le même son. Les créatures inférieures s'attachent à l'homme et l'homme s'attache à elles, cependant le lien qui les unit n'est point de l'amitié, parce que les affections qu'ils échan- gent sont trop dissemblables. Ainsi lorsque deux âmes s'associent, si l'une aime d'une manière vul- gaire, brutale, sensuelle, pendant que l'autre aime d'une façon délicate, élevée, spirituelle, l'accord désiré par l'amitié ne se réalise pas.

Dans ces conditions comment comprendre que de l'homme à Dieu la réciprocité soit suffisante pour former l'amitié? Il faudrait trouver dans l'amour de Dieu pour l'homme ce que l'on trouve dans l'amour de l'homme pour Dieu, et inversement saisir dans l'amour de l'homme les mêmes traits que dans l'amour de Dieu; il faudrait que Dieu aimât humainement et que l'homme aimât divinement. Cette difficulté est sérieuse, Messieurs, elle n'est pas insoluble. Envisagé en Dieu, l'amour contient à un degré transcendant les qualités contenues dans l'amour propre à l'homme. L'amour de Dieu est comme le nôtre d'ordre intellectuel, comme le nôtre il est souverainement libre, comme le nôtre il est solide, habituel, et durable. Toutes les notes entendues dans le nôtre retentissent dans le sien.

Refrains des mères berçant l'enfant, hymne nuptial destiné à charmer l'épouse, protestations du frère à l'adresse du frère éclatent au sein de l'Être absolu comme les accents comptés d'une mélodie particulière éclatent dans la mélodie universelle qui les a éveillés. Les hommes animés par la charité rapportent tout à Dieu ; ils pensent, ils agissent, ils travaillent, ils souffrent en vue de lui plaire et de favoriser son règne, Dieu déploie toute sa puissance au profit de ceux qui l'aiment, *omnia propter electos*. « Si les cieux se meuvent de ces mouvements éternels, dit Bossuet, si les choses inférieures se maintiennent par ces agitations si réglées, si la nature fait voir dans ses différentes saisons ses propriétés diverses, ce n'est que pour les élus que tous les ressorts se remuent. Les peuples ne durent que tant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude... Les éléments et les causes créées ne persistent que parce que Dieu a enveloppé ses élus dans leur ordre et qu'il les veut faire sortir de leurs actions (1). » Il s'intéresse passionnément à leur vie, à leurs épreuves, à leur destinée, il les garde avec une sollicitude ombrageuse comme la prunelle de son œil, il condescend à leurs faiblesses, son inclination véhémement le porte à des actes qui paraissent excessifs et déraisonnables. Et pourtant, en ce monde, il est obligé de se retenir, car nous ne

(1) Méditation pour la fête de tous les saints.

pourrions pas supporter le poids éternel de la gloire qu'il nous réserve; au delà du temps, des surprises nous attendent; aujourd'hui nous n'avons pas même l'idée des retours que l'avenir prépare à quiconque aura aimé son Dieu.

Pendant, nous avons besoin d'entendre ces accents divins à travers les palpitations d'un cœur humain. Le Créateur n'a pas voulu que ce désir fût frustré. Son Fils nous a emprunté notre nature, et l'humanité de Jésus a été la lyre dont les cordes, vibrant entre le ciel et la terre, nous ont rendu plus sensible l'amour du Père. Les lèvres du Christ, abrégéant le Verbe, nous ont parlé le langage que nous parlons à nos amis; ses yeux ont fixé sur nous les regards dont nous enveloppons ceux qui nous sont chers et nous y avons vu passer la flamme que nos intimes voient passer dans les nôtres; son cœur a battu à la manière du nôtre, nous y avons surpris les émotions que lui-même a surprises dans le nôtre et il a versé sur nos douleurs des larmes pareilles à celles que nous versons sur les blessures des êtres auxquels nous sommes le plus dévoués. O prodige que les Gentils traiteront de folie et les Juifs de scandale! Le Fils de Dieu est mort, mort pour nous, comme nous mourons à nos heures d'enthousiasme héroïque, pour les créatures les plus tendrement, les plus passionnément, les plus démesurément aimées! O miracle de la puissance, ô condescendance de la bonté! par sa

Divinité, Jésus apaisant notre soif de grandeur, nous a transmis toutes les tendresses qu'il avait reçues du Père, *sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos*; par son humanité, faisant droit aux réclamations de notre faiblesse, il nous a prodigué l'amour que nous lui accordons et que nous accordons à nos semblables. Point de doute, du côté de Dieu rien ne manque à ce que l'amitié demande, tout ce que nous donnons à Dieu, Dieu nous le rend.

En est-il ainsi du côté de l'homme? Avons-nous la faculté d'aimer Dieu comme il nous aime, de correspondre à ses dons? Lorsque nous lui aurons consacré toutes nos forces affectives, lorsque à la suite de notre âme notre être tout entier aura pris son essor vers lui, ne resterons-nous pas infiniment loin de ce qu'il faudrait pour que la réciprocité fût suffisante, sinon parfaite?

Si notre charité pour Dieu était purement humaine, elle serait incapable de répondre aux effusions du ciel, nous devrions répéter le mot désespéré du Philosophe : « De l'homme à Dieu, l'amitié est impossible. » Mais bien qu'elle soit enracinée dans un cœur humain, la charité n'est pas une vertu humaine, acquise par nos actes, née de notre cœur, c'est une vertu surhumaine, infuse, issue de Dieu, répandue en nos âmes par le Saint-Ésprit. « Ce n'est pas un amour que les forces de la nature ni humaine, ni angé-

lique puissent produire, dit saint François de Sales, mais le Saint-Esprit le donne et le répand en nos cœurs : et comme nos âmes, qui donnent la vie à nos corps, n'ont pas leur origine de nos corps, mais sont mises dans nos corps par la Providence naturelle de Dieu ; ainsi la charité, qui donne la vie à nos cœurs, n'est pas extraite de nos cœurs, mais elle y est versée, comme une céleste liqueur, par la Providence surnaturelle de sa divine majesté (1). » L'amour éternel fait couler en nous des feux pareils à ses propres feux, ces feux mystérieux qui sont la charité même descendent de l'éternité dans le temps, du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme pour remonter ensuite aux cimes d'où ils sont descendus. Ce phénomène s'explique : quand nous nous apercevons qu'un être nous donne un amour distrait, languissant, grossier pour un amour attentif, vif, idéal, si nous tenons à lui, nous voudrions pénétrer en son âme, la remuer en ses profondeurs, la transformer, lui inspirer une sympathie qui fût à la hauteur de la nôtre, des paroles qui fussent le fidèle écho des nôtres, des actes harmonieusement assortis aux nôtres. Hélas ! il ne nous est point permis d'opérer ce miracle, il faut nous contenter de ce que l'on nous offre, renoncer à l'échange où l'on reçoit l'équivalent de ce que l'on donne et où l'amitié se déclare satisfaite. Cette impuissance, Dieu ne la

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, liv. II, ch. xxii.

connaît pas. Il a formé en particulier tous les cœurs, *qui finxit singillatim corda eorum* (1); il tient en ses mains le principe de nos inclinations qui lui cède comme l'argile obéit au potier, il le modifie à son gré sans jamais le violenter. Par son onction il change en cœur royal un cœur vulgaire, en cœur soumis un cœur rebelle, en cœur héroïque un cœur lâche et tremblant. Lorsqu'il répand la charité en nous, il transfigure et il divinise notre cœur qui devient capable d'un amour surhumain. Alors nous pouvons rendre à Dieu un sentiment proportionné au sien.

Le cœur de l'homme a-t-il donc pris soudain les dimensions du cœur de Dieu? Non, Messieurs, mais la troisième vertu théologique nous élève assez pour que nous puissions dans l'ordre affectif répondre à Dieu et lui offrir l'amour qu'il attend, amour analogue à celui qu'il nous donne. L'amitié existe entre des êtres qui ne se rendent pas mathématiquement les mêmes services : elle existe du sujet au prince, du fils de berger au fils de roi, de l'enfant au père, du serviteur au maître. Alors les sentiments échangés sont humains bien qu'ils ne soient pas identiques, ils se combinent pour unir les amis comme des voix diverses pour former une seule symphonie (2). Ainsi le cœur du Créateur et le cœur de la créature, si différents qu'ils demeurent, sont en proie à un

(1) *Psaume xxxii*, 15.

(2) *Append.*, N. 4, p. 340.

amour divin qui les lie d'une manière aussi tendre qu'indissoluble. Dieu et l'homme aiment toujours à leur façon, mais si le mode employé par Dieu reste au-dessus de celui de l'homme, le mode employé par l'homme monte assez haut pour s'adapter à celui de Dieu. Cet accord suffit à l'amitié. Il lui suffit d'autant plus qu'elle est moins susceptible, moins méliculeuse, qu'elle rougirait de mesurer ses dons à ceux qu'on lui ménage, qu'il lui plaît de demander peu et d'offrir beaucoup, car on loue moins les amis des services qu'ils reçoivent que des services qu'ils rendent et ils sont, selon la belle parole que saint Thomas emprunte d'Aristote, plus jaloux d'aimer que d'être aimés. Il en résulte qu'il conviendra plus à Dieu, si magnifique et si libéral par nature, de nous rassasier de son amour que d'être comblé du nôtre, *charitati magis convenit amare quam amari* (1).

II

Point d'amitié sans bienveillance, point d'amitié sans réciprocité, ajoutons maintenant : point d'amitié sans vie commune.

Cette vie commune a son principe dans une parenté, dans une similitude de tempéraments, de goût, de condition, dans la possession d'une même nature, d'une même perfection intellec-

(1) S. THOMAS, II^a II^{ae}, q. xxvii, art. 1. Cf. Append., N. 5, p. 341.

tuelle, morale, physique. Ces qualités partagées sont, pour ainsi dire, les fils grâce auxquels les êtres peuvent former le nœud qui s'appelle l'amitié; elles jouent dans le monde des vivants et des esprits le rôle des propriétés attractives dans la sphère des corps. On voit les animaux d'une même espèce s'assembler en bandes et en troupeaux, et la communauté de sang, de patrie, d'occupations rapprocher les membres d'une famille, les citoyens d'une nation, les individus appliqués à un métier. De là cet adage que l'amitié suppose la parité ou qu'elle la fait : *Amicitia pares invenit aut facit.*

D'abord, y a-t-il entre l'homme et Dieu cette affinité qui fonde l'amitié? Dieu n'est-il pas une personnalité à part, qui n'est pareille à aucune autre? Au-dessus et en dehors des genres et des espèces, impénétrable en sa gloire, inaccessible en sa sublimité, incomparable en sa majesté, plus haut que les cieux, plus profond que les abîmes, il réside en lui-même; caché par sa propre lumière, mis hors de notre portée par sa perfection, il n'a point d'égal, nul ne saurait l'atteindre, il laisse à une distance infinie les substances les plus belles et les plus inaltérables. « O Seigneur, qui est semblable à vous, souverainement sage en ses conseils, absolu en ses volontés, terrible en ses jugements, magnifique et adorable en ses œuvres? N'êtes-vous pas condamné par votre grandeur à une auguste solitude qui vous rend inabordable? Quelle intolérable et vaine

insolence de vouloir devenir votre ami, votre commensal, le confident de vos éternels secrets, l'associé de votre ineffable félicité (1)? »

Si Dieu nous avait laissés végéter dans l'infériorité de notre nature, dans la misère de notre corruption, à coup sûr, on ne pourrait saisir entre lui et nous la ressemblance qui sert de racine à l'amitié. L'homme considéré dans son essence n'est que l'image lointaine et dégradée de son Créateur. A peine porte-t-il en lui quelques traces de la grandeur de l'Être dont il tient l'existence. Mais par la grâce, nous sommes de la race, et, pour ainsi dire, du sang de Dieu; comme vous l'écriviez dernièrement en empruntant les paroles et les pensées des docteurs les plus inspirés, Éminentissime et cher Seigneur (2), nous naissons du Père Céleste, nous devenons ses fils et ses héritiers. Jamais je n'insisterai trop sur le surcroît de perfection que la grâce nous apporte, jamais je ne vous rappellerai assez qu'au-dessus de la vie du corps, qu'au-dessus de la vie rationnelle même, il y a une autre vie incomparablement plus noble que les deux autres, la vie surnaturelle, vie mystérieuse, mais palpitante de réalité, vie qui bat son plein dans l'éternité, mais qui s'ébauche, qui déjà, sur la terre, progresse et s'élève à d'admirables hauteurs. Vous qui soupirez

(1) Cf. BOSSUET. Sermon pour Noël.

(2) Mandement de Son Éminence le Cardinal Amette pour le carême 1914.

avec tant d'impatience après les suprêmes exaltations, les suprêmes ravissements, les suprêmes extases de la vie, vous les goûterez déjà un peu dans la grâce, vous les goûterez pleinement dans la gloire dont la grâce est le germe. *Similes ei erimus* (1), s'écriait triomphant l'apôtre bien-aimé. Notre transformation achevée, nous serons semblables à Dieu. Mais cette transformation est déjà commencée, nous ressemblons dès maintenant au Père des Cieux. Il y a du divin dans l'être, dans l'esprit, dans la volonté, dans l'activité de l'homme pénétré par la grâce. Lorsque Dieu nous contemple il retrouve dans notre âme des traits de sa propre beauté, dans notre pensée le reflet fidèle de sa pensée, dans nos affections une flamme qui, par nature, n'appartient qu'aux siennes, dans nos actions un éclat qui rappelle celui de ses opérations ineffables. Alors nous exerçons sur lui une invincible attraction, l'attraction de l'enfant sur son Père.

Pour faciliter nos rapports d'amitié, pour combler plus encore l'abîme qui sépare Dieu de la créature, le Verbe qui est Dieu s'est fait chair. Il a paru parmi nous sous les livrées de l'humanité, et en ce rejeton de David nous avons reconnu un descendant de notre race. Inutile de vouloir comprendre ce prodige où aboutissent les siècles passés, d'où prennent leur essor les siècles futurs : mais la sagesse et

(1) I S. JEAN, III, 2.

la foi nous obligent à reconnaître que Jésus était Dieu et homme tout ensemble; que le Fils de Dieu par l'Incarnation devenait semblable à l'homme et vivait humainement, tandis que par la grâce l'homme devenait fils de Dieu et vivait divinement; que l'homme transfiguré dans la grâce captivait le cœur de Dieu, pendant que Dieu, dans les langes de la croix et dans le supplice de la croix, sollicitait l'amour de l'homme! O admirable commerce! Le Créateur du genre humain a pris un corps et une âme, et partagé avec nous sa Divinité! La similitude, la parité, où l'amitié prend sa source, apparaissent maintenant entre l'homme et Dieu et leur permettent de s'unir par le lien le plus indissoluble et le plus sacré.

La vie commune qui est l'amitié même consiste dans l'union affective. Cette union affective implique une inclination qui nous rappelle le souvenir de la personne aimée, qui nous fait vivre avec elle par la pensée, par la complaisance intérieure, par le désir où nous sommes de pénétrer ses plus intimes secrets (1).

Bien que purement moral, ce nœud comporte déjà une telle unité, une telle solidarité de vie entre les amis que l'un éprouve toutes les joies, toutes les peines de l'autre, que l'un veut ce que veut l'autre, que l'un ne peut mourir sans que l'autre sente une sorte d'agonie et une sorte de

(1) Append., N. 6, p. 342.

mort. L'amitié est donc au moins la fusion de deux âmes et de deux vies qui s'imprègnent moralement pour ne plus faire qu'une âme et qu'une vie.

Grâce à la charité l'homme et Dieu vivent ensemble par l'esprit : leurs pensées se cherchent et se croisent ; les yeux de Dieu ne quittent pas le juste, ils plongent en lui, ils le couvrent, ils l'enveloppent : *oculi Domini super justos* (1) ; les yeux du juste s'élèvent sans cesse vers Dieu pour voir et connaître ce que connaît et voit Dieu : *oculi mei semper ad Dominum* (2). L'homme et Dieu se contemplant et s'embrassent en de longs regards qui sont comme le pur baiser échangé entre le Créateur et la créature. Ils se livrent à des colloques, à des confidences sans fin : l'homme se hâte de communiquer à Dieu ses joies, ses peines, ses inquiétudes, ses craintes, ses espoirs, Dieu partage avec l'homme ses visions et son bonheur. Saint Paul n'écrivait-il pas aux habitants de Philippiques : « *Conversatio nostra in cœlis est* (3) ? Notre vie se passe dans les cieux. » De son côté, Jésus ne disait-il pas à ses apôtres : « *Omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* ? Tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître (4). » Unis par l'esprit, l'homme et Dieu le sont aussi par le cœur. Inclinaient l'un vers l'autre, ils se complaisaient l'un dans l'autre : ce qui réjouit,

(1) *Ps.* xxxiii, 16.

(2) *Ibid.*, xxiv, 15.

(3) *Philipp.*, iii, 20.

(4) S. JEAN, xv, 15.

attriste ou offense l'un, réjouit, attriste et offense l'autre, ce que veut l'un, l'autre le veut, ce que l'un aime est aimé de l'autre. Ils passent leurs jours dans un contact intellectuel et affectif de tous les instants. Plus liés que l'enfant ne l'est à son père, que l'époux ne l'est à son épouse, ils ne sont moralement plus qu'un : la prière du Christ « *sint unum, qu'ils soient un avec nous et en nous* » (1) est exaucée. La charité introduit déjà nos pensées et nos désirs au foyer de la Trinité où nous sommes attendus non comme des hôtes de passage, mais comme des enfants, et, s'il est vrai que l'âme vit plus où elle aime que dans le corps qu'elle anime, *magis vivit anima ubi amat quam ubi animat*, la charité nous fait plus vivre avec Dieu qu'avec les êtres que nous coudoyons sans les connaître et sans les aimer (2).

Cependant l'amitié, qui rigoureusement peut exister loin de son objet pourvu qu'elle lui soit unie intellectuellement et moralement, souffre avec peine la séparation. Elle tend à l'union effective, réelle, qui entraîne la présence et le contact mutuel. Ne plus seulement porter en nous l'image de celui qui nous est cher, ne plus seulement habiter avec lui par l'esprit et par le cœur, mais l'avoir lui-même dans nos yeux et nous reposer sous les siens, l'entendre directement et directement nous faire en-

(1) S. JEAN, XVII, 21.

(2) Append., N. 7, p. 342.

tendre de lui, recevoir immédiatement ses confidences et lui communiquer immédiatement nos idées à mesure que nous les concevons, passer nos jours à ses côtés et obtenir qu'il passe les siens près de nous, que dis-je. l'avoir en nous de manière à devenir inséparables de lui, de manière à partager toute sa vie et à lui faire partager toute la nôtre : telle est la parfaite union à laquelle aspire l'amitié.

La Charité, Messieurs, réalise cet idéal (1).

Dans les amitiés ordinaires les hommes sont souvent obligés de se séparer. Les devoirs de leur état, de leur situation, le travail, les affaires les éloignent les uns des autres, ils sont trop heureux s'ils peuvent se retrouver quelquefois et pour un instant. Dieu ne connaît pas ces obstacles, il triomphe, quand il le veut, du temps et de la distance, il réside en personne et il demeure où il lui plaît. Rien ne l'empêche, par conséquent, d'habiter substantiellement dans l'âme qu'il aime, de façon à former avec elle une douce et intime société. Une sorte de nécessité même lui impose de descendre en nous, de s'abandonner et de se livrer tout entier à ceux qui se sont attachés à lui par la charité, puisqu'il ne saurait leur rendre leur amour sans désirer vivre en leur compagnie. Or, pour lui, désirer, vouloir, faire sont tout un. C'est pourquoi il nous enseigne par la

(1) Append., N. 8, p. 343.

bouche de ses Prophètes, de son Fils, de ses apôtres qu'il n'est pas loin des justes, mais qu'il les remplit de sa mystérieuse et auguste présence. Dès que Moïse entrait dans sa tente, le Seigneur y entrait avec lui, lui parlait face à face comme un homme parle à son ami, lui révélait sa gloire, sa bonté, sa vie, lui prodiguait les signes de miséricorde, de compassion, de fidélité, lui promettait de marcher quotidiennement à ses côtés (1). Jésus disait à ses disciples : « Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui et nous fixerons en lui notre séjour (2). » Saint Jean tenait le même langage : « *Qui manet in Charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* Celui qui demeure dans la Charité, demeure en Dieu et Dieu en lui (3). » Lorsque, s'écriait à son tour saint Paul, la charité a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, le Saint-Esprit même nous est donné. *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis* (4). » Les maîtres de la science sacrée ont pris à la lettre ces paroles de l'Écriture, et ils affirment que personnellement et substantiellement la Divinité tout entière réside en quiconque a la charité, que cette vertu implique la présence et la possession de son principal objet, tandis que la foi et

(1) *Exode*, xxxiii.

(2) S. JEAN, iv, 16.

(3) I S. JEAN, xiv, 23.

(4) *Romains*, v, 5.

l'espérance supposent par leur nature même l'absence et l'éloignement de ce qu'elles croient et de ce qu'elles attendent. Je le sais, en qualité d'agent universel, Dieu est présent à tous les êtres, car il ne cesse de les mouvoir et il ne saurait les mouvoir à distance, ni agir sur eux sans entrer avec eux dans un véritable contact par sa puissance. Et comme sa puissance en réalité ne diffère pas de son essence, il est présent en tout par lui-même. Cependant, il réside d'une manière spéciale dans les âmes que la charité a sanctifiées.

Il y réside d'une manière spéciale d'abord parce que plus il impressionne un être, plus il le marque de son sceau et plus il est présent en lui. Or il agit d'une façon plus intense dans les âmes où il répand la foi, l'espérance, la charité qui sont des effets merveilleux de sa puissance et par suite il vit avec elles, à titre d'agent, en un commerce plus intime et plus étroit. Mais il ne réside pas seulement dans les âmes saintes à titre d'agent, il habite en elles à titre d'objet directement connu, directement aimé, directement goûté. La foi nous enseigne que, dans le ciel, les élus voient Dieu face à face, lumineusement, sans intermédiaire, tel qu'il est dans l'unité de sa nature et dans la Trinité de ses Personnes. Dans cette vision claire et intuitive consiste la béatitude. Leur esprit et leur cœur sont pleins de Dieu lui-même qui y demeure aussi prochainement, aussi directement, aussi étroitement

que l'être aimé demeure dans l'être aimant, que l'être connu demeure dans l'être connaissant. Que dis-je ! aucune union n'est comparable à celle-là. Les amis peuvent s'étreindre, se serrer l'un contre l'autre, ils ne peuvent habiter l'un dans l'autre sinon par leur image et par leur désir, le corps les empêche de pousser plus loin leur union. Dieu n'est pas arrêté par cette difficulté, il est possédé à l'intérieur par l'âme, par l'esprit, par le cœur qui partagent éternellement sa vie, sa gloire, sa félicité et qui jouissent de sa présence sans que rien fasse cesser ce contact ineffable et pleinement conscient. Sur la terre, par la grâce et par la charité qui sont le commencement de la gloire future, *gratia nihil aliud est quam inchoatio gloriæ in nobis* (1), nous possédons en germe, d'une façon initiale, la béatitude même et, « puisque la béatitude consiste dans l'acte par lequel la créature raisonnable prend possession du souverain Bien et jouit de lui, il faut que, dès cette vie, le juste atteigne, lui aussi, par son opération la substance divine, qu'il entre en rapport avec elle par la connaissance et l'amour, et commence à jouir de Dieu (2). C'est ce qui a lieu effectivement par la connaissance expérimentale et *pleine de saveur* qui est le fruit du don de sagesse et surtout dans l'amour de charité : connaissance et amour qui supposent, non pas la vue, non pas la

(1) SAINT THOMAS, II^a II^e.

(2) Append., N. 9, p. 344.

pleine possession et l'entière jouissance, mais la présence réelle et *goûtée* de l'objet connu et aimé (1). » C'est ainsi, proportion gardée, que l'on connaît pratiquement un fruit, non pas en l'analysant, mais en le savourant, au moment où il répand ses douceurs sur nos lèvres. La charité n'est pas au terme, elle aspire à vivre avec Dieu, en pleine lumière, elle ne connaîtra cette joie qu'au ciel, cependant elle vit réellement, effectivement, bien que mystérieusement avec lui, elle nous permet de converser familièrement avec lui comme avec l'hôte assis à notre foyer et demeurant sous notre toit, de recevoir dans l'ombre les effusions de l'Esprit et de verser notre âme dans le cœur incomparable qui reste si près de nous.

Que les choses se passent ainsi, les saints en ont plus que nous la certitude. « Vous me demandez, dit saint Bernard, comment je peux connaître la présence de Celui dont les voies sont impénétrables. Sitôt qu'il est présent, il réveille mon âme endormie : il remue, il attendrit, il blesse mon cœur dur et malade, il arrache et il plante, il détruit et il édifie, il arrose ce qui est sec et aride, il éclaire ce qui est obscur, il ouvre ce qui est fermé, il redresse et il aplanit. Et ainsi, quand l'époux entre dans mon âme, je devine sa présence au mouvement de mon cœur (2). »

(1) P. FROJET, *De l'habitation du S.-Esprit dans les âmes justes* 2^e édition, p. 156.

(2) Sermon 74, *in Cantic.*

Que les choses se passent ainsi, des faveurs exceptionnelles viennent de temps en temps nous le garantir. Parfois, dans le Christ, la Divinité unie personnellement à la nature humaine transpirait à travers les voiles qui d'ordinaire la cachaient, elle envahissait l'âme et, de l'âme, la gloire du Verbe se répandait sur le visage du Sauveur qui devenait lumineux comme le soleil, sur ses vêtements qui prenaient la couleur immaculée de la neige. Parfois aussi Dieu prouve sa présence dans l'âme qui possède la charité, en l'illuminant au dedans et en l'inondant de spirituelles délices qui n'ont leur source qu'en lui. Que les choses se passent ainsi, le Saint-Esprit, sans nous accorder de grâces extraordinaires, nous l'atteste par des signes consolants, sinon infailibles. Lorsque notre conscience nous affirme que nous aimons Dieu, que nous sommes résolus à tout souffrir plutôt que de l'offenser, lorsque notre volonté est pressée d'obéir aux prescriptions de l'Évangile, lorsque nous éprouvons le goût des choses éternelles, c'est l'Esprit qui trahit sa présence en nous et qui nous inspire ces saintes dispositions.

Ne m'en demandez pas davantage : tout amour a son secret, il est naturel que l'amour le plus profond, le plus sublime soit le plus mystérieux et que la charité se révèle mieux aux âmes qu'elle remplit de sa flamme illuminatrice qu'à la raison curieuse de l'analyser.

La religion naturelle vantée par les philosophes, les religions positives que les ambitieux ou les illuminés ont fait adopter par quelques-uns de leurs semblables n'ont point imaginé entre l'homme et Dieu de pareils rapports. Elles n'ont connu ni ces entretiens, ni ces familiarités, ni cette vie de l'âme avec son Créateur. En voyant les fidèles de l'Ancien et du Nouveau Testament recourir sans cesse à la souveraine Bonté, la prier, revenir chaque jour au Temple où elle se plaît à répandre plus abondamment ses faveurs, elles se sont étonnées. Leur étonnement est devenu du scandale lorsque les saints se sont enfoncés dans les retraites inaccessibles pour se livrer sans distraction aux longs exercices de la contemplation. Elles n'ont pas compris que Jacob n'était pas seul au désert d'Haran, que Moïse n'était pas seul au sommet du Sinaï, qu'Élie n'était pas seul au rocher d'Horeb, que saint Benoît n'était pas seul dans le ravin de Subiaco, que saint Dominique n'était pas seul dans la grotte de Ségovie, que saint François n'était pas seul à la Portioncule, que saint Ignace n'était pas seul à Manrèze, que Benoît Labre n'était pas seul dans ses pèlerinages perpétuels, mais qu'une société auguste peuplait leur solitude : la société même de Dieu. Elles n'ont pas compris davantage que les âmes privilégiées ne se renferment si souvent en elles-mêmes que pour trouver, pour contempler, pour adorer Dieu que leur amour rend efficace-

ment, substantiellement présent dans leur cœur.

C'est vous qui êtes seuls, profanes et païens. Parce que Dieu n'y réside pas, votre âme est un désert tellement effroyable que vous avez peur d'y rentrer, comme si, en y rentrant, vous alliez vous perdre dans le vide et la misère qui vous font horreur. Le secret de la charité échappe aux fausses religions, elles ne savent pas que, par cette vertu, Dieu dévient vraiment l'ami de l'homme, que cette amitié réclame des rapports constants et la vie commune avec Dieu, elles ne savent pas que la religion sans charité est stérile, car seule la charité atteint le but de la religion qui est d'unir l'homme à Dieu et d'associer pour jamais leurs jours. Vous êtes plus heureux, Messieurs, vous avez appris dès longtemps qu'en l'embrasant de ses feux l'amour divin a mis la terre en communication avec le ciel et que depuis cette heure le commerce entre le Créateur et la créature n'a pas été brisé. Puissiez-vous estimer à son prix la vertu qui vous vaut cette gloire, cette grandeur, cette joie, la préférer à toutes les affections éphémères et décevantes dont nous sommes trop avides, passer vos années sous ses lois, mourir dans ses chastes embrassements pour reprendre avec votre Dieu l'ineffable dialogue de l'amitié que les soucis ne pourront plus distraire, que le trépas ne viendra plus interrompre.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DE SOI
COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

SOMMAIRE

Préjugés du monde. Il comprend mal l'Évangile. L'amour de Dieu ne nous oblige pas à renoncer aux légitimes affections qui nous sont le plus chères.

L'amour de soi est naturel à tout homme, la charité ne le condamne pas.

Il est un amour de soi conforme à la raison, à l'intérêt de l'individu, la charité l'autorise, l'ordonne, le porte au plus haut degré.

Il est un culte idolâtrique de soi qui équivaut à de la haine et qui nous est fatal, la charité le proscriit, p. 75-77.

I

La charité ne peut qu'autoriser un certain amour de soi.

1. a) L'amour de soi est, en effet, tellement naturel à l'homme qu'il est impossible de l'extirper, toute loi qui nous défendrait de nous aimer nous-mêmes ne pourrait être observée, p. 77.

b) Dieu serait en contradiction avec lui-même s'il condamnerait comme sanctificateur un sentiment qu'il nous inspire comme Créateur. Aucune opposition entre l'amour de Dieu et l'amour raisonnable de soi. Erreur des protestants et des quiétistes, p. 77-78.

2. Dieu nous fait un devoir de nous aimer nous-mêmes. Le commandement qui nous prescrit d'aimer Dieu et d'aimer notre prochain, nous prescrit implicitement de nous aimer nous-mêmes. Le Christ et la loi écrite n'insistent pas sur ce précepte, car leur but est de rappeler surtout les traits effacés de la loi naturelle. L'amour de soi étant resté profondément gravé dans les cœurs, il est moins utile d'y pousser que d'en marquer les excès, p. 78-80.

3. Il y a une connexion entre l'amour de Dieu et l'amour de soi. Le second est une conséquence du premier.

Quand on aime quelqu'un, on aime tout ce qui se rapporte à lui. Episode de Rubens. Or nous appartenons à Dieu comme

l'œuvré à son auteur. Si nous nous méprisons nous-mêmes, notre mépris rejaillirait jusqu'à celui qui nous a faits, p. 80-81.

4. Aimer Dieu, c'est s'aimer soi-même. Impossible d'aimer un être dans lequel nous ne trouverions pas notre bien. Textes de saint François de Sales et de saint Thomas. Aimer Dieu, c'est donc aimer son bien et s'aimer soi-même. Aimer Dieu, c'est vouloir connaître Dieu, posséder Dieu, propager le règne de Dieu. Vivre dans ce désir c'est tendre à la perfection, tendre à la perfection c'est s'aimer soi-même. Point de contradiction entre cet amour de soi et le désintéressement exigé par la charité. Distinction entre l'objet de l'amour et la fin de l'amour, p. 81-85.

5. En aimant Dieu l'homme s'aime au plus haut degré, car il s'unit à sa fin dernière et au souverain bien. Il puise dans cette union sa suprême perfection et son suprême bonheur, il s'aime au suprême degré. Plus l'homme aime Dieu, plus il s'aime lui-même, p. 85-86.

II

Difficulté de concilier cette doctrine avec les principes de renoncement dont l'Évangile parle sans cesse.

1. L'amour désordonné de soi est contraire à la charité. En quoi consiste cet amour ?

Il consiste dans un culte qui comporte une sorte d'adoration de soi, qui attribue à tous les penchants un caractère inviolable et sacré. Il autorise l'homme à *vivre sa vie*. Sens abject de cette formule, vices auxquels elle aboutit énumérés par saint Paul. La charité a des propriétés absolument contraires à cet amour effréné de soi, p. 87-90.

2. En combattant et en proscrivant cet amour la charité ne heurte pas la nature, mais les instincts pervertis de la nature. C'est une maladie qui est la suite du péché originel. Texte de Bossuet, p. 90-92.

3. En s'insurgeant contre ce vice, la charité nous défend contre nous-mêmes. Prétentions vaines qu'a l'individu de s'élever par cet amour qui est, en réalité, fatal à toutes les formes de la vie.

a) Il est fatal à la vie religieuse et surnaturelle. Cette vie naît, grandit par notre contact et par notre union avec Dieu. Or l'amour dérégulé de soi cherche dans l'homme ou dans la création cette vie que l'on ne trouve ni en soi, ni dans la na-

ture, car le divin authentique émane de Dieu seul. Paroles du prophète Jérémie. S'aimer d'une manière déréglée, c'est arrêter l'essor et le développement de la personnalité humaine qui trouve sa plénitude en Dieu, p. 92-95.

b) Cet amour est fatal à la vie naturelle de l'esprit. Ses esclaves professent qu'il faut lâcher la bride à tous ses penchants. Antagonisme de nos penchants. Impossibilité des'abandonner aux uns sans sacrifier les autres. Lorsque les sens règnent, l'esprit s'étirole, perd le goût de la lumière et la force nécessaire à qui veut la conquérir, le talent, le génie restent stériles et finissent par s'éteindre; le pouvoir de la volonté s'affaiblit et périt dans une abdication totale; le cœur se rétrécit en brisant avec toutes les affections où il trouvait son épanouissement. La sagesse d'Épicure, qui voulait qu'on maintint l'équilibre des penchants, ne remédie pas au mal. Sans compter qu'il est difficile de respecter cet équilibre, l'amour désordonné de soi réduit la vie de l'esprit. L'esprit dominé par cet amour n'envisage plus la vérité dans son ampleur; dominée par cet amour, la volonté se renferme dans la recherche du bien privé; dominé par cet amour, le cœur ne connaît rien des vastes sentiments qui sont pour lui la suprême exaltation, p. 95-98.

c) Cet amour est fatal à la vie physique, parce que souvent ses excès nuisent à la force, à la santé, parce que, en tout cas, il empêche le corps d'accomplir sa plus haute fonction qui est de servir l'âme et de partager la vie supérieure de l'esprit, p. 98-100.

On devrait appeler haine l'amour de soi condamné par la charité. Ordre admirable établi par la Providence qui, nous obligeant à aimer Dieu par-dessus toutes choses, nous oblige à nous aimer nous-mêmes.

Enseignements de saint Augustin. Les sacrifices que nous demande la charité ne portent que sur les tendances malsaines de notre nature, p. 100-101.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DE SOI COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR (1),

MESSIEURS,

Le monde vit de préjugés qui l'aveuglent et de passions qui l'égarer. Il s'imagine que la religion catholique ne s'empare point de l'homme sans l'amoindrir, il voit en elle la puissance implacable qui étouffe nos aspirations les plus spontanées. A l'entendre, l'Évangile condamne la raison, enchaîne la liberté, nous interdit de penser aux intérêts du temps, établit son règne sur les ruines de la nature. J'ai eu souvent l'occasion de réfuter cette erreur et de vous montrer que l'homme docile aux leçons de Jésus s'ouvre aux idées où l'esprit trouve sa perfection, devient capable des trans-

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.

ports qui ravissent notre enthousiasme, s'affranchit des servitudes où l'âme s'avilit, s'inquiète de tous les biens dignes de notre estime, s'élève au-dessus de lui-même par des qualités qui le transforment sans jamais contrarier ses saines tendances. Est-il un vice, un acte flétri par le Christ qui ne nous soit nuisible? Est-il une vertu commandée par lui qui ne nous soit profitable?

L'amour de Dieu, tel que nous avons essayé de le peindre, fera-t-il exception? Pour vivre sous sa loi, faudra-t-il, comme on le prétend parfois, renoncer aux affections qui nous sont le plus chères? Non, Messieurs. Loin de les proscrire, la charité les consacre, elle n'en réproûve que les aberrations. En procédant avec ordre, il nous sera facile de constater la vérité de cette affirmation (1).

L'amour de soi naît avec l'homme, la charité ne nous demande pas de l'immoler, elle nous demande de le cultiver. Mais alors comment expliquer cette guerre que le Christ fait à toutes les formes de l'égoïsme? Comment interpréter les paroles sans nombre où il répète que, pour rester attaché à sa Personne et à la Personne de son Père, on doit s'oublier, faire abstraction de soi, se haïr? Une distinction nous permettra de dissiper la banale équivoque où se perdent trop d'esprits. Il est un amour de soi conforme à la raison et à l'intérêt de l'individu, la charité l'autorise, l'ordonne, en est insé-

(1) Append.. N. 1, p. 313.

Parable, le porte au plus haut degré. Il est un culte idolâtrique de soi qui équivaut à de la haine et qui nous est fatal, la charité le condamne.

Je vous invite à méditer ces deux pensées et vous pourrez admirer une fois de plus la merveilleuse harmonie qui se déploie dans le vaste champ de la morale catholique.

I

La charité ne peut qu'autoriser un certain amour de soi, car si elle avait la prétention d'extirper ce sentiment de notre cœur, elle se heurterait à des résistances invincibles. Tout être, en effet, revient nécessairement sur lui-même. Instinctivement et sous l'empire d'une force dont il n'est pas le maître, il cherche son bien propre, il s'inquiète de son avenir et de son sort; l'indifférence et le désintéressement absolu vis-à-vis de soi est une chimère. S'aimer, dit saint Augustin, c'est vouloir être heureux. Mais qui donc sera capable de briser notre élan vers le bonheur? Qui, dès lors, sera capable de triompher du penchant qui nous porte à nous aimer? Il faudrait nous ravir l'existence. Par conséquent, si Dieu, en nous dictant le précepte de la charité, nous défendait de nous aimer, il nous imposerait une obligation que nous serions dans l'impossibilité de remplir. De plus, il tomberait dans un flagrant délit de contradiction, condamnant comme sanctificateur ce qu'il a fait comme

Créateur, établissant un antagonisme entre l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce qui tous deux ont en lui leur principe et qui n'entrent point en lutte sans dénoter à leur source, c'est-à-dire en Dieu, une division dont la seule pensée révolte la raison. Il est donc clair que l'amour de Dieu n'exclut pas plus un sage amour de soi que la foi n'exclut la vraie science. Entre les deux lois qui nous poussent l'une à nous consacrer à Dieu, l'autre à songer à nous-mêmes, l'incompatibilité serait inconcevable, puisqu'elles ont été décrétées par la même infallible autorité. C'est pourquoi, lorsque les protestants prétendirent qu'après le péché originel les tendances de la nature étaient totalement viciées et contraires à la loi évangélique, l'Église taxa d'hérésie leur exagération, et elle frappa de ses anathèmes le mysticisme raffiné de Molinos, de Mme Guyon, de Fénelon qui, avec des nuances diverses, déclaraient l'amour de soi inconciliable avec l'amour pur de la Divinité (1).

Dieu ne nous permet pas seulement de nous aimer, il nous en fait un devoir positif. Un jour les docteurs d'Israël posèrent à Jésus une des questions qu'ils agitaient le plus dans leurs écoles : « Maître, quel est le premier de tous les commandements ? » Le Sauveur se prononça sur-le-champ. Il montra la réponse écrite sur les bandes de parchemin couvertes de sentences que les Juifs roulaient autour

(1) Append., N. 2, p. 248.

de leur tête et de leurs bras, et il lut à haute voix : « Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu. Et tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces. Voilà le premier commandement, ajouta Jésus, et voici le second semblable au premier : tu aimeras le prochain comme toi-même, aucun commandement n'est plus grand que ceux-là (1). » En nous prescrivant d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, implicitement le Sauveur nous prescrit de nous aimer nous-mêmes. Il est vrai qu'il n'y insiste pas, qu'il attire moins l'attention de ses auditeurs sur eux-mêmes que sur Dieu et sur le prochain, il est vrai encore que revenant sans cesse durant le cours de son enseignement sur la nécessité où nous sommes d'aimer Dieu et d'aimer nos semblables, il paraît oublier celle où nous sommes de nous aimer nous-mêmes. Mais la loi écrite et positive a pour but de rappeler les traits de la loi naturelle qui s'effaçaient chaque jour davantage dans les consciences, de souligner vigoureusement les préceptes que l'homme est sans cesse tenté de négliger. A quoi bon répéter à l'homme si épris de lui-même, si porté à tout subordonner à cet amour continuellement en éveil, qu'il est tenu de s'aimer ? Il sera bien plus urgent de lui apprendre comment il doit s'aimer, de dénoncer à sa raison les actes qui sont des attentats de l'individu contre sa propre

(1) S. MARG, XII.

personne et des violations de la loi qui l'oblige à s'aimer. Jésus aura ce souci, il marquera au fer rouge les excès auxquels nul ne saurait se livrer sans se faire mal et sans se haïr

Allons plus loin, Messieurs, et disons qu'il y a une telle connexion entre l'amour de soi et l'amour de Dieu que le second est une conséquence du premier.

Quand on aime quelqu'un, on aime tout ce qui se rapporte à lui, tout ce qui dépend de lui, tout ce qui lui appartient, tout ce qui lui est cher, ses amis, ses proches, ses œuvres.

On raconte que, pendant une absence de Rubens, ses disciples déchirèrent un tableau qu'il venait d'achever. Ils sentirent que le Maître serait offensé de l'accident, comme d'une injure infligée à sa personne, et Van Dyck, si j'ai bonne mémoire, se mit au travail, reproduisit de son mieux l'œuvre détériorée et lui substitua cette reproduction que Rubens prit ou feignit, par une aimable condescendance, de prendre pour sa propre toile. Ce fait prouve que nous exigeons pour tout ce qui tient à nous une part du respect que nous exigeons pour nous-mêmes. Or nous appartenons à Dieu, nous sommes une œuvre dans laquelle il se complaît, qu'il a formée avec une spéciale prédilection, où il a gravé d'une manière plus profonde, plus immatérielle son image, et si nous nous méprisons

soit dans notre âme, soit dans notre corps, notre mépris rejaillirait jusqu'à celui qui nous a faits et à qui nous sommes chers. De sorte que le culte que nous vouons à Dieu s'étend à nous-mêmes, et que nous n'aimerions pas assez Dieu si nous ne nous aimions pas nous-mêmes. « Par voie de conséquence, dit saint Thomas, la charité s'étend de Dieu aux choses qui lui sont unies, et parmi ces choses on trouve l'homme. Ainsi, au nombre des objets que la charité aime, il faut se compter soi-même (1). »

Allons plus loin encore et ne craignons pas d'affirmer qu'en aimant Dieu nous nous aimons nous-mêmes, que notre amour pour nous-mêmes se mesure à notre amour pour Dieu.

Il nous serait impossible, en effet, d'aimer Dieu si nous ne trouvions pas en lui notre bien, impossible de l'aimer par-dessus toutes choses, si nous ne trouvions pas plus en lui notre bien qu'en tout le reste. Si beau, si grand, si parfait que soit un objet, il nous laisse et il nous laissera indifférents, aussi longtemps qu'il n'agira pas sur nous par des attraits, par des qualités, par des charmes s'harmonisant avec notre nature, correspondant à nos désirs et à nos tendances. Pourquoi les aliments qui nous flattent sont-ils souvent dédaignés des animaux

(1) I^a II^{ae}, q. xxv, art. 4.

sinon parce qu'ils ne s'adaptent pas au goût propre à leur âge ou à leur espèce, sinon parce que convenant à l'homme ils ne conviennent pas aux animaux? « La convenance de l'amant à la chose aimée, dit saint François de Sales, est la première source de l'amour, et cette convenance consiste à la correspondance qui n'est autre chose que le mutuel rapport qui rend les choses propres à s'unir, pour s'entre-communiquer quelque perfection (1). » Si cette proportion n'existait pas entre l'homme et Dieu, l'homme n'aimerait pas Dieu. « *Dato enim per impossibile, quod Deus non esset hominis bonum, non esset ei ratio diligendi* (2). Supposé, par impossible, que Dieu ne fût pas le bien de l'homme, l'homme n'aurait aucune raison d'aimer Dieu. » Ainsi parle saint Thomas, et voyez la portée de son langage. Le Docteur Angélique ne dit pas qu'à défaut de cette convenance nous n'aimerions pas Dieu, il dit que nous n'aurions aucune raison de l'aimer : *Non esset ei ratio diligendi*. Cette loi régit le cœur qui ne s'incline jamais vers une réalité s'il n'y saisit son bien. Par suite la charité est soumise à la condition préalable sans laquelle l'amour, de quelque nature qu'il soit, est impossible. En aimant Dieu, l'homme aime donc son propre bien, ce qui équivaut à dire qu'il s'aime lui-même et qu'il s'aime nécessairement.

(1) *Traité de l'amour de Dieu.*

(2) II^a II^{ae}, q. xxvii, art. 13, ad 3^{um}.

De fait, aimer Dieu, c'est vouloir le connaître, pénétrer ses secrets, vivre avec lui, s'enchaîner à lui, le posséder, mais connaître Dieu, être initié à ses pensées, à ses desseins, partager sa vie, le posséder, n'est-ce pas parvenir à un haut degré de perfection : tendre à cette perfection, n'est-ce pas se vouloir à soi-même des biens excellents et dès lors s'aimer profondément. Aimer Dieu, c'est entrer dans le concert des créatures qui se réjouissent de sa gloire, qui chantent son nom, sa justice, sa puissance, qui propagent son règne. Mais quiconque aspire à jouer ce rôle, à le jouer avec éclat, est obligé de devenir plus grand, de se surpasser pour servir et pour louer sur un mode plus élevé, plus efficace, plus retentissant celui à qui il s'est consacré. Arriver à cette supériorité par ses efforts, c'est toujours s'aimer. « Je vis, dit l'auteur de l'Apocalypse, dressé dans le ciel un trône où quelqu'un était assis... Autour de ce trône, il y en avait vingt-quatre autres, sur lesquels étaient assis vingt-quatre vieillards vêtus de robes blanches, avec des couronnes d'or sur leurs têtes... Les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône; et ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône en disant : Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté que toutes

choses subsistent et ont été créées (1). » Ces vingt-quatre rois ne s'étaient élevés sur des trônes que pour rendre de plus haut et de plus près leur hommage au Roi des rois, ils ne s'étaient couronnés d'or que pour lui offrir un plus riche témoignage de respect et de dilection, et cependant, en conquérant des trônes et des couronnes, ils s'étaient exaltés eux-mêmes, ils s'étaient eux-mêmes couverts de gloire et enivrés de bonheur, ils s'étaient grandement aimés.

N'y a-t-il pas une contradiction entre ce que nous enseignions l'autre dimanche de la bienveillance et du désintéressement contenus dans la charité et ce que nous enseignons aujourd'hui ? Non, Messieurs. Il faut distinguer, en effet, entre l'objet de l'amour et la fin de l'amour. L'objet de l'amour c'est le bien qui en s'unissant à nous ajoute à notre perfection, nous transforme et nous rend meilleurs. Impossible de nous attacher à ce bien sans en profiter, sans nous servir et nous aimer nous-mêmes. La fin de l'amour c'est le but suprême que je poursuis en aimant, c'est la personne pour laquelle, en dernier ressort, j'aime le bien et je m'aime moi-même. Si je m'arrête en moi, ne cherchant mon bien qu'en vue d'en jouir, de puiser en lui mon bonheur, je ne sors pas de la sphère de la concupiscence, ni de l'intérêt propre. Mais si je subordonne mon bien, mon amour, l'intérêt de ma personne à un autre,

(1) *Apoc.*, iv, 4-11.

j'entre dans le domaine de la bienveillance et de l'amitié. Ainsi en est-il dans nos rapports avec Dieu. Le propre de la charité n'est pas de me faire aimer un bien qui ne s'adapterait pas à mes besoins, qui ne me conviendrait pas, mais de me le faire aimer en vue de Dieu et pour Dieu. Ainsi, je ne puis aimer Dieu sans m'aimer moi-même, mais par la charité je rapporte à Dieu et ma personne et mon bien et mon amour de moi-même. En me prosternant et en jetant ma couronne aux pieds du Père, je me consacre à lui, mais en me couronnant moi-même je me suis aimé, bien que ce fût en vue de servir Dieu (1).

Aimer Dieu, c'est s'aimer soi-même au plus haut degré, car c'est atteindre sa fin dernière, c'est s'unir au souverain Bien, et puiser dans cette union sa suprême perfection, son suprême bonheur, le repos et le rassasiement de tous ses désirs. Dieu, en effet, n'est pas seulement un bien pour l'homme, il est le bien total, en dehors duquel l'homme ne sera jamais complètement heureux. La béatitude commencée et la béatitude achevée est en Dieu seul. Puisque s'aimer, c'est vouloir être heureux, puisque s'aimer au dernier point, c'est aspirer à la félicité au delà de laquelle il n'y a plus aucune lumière, aucune joie, aucune suavité, puisque cette félicité ineffable est en Dieu, c'est en atteignant Dieu que je l'atteins et que je m'aime vraiment moi-

(1) Append. N. 3, p. 346.

même. J'en conclus que l'acte de charité par lequel je m'unis à Dieu comme à ma fin dernière est celui qui contient le plus d'amour de moi-même

J'en conclus encore que plus la charité est intense, plus je m'aime moi-même. Plus, en effet, j'aime Dieu et plus je lui suis étroitement uni, plus je suis imprégné de sa grandeur, de sa félicité. Mais alors, à mesure que mon amour pour Dieu progresse et que mon contact avec lui devient plus intime et plus étroit, à mesure que je me transforme davantage en son commerce, je puis davantage en Lui la plénitude de l'être, je m'abreuve et je m'enivre davantage de sa vie, je m'aime donc moi-même dans la mesure où je lui suis fortement et tendrement uni, et je lui suis uni dans la mesure où je l'aime.

Ainsi non seulement l'amour de Dieu entraîne l'amour de soi, mais encore la force de ce dernier sentiment dépend de la force du premier. Quand l'homme aime Dieu, il s'aime, et plus il aime Dieu, plus il s'aime lui-même.

Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Ne craignez rien, petit troupeau, en vous commandant de l'aimer, le Père céleste ne vous condamne pas à vous sacrifier vous-mêmes, il vous condamne au contraire à vous aimer véritablement, efficacement, à vous assurer la possession du royaume de joie et de grandeur auquel vous aspirez par toutes les énergies de votre être et de votre baptême.

II

Comment concilier cet enseignement avec les idées d'abnégation, de renoncement dont l'Évangile est rempli? Le Christ n'a-t-il pas dit que pour le suivre il fallait s'immoler et se haïr? Les docteurs n'ont-ils pas condamné l'amour de soi comme le pire adversaire de l'amour de Dieu?

A ces questions, Messieurs, la réponse est facile, écoutez-la.

Entendu comme je vous l'ai expliqué, l'amour de soi n'est pas seulement licite, il est obligatoire, il n'est pas seulement compatible avec l'amour de Dieu, il en est la conséquence, il en est inséparable. Mais beaucoup d'hommes le comprennent autrement : pour eux, s'aimer, c'est se rendre un culte qui comporte une sorte d'adoration. Se rendre ce culte, c'est attribuer à tous ses penchants, quels qu'ils soient, un caractère inviolable et sacré ; c'est s'arroger le droit de les satisfaire ; suivant une formule que je m'excuse de citer, tant vos oreilles sont lassées de l'entendre, tant elle a pris sur certaines lèvres un sens révoltant et abject, c'est *vivre sa vie*, c'est-à-dire écouter avec complaisance la voix des instincts qui fermentent en nous, et, à tout prix, leur offrir la proie qu'ils réclament. Où aboutit, Messieurs, cette doctrine qui a connu les faveurs de

l'Académie, avant d'être invoquée devant les tribunaux par les anarchistes et par les misérables, comme une justification de leurs forfaits? Il y a bientôt deux mille ans saint Paul nous l'a dit. Elle aboutit aux vices les plus répugnants et les plus honteux. L'homme qu'elle tyrannise et dont elle inspire la conduite se montre l'ennemi de toute retenue, de toute contrainte, de tout sacrifice qu'il considère comme une diminution de son être et de sa personnalité. En conséquence, il marche au gré de ses convoitises, il s'abandonne au flux et au reflux capricieux de ses désirs. Est-il tourmenté par la cupidité? Il s'assure, par tous les moyens, l'abondance des biens matériels. Éprouve-t-il le besoin de paraître et de dominer? Sans s'inquiéter de ses semblables qu'il brise ou qu'il trompe, il monte à l'assaut des honneurs, du pouvoir et des dignités. Sent-il le goût de l'indépendance? Il s'affranchit de l'autorité, il s'insurge contre les lois, il rompt les liens de parenté, de reconnaissance qui le gênent ou l'enchaînent. Lui plaît-il de troubler la paix, de noircir les uns, de jouer les autres, d'abaisser ceux-ci, de blesser ceux-là? Il sème la discorde, la calomnie, le mensonge, l'ironie, il remplit l'univers de ses intrigues, de ses manœuvres, de ses cruautés. Est-il pressé par l'aiguillon de la volupté? Il demande à tous les objets qui se présentent les spectacles, les émotions, les transports que réclament ses yeux, ses oreilles,

on imagination, son cœur, il s'insinue dans les voyers pour y tenter et y séduire les êtres sans défense dont il veut faire les complices et les victimes de sa passion. A-t-il intérêt à passer pour honnête, pour vertueux, pour libéral, pour religieux ? Il prend un masque, il cache l'égoïsme de ses mœurs, ses habitudes effrénées de débauche, d'ambition, de cynisme sous les dehors de l'amitié, du dévouement, de la générosité, du patriotisme, de la piété (1).

Oui, je me hâte de le proclamer, cet amour de soi est essentiellement et violemment contraire à la charité. Dès qu'il effleure une âme, la charité s'y attiédit, dès qu'il y règne, la charité y meurt. Quels que soient l'élégance mondaine et l'art littéraire dans lesquels il s'enveloppe et se dissimule, qu'il apparaisse sous les dehors raffinés du dilettantisme ou sous la brutalité du crime, la charité le repousse comme le bien repousse le mal, comme le ciel repousse l'enfer. C'est lui, dit saint Augustin, qui a édifié Babylone, éternelle rivale de Jérusalem édiflée par la charité. La charité, en effet, est patiente, elle se montre douce, bienveillante, exempte d'envie, de témérité, de précipitation, d'enflure ; elle ne connaît pas l'ambition, elle ne cherche pas ses intérêts aux dépens des autres, elle ne se pique point, elle ne s'aigrit pas, elle ne soupçonne pas le mal, elle ne prend point son plaisir dans l'injustice, mais dans le triomphe de la

(1) Append. N. 4, p. 346.

vérité ; plutôt que de déplaire à Dieu, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout ; autant de qualités qui heurtent l'amour effréné de soi.

Mais cet amour de soi n'est-il pas naturel à l'homme, ne sentons-nous pas qu'il est attaché à nos entrailles, qu'il coule dans nos veines, qu'il se mêle à notre sang, qu'il envahit nos pensées, nos volontés, qu'il éclate, réclamant impérieusement sa pâture ? Pouvons-nous le réprimer sans aller à l'encontre de nos plus vivaces instincts, l'étouffer ou seulement le frustrer sans empêcher l'épanouissement libre et total de notre être et de nos facultés, sans rétrécir notre personnalité ? Dès lors, comment soutenir que la charité qui combat ce penchant avec tant d'énergie, tant de constance, n'est pas l'ennemie de la nature et de ses aspirations ?

Sans doute, cet amour de soi est naturel à l'homme corrompu, à l'homme dégradé par le péché originel, comme les maladies sont naturelles aux individus rachitiques et aux races dégénérées, sans doute il est gravé en nous au point que, pour le déraciner, il faut, suis-je tenté de dire, nous arracher une fibre de notre cœur, comme aussi quand on veut extraire de l'organisme les germes morbides, il faut ouvrir de larges blessures dans la chair, faire couler le sang, fouiller le foie ou les viscères, livrer le patient à des opérations cruelles et à des traitements rigoureux. Vous ne trouverez pas cependant ces parasites dans les constitutions saines et ro-

bustes, vous ne trouveriez pas davantage en vous l'amour-propre que je condamne si vous étiez resté la créature vigoureuse, intègre, que Dieu avait faite au commencement.

« L'homme que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, dit Bossuet, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avait fait à son image : et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'était point pour lui-même. Une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup être animé, comme il ne se verrait aucun trait qui ne se rapporte à celui qu'il représente, il ne vivrait que pour lui seul et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois, ces portraits que nous animons se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre auteur, et celui qui nous a faits, nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toutes manières nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée (1). »

En conséquence, lorsque la charité exclut de l'âme et de la vie ce que la langue chrétienne appelle, en attribuant un sens défavorable à ce mot, l'amour-propre, elle s'insurge contre un vice, contre une aberration, contre une difformité de la nature et

(1) Sermon pour la profession de Mme de La Vallière.

non contre la nature, elle nous dégage d'un élément étranger qui s'est introduit en nous par surprise et par fraude.

En s'insurgeant contre ce vice, elle nous défend contre nous-mêmes, car l'homme n'a pas d'adversaire plus implacable, ni plus meurtrier.

S'il est vrai, en effet, que s'aimer, c'est vouloir vivre, l'amour déréglé de soi est plutôt de la haine que de l'amour, car il est fatal à toutes les formes de la vie en nous. Il se flatte d'assurer à l'individu sa suprême expansion, à la personne toute son ampleur, à nos aptitudes tout leur développement, de faire pousser, fleurir et fructifier tous les germes qui sont en nous et de nous élever ainsi à la plénitude et à l'enivrement. Or sous sa loi, ô châtement ! l'individu se rapetisse, la personnalité se rétrécit, l'homme végète misérablement et finit par ne plus être que l'ombre de lui-même.

Cet amour est d'abord fatal à la vie religieuse et surnaturelle. On a beau dire, quiconque ne connaît pas le royaume de Dieu, quiconque n'y entre pas, quiconque n'y dresse pas sa tente, quiconque n'y bâtit pas une demeure inébranlable ignore le bonheur qui est la dernière et la plus haute expression de la vie, il reste en proie à une indigence dont nulle part ailleurs il ne pourra triompher. Il faut que la plante humaine grandisse au bord des

eaux profondes, éternelles, pour que ses rameaux aient toute leur vigueur, pour que ses feuilles soient toujours vertes, pour que ses fleurs brillent de leur éclat, pour que ses fruits naissent et mûrissent en leur temps. *Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet, et omnia quæcumque faciet prosperabuntur* (1). Mais c'est en nous unissant au Dieu réel, c'est en puisant en Dieu, comme je le disais tout à l'heure, que nous buvons au torrent de la vie, que nous nous assimilons la vie, une vie qui nous régénère et qui absorbe ce qu'il y a en nous de périssable pour le changer en éléments impérissables. Hors de là point de force, point d'abondance, point de pleine lumière, point de salut, mais la faiblesse, le dénuement, les ténèbres où l'on est à moitié mort.

Recourbez-vous sur vous-mêmes, plongez dans votre âme, fouillez-en les mystérieux replis, si vous ne trouvez pas Dieu en vous, vous n'y découvrirez pas le divin que vous cherchez. Demandez à votre esprit, à votre volonté, à votre imagination, à vos sens d'unir leurs énergies pour le former et l'enfanter en votre sein, leur effort sera stérile. Sollicitez la nature, exigez, à force de la presser, qu'elle rende tout ce qu'elle contient, elle ne vous commu-

(1) Ps. 1, 3, 4.

niquera pas le divin. Vous ne le respirerez ni au bord des fontaines, ni sur les hauts lieux, ni dans les forêts silencieuses, ni dans les temples élevés aux faux dieux, les vagues de l'océan ne vous l'apporteront pas plus que les vagues des siècles, les feux de la terre n'en allumeront pas plus le flambeau que les astres du ciel. Ce que, par un abus du langage, vous appelez du divin n'est que de l'humain plus ou moins travaillé par vos rêves et par vos illusions, le divin authentique émane de Dieu, on ne le capte qu'en Dieu, et Dieu n'est ni l'or, ni l'eau, ni le feu, ni la plante, ni l'animal, ni l'homme, ni l'ange, il est Dieu, l'Être à part, distinct de tous les autres. Aussi le Prophète pleurait déjà sur la folle génération qui, oubliant ses plus hauts intérêts, réclamait de la création ce que Dieu seul possède et peut donner :

Cieux, s'écriait-il, étonnez-vous,
Frémissez d'horreur et soyez stupéfaits...,
Car mon peuple a fait double mal :
Ils m'ont abandonné,
Moi, la source d'eaux vives,
Pour se creuser des citernes,
Des citernes crevassées qui perdent leurs eaux (1).

Voilà déjà une vie qui vous échappe, vie tellement précieuse que sans elle l'homme reste inachevé, malingre, manqué. Direz-vous qu'en la dédaignant pour lui préférer une vie inférieure vous

(1) JÉRÉMIE, II, 12, 13.

vous êtes vraiment et sagement aimés? — Non, ce serait dire qu'on s'aime en sacrifiant le bien absolu au bien relatif, qu'on ne se veut aucun mal en renonçant à la parfaite félicité. La raison l'atteste donc, en s'abandonnant à un culte de soi qui le sépare de Dieu, l'homme arrête l'essor et le développement de sa personnalité surnaturelle, il se nuit, il se hait au plus haut degré, il n'a pas de pire ennemi que lui-même. Il faut interpréter en ce sens le mot de Jésus : *Qui amat animam suam, perdet eam. On ne s'aime point de cette façon sans se perdre* (1).

Cet amour est encore fatal à la vie naturelle de l'esprit, vie purement humaine, mais qui nous élève au-dessus des créatures privées de raison.

D'abord, le principe invoqué par ceux qui ne professent que le culte du moi est qu'il faut lâcher la bride à tous ses penchants. Mais nos penchants sont divers, ils ne nous entraînent pas tous vers les mêmes objets. Les uns aspirent uniquement aux plaisirs sensibles, les autres aux joies intellectuelles, l'exaltation des premiers empêche l'exaltation des derniers, pendant que la bête se grise, l'esprit s'étirole, la volonté diminue, le cœur se rétrécit. Or la bête tend à la domination et quiconque a décidé de lui laisser la liberté, devient bientôt l'esclave de ses caprices et de ses fantai-

(1) SAINT JEAN, XII, 25. Cf. Append., N. 5, p. 347.

sies. Réduit à cette condition humiliée il ne peut plus suivre les aspirations de son âme. L'état de ses nerfs, la préoccupation de ses jouissances, le besoin de plus en plus tyrannique d'apaiser ses passions en les comblant, l'inquiétude, compagne inséparable de l'existence licencieuse, la lassitude qui suit tous les excès l'empêchent de penser, de réfléchir, de lire, d'étudier, de se livrer aux travaux dans lesquels se plaît et se développe la vie intellectuelle. Bientôt l'esprit s'épaissit, perd avec le goût de la pure lumière et de la vérité la force nécessaire à qui veut les conquérir. Le talent, le génie restent stériles et finissent par s'éteindre dans les excès de la chair et de la volupté. La victoire des sens est la défaite de l'intelligence. La volonté, à son tour, est vite incapable d'avoir sa vie propre, elle ne sait plus user de son énergie pour maintenir le pouvoir qui est sa gloire. Chaque jour ce pouvoir s'affaiblit, s'abaisse d'une concession à une autre jusqu'à ce que des compromis sans nombre aboutissent à une abdication totale où il périt. Le cœur est-il moins lésé? Non. Le cœur trouve son épanouissement normal dans les rapports de famille, d'amitié, de société. Or l'homme à la remorque de ses passions brise tous les liens. Quand elles existent encore, les relations avec les siens ne sont plus qu'apparentes. Presque inévitablement, il s'éloigne de ses amis et de tous ses semblables pour se renfermer avec ses complices. Parfois même il disparaît de la circu-

lation, il se cache comme un proscrit qui n'a plus ni le foyer, ni la patrie, ni les affections où le cœur puise sa vie. Singulier amour qui nous prive de tant de biens et qui nous condamne à une telle solitude et à un tel dénuement !

Je le sais, Épicure, que beaucoup ont la prétention d'imiter, voulait qu'on maintînt l'équilibre des penchans. Ses disciples, tout en restant adorateurs d'eux-mêmes, se livraient à des calculs habiles pour déterminer jusqu'à quel degré on pouvait s'abandonner à ses appétits sans nuire à la vie du cœur et de la pensée. Mais il est difficile de respecter cet équilibre, de garder la mesure et tel, qui ne voulait pas dépasser les bornes, tombe dans toutes les extravagances.

En tout cas, à supposer que vous ayez assez de souplesse pour mener de front la vie des sens et la vie de l'esprit, celle-ci sera réduite si l'amour du moi la domine. Si, en effet, cet amour pèse sur votre pensée, votre pensée envisagera les choses par le côté qui vous touche, où elles peuvent vous être utiles, profiter à votre ambition, à votre vanité, elle ne fera pas effort pour atteindre la vérité en soi, pour l'embrasser dans son ampleur. Et cependant la pensée n'arrive que par cet effort et par le succès qui le couronne, au maximum de sa grandeur. Si cet amour dispose de votre volonté, celle-ci ne cherchera que le bien privé, elle se renfermera dans le domaine étroit, mesquin qui vous intéresse. Que

son champ sera limité ! Que son royaume sera misérable ! Que cette noble faculté respirerait donc plus largement, que son élan serait donc plus puissant le jour où elle s'élèverait jusqu'à se dévouer au bien des autres, jusqu'à s'attacher à toutes les grandes causes qui réclament son concours et son appui, car la vie de la volonté se mesure à la grandeur du bien qu'elle poursuit ; quand elle poursuit le bien d'une famille, le bien d'une société, le bien de l'univers, sa vie se déploie proportionnellement. Il n'en sera pas autrement du cœur. S'il n'aime que celui dont il est le cœur, s'il se confine dans cet égoïsme aride, autant dire qu'il ne connaît rien des vastes sentiments dont le souffle pourrait le gonfler comme le vent du large gonfle les grandes voiles, rien des enthousiasmes enivrants qui le dilatent au delà de ses espérances, rien de ces flammes immenses qui réchauffent un monde et une génération, sentiments, enthousiasmes, flammes qui sont pour lui la suprême exaltation de la vie, il ne sera qu'un foyer misérable où l'on voit fumer un charbon qui n'empêche pas le froid de l'envahir.

Mais il est des hommes pour qui s'aimer et vivre sa vie c'est se livrer aux instincts de la chair. Volontiers ils renoncent à tout autre bonheur. Leur idéal est de passer par toutes les effervescences, toutes les extases de la jouissance sensible comme si la vie humaine consistait tout entière dans les sa-

tisfactions grossières que les bêtes partagent avec nous. Ceux-là du moins peuvent atteindre leur but, ils l'atteignent et, parfois, on les entend dire avec la fierté qui caractérise leur inconscience et qui désarme : « J'ai beaucoup vécu. » En toute hypothèse, ils se trompent. Je ne leur rappellerai pas que, pour un homme, vivre comme un animal, c'est peu vivre, que n'aspirer qu'aux jouissances de la brute, c'est s'aimer d'une manière basse, honteuse, répugnante ; je ne leur rappellerai pas qu'ils ont une âme et qu'ils n'ont point vécu humainement s'ils n'ont vécu par l'âme, leur cynisme rirait de mes arguments. Mais je leur dirai d'abord que l'amour de soi tombé à ce degré d'abjection est souvent fatal à la bête, que parmi eux j'en vois un grand nombre qui, par leur amour, ont flétri prématurément la jeunesse et la beauté physiques dont ils étaient si jaloux, ruiné la force et la santé auxquelles ils étaient si attachés et sont devenus les meurtriers de ce corps sur lequel ils avaient concentré toutes leurs sollicitudes, que leurs infirmités, leurs flétrissures, leurs vieillesses précoces parlent haut et prouvent qu'ils ont été les ennemis de leur chair, que les folles satisfactions qu'ils lui ont assurées ont été autant de coups portés à sa vigueur et à sa vitalité. A supposer que par tempérament ou par un reste de sagesse ils aient su se modérer et que leur organisme ait résisté à leurs mœurs déréglées, je leur dirai ensuite qu'en réalisant leur rêve, ils

ont empêché leur corps et leurs sens d'accomplir leur plus haute fonction qui est de servir l'âme, de préparer des matériaux à l'intelligence, de partager ainsi la vie supérieure de l'esprit, que le corps et les sens en usant de l'âme comme d'un instrument et en l'assujettissant à leurs caprices ont nui à celle-ci et se sont privés eux-mêmes de l'élément le plus précieux de leur propre vie. Que reste-t-il de l'homme? Un être diminué que l'amour de soi a rongé, un fantôme qu'on regarde avec pitié, dont on s'éloigne avec dégoût.

Je conclurai que l'amour de soi condamné par la charité est un amour fatal à l'homme, un amour qu'on devrait appeler, pour lui donner son vrai nom, la haine de soi. A quoi bon insister? Une Providence admirable de sagesse et de bonté a établi un ordre qui seul sauvegarde les intérêts de tous. O merveille! Dieu veut être aimé par-dessus toutes choses, et nous-mêmes nous ne pouvons pas ne pas nous aimer. Mais, nous ne nous aimerons vraiment nous-mêmes qu'en aimant Dieu, qu'en plaçant sa gloire au-dessus de la nôtre. Saint Augustin a dit : l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu est sacrilège, mais il a dû ajouter : « En méprisant Dieu pour s'aimer, l'homme s'est exilé de son propre cœur et s'est méprisé lui-même. *Exit exsul pectoris sui.. quia contempsit Deum ut amaret se...*

contempsit et se (1). » Il a dû ajouter : « Il est impossible de s'aimer sans aimer Dieu, celui qui aime Dieu sait seul s'aimer, et seul celui qui aime Dieu plus que lui-même s'aime salutairement. *Te autem ipsum salubriter diligis, si plus quam te diligis Deum* (2). » Notre conscience ne parle pas autrement, quand elle est libre, dégagée des passions qui obscurcissent son regard, elle se révolte contre l'individualisme qui est, au fond, le pire ennemi de l'individu même. Sans doute, l'amour de Dieu par-dessus toutes choses nous oblige à des abnégations, mais à des abnégations où l'on ne sacrifie que les germes morbides, que les tendances malsaines de la nature, tandis que l'égoïsme frustre l'âme des biens auxquels l'âme aspire avec le plus de force. Écoutez donc la voix de Celui qui comprend mieux nos intérêts que nous-mêmes, sachez que loin de lui vous végétez, vous déclinez, vous pérez ; qu'en vivant avec lui, qu'en lui donnant la première place dans votre âme vous choisirez la meilleure part et vous vous aimerez avec intelligence et au plus haut degré. *Se autem spiritualiter diligit, qui ex toto, quod in eo vivit, Deum diligit* (3).

(1) SAINT AUGUSTIN. *Sermo cccxxx*, 3.

(2) *De Moribus Ecclesie*, 49.

(3) *De Vera Religione*, 24.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DU PROCHAIN
COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

SOMMAIRE

Erreur des hommes qui croient que la charité en les obligeant à aimer Dieu, les condamne à ne pas aimer leurs semblables. **Attitude irritée des apôtres** de la fraternité universelle. La charité n'exclut que les amours avilissantes et nous prescrit d'aimer tout ce qui mérite d'être aimé, tout ce qui a droit de l'être.

La charité nous oblige à aimer le prochain, elle donne à cet amour un motif qui le rend inébranlable, elle lui impose des caractères qui l'élèvent au-dessus de tous les sentiments naturels, p. 109-110.

I

La charité nous oblige à aimer le prochain.

1. Celui qui aime Dieu fait ce que Dieu veut. Illusion de ceux qui prétendent aimer Dieu sans obéir à ses lois. Dans la loi de Dieu, l'amour du prochain est de rigueur. Ce n'est pas un conseil, c'est un précepte, précepte divin, essentiel, renforcé par le Christ, précepte absolu, précepte affirmatif, naturel et positif, précepte durable qui concerne tous les siècles et ne sera jamais abrogé, p. 111-113.

2. Effort de Jésus-Christ pour graver dans nos consciences l'amour de nos semblables. Ses discours, ses actes, ses exemples tendent à l'établissement sur la terre de la charité fraternelle. Au début de son ministère, au milieu de sa carrière apostolique, il se montre d'une étonnante indulgence pour toutes les faiblesses, d'une grande sévérité pour quiconque blesse ses frères. A ses derniers moments il insiste sur la nécessité d'aimer le prochain, il prie son Père de graver cet amour dans nos âmes. Quand il se tait, ses plaies et son sang nous crient encore : Aimez-vous les uns les autres, p. 113-115.

3. Dieu se solidarise avec nos semblables. Il n'accepte point les sacrifices des cœurs irrités contre les hommes. Il se déclare atteint par tous les coups qu'on porte aux autres, touché par tous les services qu'on leur rend. Miséricorde dont il usera au jugement vis-à-vis de ceux qui auront été miséricordieux.

Sa sévérité pour ceux qui ne se seront pas dévoués à leurs frères, p. 115-117.

4. Les vrais disciples du Sauveur ont compris la connexion des deux premiers préceptes du Décalogue. Union des premiers chrétiens. Indignation de saint Jean, l'apôtre de la mansuétude, contre ceux qui prétendent aimer Dieu sans aimer leurs frères. Conduite des âmes qui, ne vivant que pour Dieu, portent l'amour des misérables jusqu'à l'héroïsme, p. 118-119.

II

La charité donne à l'amour fraternel un motif qui le rend inébranlable.

1. a) Divers motifs nous inspirent, dans l'ordre naturel, d'aimer nos semblables. La charité consacre ces motifs, mais elle cherche un fondement plus solide pour notre mutuelle dilection. Ce motif unique, c'est Dieu, p. 119-120.

b) Ce que la charité aime dans l'homme, c'est l'œuvre de Dieu, c'est le fils qui, par la grâce, ressemble au Père céleste, c'est le corps dont le Christ est la tête. Aussi nous avons pour nos frères un amour plein de respect, nous les traitons comme nous traiterions Dieu lui-même. Développement de cette pensée, p. 120-122.

c) Nous aimons notre prochain pour Dieu et en vue de servir la gloire de Dieu. Notre but suprême est d'amener des adorateurs à Dieu, p. 122-123.

2. Inébranlable solidité de ce motif. Infirmité des raisons naturelles que nous invoquons pour aimer nos frères : beauté, jeunesse, profit que nous en retirons, etc. Sagesse du Christ quand il nous demande d'aimer l'être qui restera toujours l'œuvre, l'image, l'enfant, l'élu de Dieu. Explication de cette pensée, p. 123-126.

III

Caractères exclusivement propres à l'amour fraternel que la charité inspire.

1. a) Cet amour est gratuit et désintéressé en principe. Egoïsme qui se mêle aux affections humaines les plus généreuses. La charité ne demande de réciprocité, de récompense qu'à Dieu, car dans les hommes elle n'aime que Dieu, Exemple du Christ qui nous aime sans avoir rien reçu de nous. Les chrétiens ont entendu ses leçons, p. 126-128.

b) En fait la charité fraternelle a, dans le Christianisme, ce

caractère de désintéressement absolu. Paroles de saint Paul. Accord des actes avec le langage : gratuité de l'enseignement; gratuité de tous les services que les fils de l'Église rendent à leurs semblables. Ce spectacle est unique dans l'histoire, p. 128-130.

2. L'amour du prochain provenant de la charité est surnaturel :

a) Dans son origine. Il naît en nous par l'action du Saint-Esprit. C'est le même amour par lequel nous aimons Dieu et notre prochain, p. 130-131.

b) Dans son objet. Ce que nous aimons dans notre prochain, c'est l'élément surnaturel, la grâce que lui confèrent les sacrements. Nous nous intéressons au corps du prochain comme au temple de Dieu, comme à l'enveloppe de l'âme, à son intelligence et à son cœur comme à la tige sur laquelle fleurit et s'épanouit la vie divine, p. 131.

c) Dans le but qu'il poursuit. Il poursuit la sanctification des âmes. Notre apostolat, notre enseignement, nos œuvres de miséricorde tendent par-dessus tout à obtenir que les âmes croient, espèrent, aiment Dieu, p. 131-133.

3 L'amour du prochain est universel. a) Il s'étend à tous les hommes, en ce sens que nous ne pouvons exclure personne de notre cœur, en ce sens que nous devons être disposés à l'occasion à rendre service à tous nos frères sans exception, p. 133-134.

b) Il s'étend aux ennemis. Différence entre la charité commandée par l'Évangile et les sentiments issus de la nature. Pourquoi nous devons aimer même nos ennemis, p. 134-136.

c) Cet amour nous permet de nous montrer hostiles aux doctrines, aux actes de nos adversaires, il ne nous permet pas de haïr leurs personnes, admirable largeur que la charité communique à l'amour fraternel, p. 136-137.

Impuissance et inefficacité de la philanthropie quand on la compare à la charité. Cette philanthropie, sous prétexte de faire aimer les uns, pousse à la haine des autres, sous prétexte de faire aimer la nation, l'humanité, telle classe, elle pousse à la haine des individus ou des autres classes.

Supériorité de la charité dont les eaux pures sont inépuisables et qui répand sur tous sa dilection. Nécessité de lui confier le sceptre quand on veut calmer les tempêtes de la haine, de l'envie et nuire les hommes, p. 137-139.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DU PROCHAIN
COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR (1),

MONSEIGNEUR (2),

MESSIEURS,

Les hommes craignent qu'en les obligeant à aimer Dieu la charité les condamne à s'oublier eux-mêmes ; ils ont peur aussi de ne plus trouver d'asile dans un cœur qui a placé ses complaisances dans la souveraine Beauté. On voit des maris jaloux du culte que leurs femmes rendent au Christ, des parents froissés des adorations que leurs enfants adressent au Père céleste, mille individus croire qu'on ne peut entretenir des rapports avec la

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.

(2) S. G. Mgr Herscher archevêque de Laodicée.

Divinité sans abandonner ses amis, et les apôtres de la fraternité universelle combattre l'Évangile sous prétexte que le premier de ses commandements brise sur la terre l'unité des âmes.

Ils ne savent pas que la charité pour Dieu n'exclut que les amours déréglées, avilissantes, réprouvées par la raison et aussi honteuses pour ceux qui s'y livrent que pour ceux qui en sont les complices. Ils ne savent pas que la charité nous prescrit d'aimer tout ce qui mérite et a droit de l'être, que les épouses fidèles, attentives, dévouées sont celles dont la conscience est dominée par l'amour de Dieu, que les fils scrupuleusement respectueux et prévenants sont ceux qui adorent à deux genoux le Père des Cieux, que les meilleurs amis de Dieu sont les meilleurs amis de l'humanité, que les bienfaiteurs par excellence de notre race sont les saints, serviteurs ardens de l'Éternel, que le Sauveur du monde est Jésus, l'Être qui a poussé au suprême degré le culte du Créateur. Ils ne savent pas que la charité a été, l'histoire l'atteste en des faits innombrables, la seule force qui ait pu victorieusement lutter contre l'égoïsme. Vous le verrez au cours de cet entretien, Messieurs, notre charité pour Dieu nous oblige à aimer le prochain, elle donne à cet amour un motif qui le rend inébranlable, elle lui impose des caractères qui l'élèvent au-dessus de tous les sentiments de la nature.

I

D'abord, la charité nous oblige à aimer le prochain. Nous le disions, il y a quinze jours, le propre de cette vertu est d'établir l'unité entre la volonté de l'homme et la volonté de Dieu. Celui qui aime Dieu fait ce que Dieu veut; on le reconnaîtra toujours à ce signe : l'accomplissement de la volonté de Dieu. « *Vos amici mei estis, si feceritis quæ præcipio vobis*, disait Jésus. Vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous ai commandé (1). » Quiconque prétend aimer Dieu et s'affranchit de ses préceptes, se trompe lamentablement. On ne s'accorde pas, on ne s'accordera pas avec Dieu, sachez-le bien, si l'on méprise ses ordres. Pourraient-ils entendre ces paroles les hommes qui ont la prétention d'entretenir avec leur Créateur les meilleurs rapports sans tenir aucun compte de ses formels désirs, qui se flattent de vivre en union de cœur avec lui en outrageant les vertus qui lui sont le plus chères et en s'abandonnant aux vices qui lui sont le plus odieux. Mais dans l'Évangile du Fils de Dieu, l'amour du prochain est une loi gravée en caractères ineffaçables. Le Sauveur a des conseils pour les âmes d'élite : c'est ainsi qu'à ses intimes, avides de perfection, il demande d'abandonner leurs biens pour les donner aux pauvres, de renoncer

(1) S. JEAN, XV.

aux légitimes joies des sens pour se consacrer avec plus de liberté à l'adoration. Aux consciences éprises d'idéal de se rendre à ces invitations! Mais, dans le code chrétien, l'amour de nos semblables est de rigueur. Ce n'est pas la matière d'un conseil, c'est l'objet d'un précepte. *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem* (1). Précepte divin qui l'emportera toujours sur les décrets du pouvoir humain, qui, en cas de conflit, devra, plutôt que de céder, braver les colères des rois et des législations, car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : *mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligit et fratrem suum* (2). Précepte qui regarde, non les détails du culte matériel, non les relations cérémonielles, mais l'essence même de la moralité chrétienne. Précepte non abrogé, non tempéré, mais rajeuni, renforcé par le Christ qui l'a dégagé des interprétations et des éléments susceptibles de l'énerver pour le faire apparaître dans sa netteté, dans son intégrité, avec son caractère d'intangible autorité. Précepte absolu qui ne lie pas seulement dans telle ou telle circonstance, dans telles et telles conditions locales ou personnelles, mais partout et toujours. Précepte affirmatif qui n'a pas uniquement pour but de nous interdire les actes nuisibles à nos frères, mais qui nous prescrit de les aimer, de leur vouloir et de

(1) S. JEAN, XIII.

(2) I S. JEAN, III.

leur faire du bien. Précepte à la fois naturel et positif, puisque, avant d'être écrit sur les tables de pierre par Moïse, dans l'Évangile par Jésus-Christ, il l'avait été dans l'âme de l'homme par le Créateur. Précepte durable, car il n'est pas de ces ordonnances caduques qui sont sujettes à la revision, il concerne tous les siècles, et même, pendant que la foi et l'espérance s'évanouissent aux portes du temps pour faire place à la vision et à la possession, il pénètre dans l'éternité où il régit souverainement les élus (1).

Je ne saurais dire tout ce que Jésus a fait pour graver l'amour de nos semblables dans nos consciences et dans les replis de nos cœurs. Il n'est pas un de ses discours, pas une de ses paraboles, pas un de ses actes, pas un de ses miracles qui ne contiennent une leçon ou un exemple d'amour fraternel, il n'est pas un de ses sacrements, pas une de ses institutions qui ne tendent à éveiller et à développer en nous ce sentiment. Qu'il s'adresse aux foules ou aux individus, qu'il parle au bord des lacs, au penchant de la montagne, dans les synagogues, sur le parvis du temple, aux petits ou aux grands, aux docteurs ou aux simples, en public ou dans l'intimité, en pleine activité ou au seuil du tombeau, constamment il revient à son sujet de prédilection. Écoutez-le au début de son ministère : sur quel ton suave et pénétrant il promet

(1) Append., N. 1, p. 348; N. 2, p. 349.

le royaume des cieux à ceux qui se montreront doux, miséricordieux, purs, pacifiques avec leurs frères! Avec quelle force et quelle clarté il confond les sophismes que l'on invoque pour se dispenser du devoir de la charité et il corrige quiconque professe des maximes comme celle-ci : « OEil pour œil, dent pour dent! » Suivez-le dans sa carrière apostolique : vous l'entendrez partout réprover les semeurs de haine, de calomnie, de discorde, les esclaves de la colère et de l'envie. D'une indulgence qui passe toutes les bornes pour les enfants prodigues, pour les publicains, pour les femmes perdues, il témoigne une sévérité redoutable aux âmes dures, aux cœurs desséchés qui s'appellent les Pharisiens. Leur zèle amer l'irrite, leur présence lui pèse, il dénonce hautement leurs doctrines impitoyables, leurs procédés tyranniques à l'endroit des pauvres, des veuves et des orphelins. Prêtez l'oreille à ses derniers accents. A l'heure où se préparent dans la nuit les complots dont le succès doit aboutir à sa mort, à l'heure où les moindres paroles sont empreintes d'une incomparable majesté, où les moindres désirs deviennent sacrés, sur cette route de Gethsémani pleine de silence et de solitude, à la lueur discrète des étoiles, un mot revient sans cesse sur ses lèvres brûlantes : « Mes petits enfants, je suis encore avec vous pour un peu de temps... je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres; comme je vous ai aimés, ainsi,

aimez-vous les uns les autres. Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples si vous avez de la dilection les uns pour les autres (1)... Comme mon Père m'a aimé, ainsi vous ai-je aimés moi-même. Demeurez dans mon amour. Si vous observez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme je suis demeuré dans l'amour de mon Père, en observant ses commandements... Mon commandement, le voici : aimez-vous les uns les autres (2). » Puis cessant de s'adresser à ses compagnons, il lève les yeux au ciel, et, dans une prière aussi douce qu'ardente, il supplie son Père d'établir et de consommer dans l'unité tous ceux qui croiront en Lui. Que n'a-t-il pas dit, que n'a-t-il pas fait pour introduire parmi les hommes l'amour mutuel? Lorsqu'il se tait sur le Calvaire, ses plaies nous parlent encore et son sang qui coule à flots nous crie : aimez-vous les uns les autres. Qui donc oserait croire que l'on peut aimer Dieu, aimer le Christ en faisant fi de ce désir, de cet ordre, si clairement, si fortement exprimés?

Pas d'illusion. Dieu n'accepterait pas notre amour, il refuserait d'entrer en communication de cœur avec nous, fût-ce pour recevoir nos adorations. « Au moment, dit-il, de présenter votre offrande à l'autel, si vous vous rappelez que votre frère est indisposé contre vous, laissez votre

1) S. JEAN, XIII, 33-35.

(2) *Ibid.*, xv, 9-12.

offrande devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, puis revenez présenter votre offrande (1). » « Il veut que son culte soit interrompu, afin que la charité soit rétablie; et il nous fait entendre par là que l'offrande qui lui plaît le plus, c'est un cœur paisible et sans fiel, une âme saintement réconciliée (2). » Il se solidarise avec nos semblables au point qu'il se déclare atteint par tous les coups qu'on leur porte, touché par tous les services qu'on leur rend, et que rompre avec eux, c'est rompre avec lui. Son principe est celui-ci : « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites (3). » Lorsque l'heure de la communion éternelle et bienheureuse réclamée par l'amour aura sonné, le Roi divisera les hommes en deux grandes armées. Aux premiers, il dira : « Venez, les bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, vous m'avez accueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venus à moi. Les Justes lui répondront : Seigneur, quand donc vous avons nous vu avoir faim et vous avons-nous donné à manger; avoir soif et

(1) S. MATTH., v, 23-24.

(2) BOSSUET. *Sermon sur la Charité fraternelle.*

(3) S. MATTH., xxiv, 40

vous avons-nous donné à boire? Quand donc vous avons-nous vu étranger, et vous avons-nous recueilli; nu et vous avons-nous vêtu? Quand donc vous avons-nous vu malade et en prison, et sommes-nous venus à vous? Et le Roi de répondre : En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous avez fait cela au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. S'adressant ensuite à ceux qui seront à gauche, il dira : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais étranger et vous ne m'avez pas accueilli; nu et vous ne m'avez pas vêtu; malade, en prison, et vous ne m'avez pas visité. Alors, eux aussi diront : Seigneur, quand vous avons-nous vu avoir faim ou soif, ou être étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et ne vous avons-nous pas assisté? Et lui de répondre : En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. Et ceux-ci s'en iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle (1). » Paroles consolantes et terribles qui prouvent que l'on ne peut pas plaire à Dieu sans servir les hommes, que l'on ne peut pas aimer celui-là sans aimer ceux-ci !

(1) S. MATTH., xv.

Les vrais disciples du Sauveur ont compris la connexion des deux premiers préceptes du décalogue et la nécessité de ne point les séparer. Au début du Christianisme, les fidèles poussaient la fraternité jusqu'à mettre en commun tous leurs biens, et pour rester plus unis à Dieu, ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. Saint Jean, l'apôtre d'ordinaire si plein de mansuétude, s'indignait contre ceux qui avaient la prétention d'être les amis de Dieu sans être les amis de leurs semblables. Il écrivait : « Si quelqu'un possède les biens de ce monde, et que, voyant son frère dans la nécessité, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui (1)? » Il écrivait : « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas (2)? » Il écrivait : « Quiconque hait son frère, est un meurtrier, et vous savez qu'aucun meurtrier n'a en lui la vie éternelle (3). » Elles ont compris cette connexion ces créatures sans nombre qui ne vivant que pour Dieu portent l'amour des pauvres, des misérables, jusqu'à l'héroïsme. Le monde lui-même si aveugle et si léger ne se laisse point émouvoir par les dehors de la piété, il juge de notre amour pour Dieu à notre amour pour nos frères, et chaque jour

(1) I S. JEAN, III, 17.

(2) *Ibid.*, IV, 20.

(3) *Ibid.*, III, 15.

la prophétie du Christ se réalise : « Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. »

II

La Charité donne à l'amour fraternel un motif qui le rend inébranlable.

La nature nous inspire de nous aimer mutuellement. La nécessité, l'intérêt nous rapprochent ; la communauté de race et de sang nous lie ; les qualités physiques, intellectuelles, morales que nous constatons en nos frères agissent sur notre cœur, le touchent et le captivent. La Charité consacre tous les motifs que nous avons de nous unir et de nous faire du bien, elle en tient même le plus grand compte dans l'ordre qu'elle établit dans nos affections. Mais elle cherche un fondement plus solide pour notre mutuelle dilection. Le motif qu'elle invoque pour nous obliger à nous aimer, c'est Dieu. Lui seul est aimé pour lui-même, en dehors de lui tout ce que nous aimons sous l'empire de la Charité, c'est à cause de lui et pour lui. Les personnes admises au foyer de notre affection, les objets sur lesquels s'arrête notre complaisance sont nombreux et divers, la raison qui sert de base à notre dévouement est unique : Dieu. Ce qui nous attire, c'est l'ombre, le vestige, la trace,

le reflet, l'image de Dieu que nous apercevons dans les créatures par la raison et par la foi. Dans toutes les voix qui la charment, dans toutes les harmonies qui la bercent, la Charité entend l'écho de l'Infini ; dans tous les spectacles et dans toutes les lumières qui la ravissent, elle contemple un rayon de la souveraine Beauté ; dans tous les parfums qu'elle respire elle saisit une émanation des parfums qui embaument les sphères habitées par l'adorable Trinité ; dans tous les biens qui la touchent, elle goûte la douceur du Bien absolu. Ainsi l'œil s'oriente instinctivement vers les moindres flambeaux qui, allumés dans la nuit, lui rappellent les grandes clartés du jour pour lesquelles il a été fait.

Ce que la charité aime dans l'homme, c'est l'œuvre de Dieu, œuvre dans laquelle le Créateur a dépensé plus de génie que dans le reste de l'univers, œuvre où l'on voit apparaître plus marquée la pensée du Très-Haut et plus visible le Très-Haut lui-même. C'est de cette façon que nous admirons l'écrivain dans le livre, le peintre dans le tableau, l'ouvrier dans son travail. Ce que la charité aime dans l'homme, c'est l'image de Dieu. Nous vénérons le Christ et la Vierge dans les statues, dans les portraits qui représentent, sous une forme inanimée, quelques-uns de leurs traits, combien nous trouvons plus facilement le Créateur dans l'être vivant et intelligent où il grave d'une manière indélébile son incorruptible image. Ce que la charité

aime dans l'homme c'est le fils qui par la grâce ressemble au Père céleste. Le patriarche antique, retrouvant la physionomie de son frère dans le jeune Tobie qui frappait à sa porte, et, apprenant que l'adolescent était en effet le fils de ce frère, courut à lui, l'embrassa avec effusion, le combla d'honneurs, de caresses, et lui dit : « Sois béni, car tu es le fils d'un homme de bien, du meilleur des hommes » (1). C'est ainsi que nous aimons dans nos frères les enfants du meilleur des êtres, Dieu. Ce que la charité aime dans nos semblables, ce sont les membres du corps dont le Christ est la tête, et que le Christ imprègne de son esprit, de son âme et de sa vie. Aussi notre charité pour nos frères est un amour plein de respect. Toutes ses œuvres sont empreintes de cette idée que nous devons traiter les autres comme nous traitons le Christ lui-même, avec les mêmes égards, les mêmes attentions, les mêmes honneurs. C'est pourquoi nous avons bâti aux pauvres, aux malheureux, des palais qui par leur luxe et leur splendeur rappellent la richesse des temples élevés à Dieu. Bien plus, souvent dans l'histoire nous avons vendu les vases d'or, les ornements qui servaient au culte de Dieu et nous en avons destiné le prix à secourir nos frères, sachant que Dieu est plus touché de l'honneur que nous lui rendons dans la personne de ses fils que des hommages qu'il reçoit à l'autel. C'est pourquoi

(1) Append., N. 3, p. 349.

encore les rois et les reines se sont prosternés aux pieds des malheureux pour les embaumer de parfums après en avoir lavé les souillures. Dans ces misérables ils voyaient le Christ, ils inclinaient devant eux leurs sceptres et leur majesté, comme ils les inclinaient devant le souverain Seigneur de la terre et du ciel. Oui, c'est à cause de Dieu que nous aimons nos semblables, et c'est Dieu que nous aimons en eux. « En moi et dans mon prochain, disait saint Thomas, je n'aime que Dieu. *Nec in meipso, nec in proximo aliquid amo nisi Deum* (1). » Et saint Augustin avait écrit avant lui : « Apprenez à aimer le Créateur dans la créature, l'ouvrier dans son œuvre, et n'allez pas oublier Celui qui a tout fait en vous laissant retenir par ce qu'il a fait (2). »

Nous aimons donc Dieu dans notre prochain et j'ajoute que nous aimons notre prochain pour Dieu et en vue de servir la gloire de Dieu. Avoir en effet la charité à l'égard de nos semblables, c'est avant tout vouloir qu'ils s'attachent à Dieu, qu'ils croient, qu'ils espèrent en Dieu et qu'ils l'adorent de tout leur cœur. « Quiconque, dit encore saint Augustin, aime son prochain comme il convient, travaille pour que celui-ci aime Dieu à son tour de toute son âme et de toutes ses forces (3). » Mais lorsque notre prochain aimera Dieu de toutes ses forces, il

(1) *De dilectione Dei et proximi*, c. vii.

(2) *Enarrat. in Ps. xxxix*, 8.

(3) *De doctrina christiana*, I, 21.

vivra, il luttera, il souffrira et au besoin il mourra pour Dieu sur la terre, et dans le Ciel il s'unira aux légions qui chantent à Dieu l'hymne de la louange et de la dilection. En nous dévouant pour arracher les pauvres à leur détresse, les captifs à leurs chaînes, les ignorants à leurs ténèbres, les malades à leurs infirmités, les affligés à leurs peines, les pécheurs à leurs vices, notre but suprême est d'amener des adorateurs à Dieu. Nous les aimons vraiment puisque nous leur rendons tous les services gratuitement, mais nous les aimons en vue de Dieu et pour Dieu. De sorte que la raison finale de la charité fraternelle, le motif de tous ses efforts, c'est Dieu.

Ne voyez-vous pas quelle inébranlable solidité ce motif confère à notre amour du prochain et combien il le place au-dessus de toutes les atteintes? Si je vous disais : aimez votre frère à cause de sa jeunesse, de sa beauté, de son intelligence, de ses qualités morales, vous seriez affranchi de votre obligation à son égard du jour où il aurait perdu sa jeunesse, sa beauté, son intelligence, ses vertus. Si je vous disais : aimez-le parce qu'il vous plaît, parce que ses idées, ses sentiments, ses aspirations sont d'accord avec les vôtres, vous auriez le droit de lui retirer votre sympathie dès qu'il aurait cessé de vous être agréable et de s'entendre avec vous. Si je vous disais : aimez-le parce qu'il vous a fait du bien, parce qu'il peut

encore vous en faire, parce que vous profiterez de sa science, de sa fortune, de son influence, votre affection serait fragile comme la raison qui l'appuie, et elle se changerait en indifférence dès que vous n'auriez plus rien à espérer de celui qui l'a excitée. Si je vous disais : aimez-le parce qu'il est pauvre, malade, éprouvé, son retour à la richesse, à la santé, au bonheur, vous dispenserait de toute sollicitude à son endroit. Nos amitiés ne sont-elles pas la plupart du temps éphémères précisément parce qu'elles s'appuient sur des motifs analogues à ceux que je viens d'énumérer? Les hommes s'unissent, se séparent, s'unissent à nouveau pour se séparer encore, de l'intimité la plus absolue ils passent à l'indifférence ou à la haine, on les voit au lendemain du jour où ils s'étaient livrés à toutes les effusions, ne plus se saluer, ne plus se connaître. Hier chacun portait l'autre aux nues, louait son esprit, sa noblesse, son cœur, aujourd'hui ils se jugent avec sévérité, ils se dénigrent avec malice, ils se combattent sans trêve : le moindre événement a suffi pour changer en adversaires ceux qui s'étaient tant de fois juré fidélité. Ah ! que la charité eût été précaire si elle s'était fondée sur des pierres aussi branlantes et qui tombent en poussière au choc le plus léger ! Que le Christ a été plus sage et meilleur pour l'humanité lorsqu'il nous a commandé de nous aimer en vue d'obéir à Dieu, en vue de plaire à Dieu, en vue de marquer à Dieu

notre reconnaissance, notre dévouement, notre dilection ! Quand dans notre frère, qu'il soit grand ou petit, saint ou coupable, qu'il ait toutes les perfections ou qu'il n'en ait aucune, qu'il possède toutes les qualités d'esprit, de noblesse, de générosité, d'éducation ou qu'il en soit complètement dépourvu, que sa naissance l'élève ou que sa condition l'avilisse à nos yeux, le Christ nous a demandé d'aimer l'œuvre de Dieu, l'image de Dieu, l'enfant et l'élu de Dieu, qu'il a donc été plus sage et meilleur pour l'humanité ! Car quel prétexte alléguer pour se dispenser de cet amour ?

C'est vrai, vous croyiez sérieuse cette femme à laquelle vous avez donné votre nom, et elle est légère, modeste et elle est vaniteuse, douce et elle est impertinente, raisonnable et elle est extravagante, simple et elle est avide de luxe et de toilettes coûteuses. Vous pensiez que son bonheur serait de vivre à votre foyer et en votre compagnie et elle veut danser la dernière danse, assister au dernier drame, passer ses soirées dans le monde, ses hivers au soleil du Midi, ses étés sur les plages renommées. Certes, il vous est permis de lui résister, d'exiger qu'elle n'entre point dans les bals, dans les théâtres où une honnête femme ne peut entrer, qu'elle ne soit point vêtue comme une courtisane, ce qui est aujourd'hui le rêve de la moitié de la belle société : le bon sens, la pudeur, la dignité de votre nom et de votre maison le récla-

ment, mais vous ne pouvez lui refuser votre charité. C'est vrai, vous comptiez sur la loyauté de cet homme et il vous a trompé, sur son désintéressement et il vous a exploité, sur sa fidélité et il vous a trahi. Il sera prudent de vous tenir sur vos gardes, de ne plus lui confier vos secrets, de ne plus l'introduire dans votre intimité, vous n'aurez pas le droit de le haïr. Pourquoi? Parce que la raison qui vous oblige à aimer votre prochain subsiste dans toute sa force, même après vos déceptions. Vous êtes, en effet, toujours tenus d'obéir à Dieu, de plaire à Dieu, de servir Dieu et il est impossible de lui obéir, de lui plaire, de le servir sans aimer votre prochain. Quand la fraternité s'enracine sur la terre, malgré tous les sujets de désunion, c'est en puisant sa sève dans ce principe de l'Évangile : Vous aimerez Dieu par-dessus toutes choses et pour lui-même, vous aimerez le prochain à cause de Dieu et pour Dieu (1).

III

Dans le christianisme, l'amour fraternel s'élève au-dessus de tous les sentiments qu'inspire la nature par bien des caractères qui lui sont propres. Je me contenterai de vous expliquer qu'il est gratuit, surnaturel, universel.

Il est gratuit et désintéressé. Dans les affections humaines les plus généreuses, il y a de l'égoïsme,

(1) Append., N. 4, p. 350.

comme il y a du limon au fond des plus limpides fontaines et de la lie au fond des vins les plus purs. Nous donnons, nous voulons qu'on nous donne, et, quand notre attente est trompée, nous sommes déçus et insensiblement nous nous éloignons de ceux qui d'abord nous avaient attirés. Sans doute, la charité chrétienne est heureuse de trouver un retour, de la reconnaissance. L'ingratitude la trouble, parfois elle éprouve de la tristesse et du dégoût en constatant que son dévouement et ses services sont méconnus, mais l'indifférence, l'hostilité ne la rebutent jamais. Elle ne demande de réciprocité qu'à Dieu, parce que, nous le disions à l'instant, elle n'aime que Dieu dans les hommes, c'est auprès de Dieu seul qu'elle s'ouvre un crédit, et d'ailleurs son bonheur est d'aimer Dieu en tout. Jésus disait de ses adversaires : *Odio habuerunt me gratis*. Ils m'ont haï sans cause, sans que je leur eusse fait aucun mal, sans que je leur eusse donné aucun motif de se plaindre (1). Par contraste, le chrétien aime son prochain sans avoir rien reçu de lui, sans espérance et sans désir de recevoir quoi que ce soit. Il a entendu le Sauveur dire à ses apôtres : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons, vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement (2). » Il se souvient des paroles que lui adressait le Maître :

(1) S. JEAN, xv, 25.

(2) S. МАТТН., x, 8. Cf. Append., N. 5, p. 350.

« Voici mon précepte : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même (1). » Or le Christ a aimé les hommes au point de se livrer pour eux, et que leur a-t-il demandé? Pas même une pierre où reposer sa tête. Et que lui ont donné les hommes? Les opprobres à la place de la gloire, des épines pour son diadème, un roseau pour sceptre, des injures pour son ovation. Le délaissement, la trahison ont été sa récompense et la croix le trône qu'ils lui ont préparé. Et pourtant la tendresse de Jésus ne s'est pas refroidie, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu'à la fin, jusqu'à la mort et au delà de la mort. A la lumière d'une telle leçon et d'un tel exemple, le christianisme a compris ce que devait être la charité, il a ouvert largement son cœur aux générations et il leur a dit : « Venez, que celui qui a soif vienne! que celui qui le désire boive gratuitement à la source d'eau vive (2). »

De fait la charité fraternelle a eu ce caractère de désintéressement absolu. Tous ceux qu'elle a embrasés de sa flamme ont répété le mot de saint Paul aux Corinthiens : « Pour moi, de tout cœur, je dépenserai ce que j'ai et je me dépenserai moi-même pour vos âmes, dussé-je, en vous aimant davantage, être moins aimé de vous (3). » Leurs

(1) S. JEAN, XIII, 34.

(2) *Apocalypse*, XXII, 17.

(3) II *Corinth.*, XII, 10.

actes ont été d'accord avec leur langage. Ils ont vécu au service des autres n'essayant point de retirer un bénéfice de leur dévouement. Ils n'ont point vendu la lumière de la vérité, leur joie a été de la répandre à profusion avec tous les biens qui l'accompagnent, avec tous les trésors qu'elle renferme, et on ne les a point vus réclamer de salaire. Ils ont défriché cette grande vigne qui se nomme l'humanité, ils l'ont arrosée de leurs sueurs, fécondée de leur sang, et on ne les a point entendus solliciter le prix de leur dure journée. On a salué, ces dernières années, comme un grand progrès l'établissement de l'enseignement gratuit, voilà deux mille ans que la société chrétienne, pressée par l'aiguillon de la charité, enseigne les plus hautes sciences, les sciences de Dieu et de la vie morale, qu'elle initie les humbles à la connaissance des plus sublimes et des plus poignants problèmes de l'âme et de l'avenir, en même temps qu'elle leur apprend l'art d'écrire, de lire, de penser, de raisonner, et elle l'a toujours fait, elle le fait toujours gratuitement. Voilà deux mille ans que des créatures jeunes, belles, intelligentes passent leurs existences auprès des vieillards, des lépreux, des cancéreux, des idiots et des fous, sachant bien qu'elles ne seront ni plus riches, ni plus honorées, trop heureuses si, sous prétexte d'humanité, la barbarie et la méchanceté leur laissent la liberté de faire du bien aux misérables et de mourir à leur chevet. Et

à côté de ces légions d'élite où l'héroïsme est continuellement à l'ordre du jour, la masse chrétienne que la charité inspire donne au prochain dans la détresse son argent, son temps, ses consolations, son cœur sans rien lui demander en retour. Spectacle unique dans l'histoire de notre race égoïste, spectacle dû à cette vertu qui pousse à aimer les autres pour eux-mêmes et non pour soi!

L'amour du prochain provenant de la charité est surnaturel comme l'amour de Dieu. Il est surnaturel dans son origine, car il naît en nous par l'action du Saint-Esprit qui nous a été donné pour aimer Dieu comme il veut l'être, et pour aimer nos frères comme il entend que nous les aimions. C'est lui qui après l'avoir allumé dans nos cœurs souffle sur la flamme de notre sentiment, flamme surhumaine dont parlait Notre-Seigneur quand il disait : « *Ignem veni mittere in terram, quid volo nisi accendantur?* Je suis venu jeter le feu sur la terre, et je ne veux rien sinon qu'il s'allume (1). » La charité, en effet, ne contient pas deux amours, l'amour de Dieu, l'amour du prochain, mais un seul qui se répand sur des objets multiples, comme le même cœur sur toutes les différentes personnes qui lui sont chères. « *Hac diligimus invicem, hac diligimus Deum.* Nous nous aimons les uns les

(1) S. Luc. XII, 40. Cf. Append., N. 6, p. 350.

autres et nous aimons Dieu en vertu d'une seule et même charité (1). » Puisque la puissance qui nous permet d'aimer Dieu d'une manière digne de lui se confond avec celle qui nous permet d'aimer notre prochain à cause de lui est surnaturelle, la seconde est surnaturelle au même titre que la première.

La charité fraternelle est surnaturelle aussi dans son objet, car ce que nous aimons dans nos semblables, c'est par-dessus tout l'âme pénétrée par la grâce, grâce du baptême, grâce de la confirmation, grâce de l'eucharistie, grâce du mariage, du sacerdoce, de la pénitence, de l'extrême-onction qui l'imprègne de vie divine et en fait le temple du Saint-Esprit. Origène baisait avec recueillement la poitrine de son enfant devenu chrétien, comme il eût baisé le seuil du Saint des Saints habité par Jéhovah. Il est vrai que nous nous intéressons au corps de nos frères, à la vie de leur intelligence et de leur volonté, mais c'est que, sans compter qu'il a reçu les plus saintes onctions et qu'il a été, à sa manière, divinement transfiguré, sans compter qu'il est appelé à une sorte de spiritualité, le corps est l'enveloppe de l'âme, c'est que la vie intellectuelle et morale est la tige sur laquelle fleurit et s'épanouit la vie divine.

La charité fraternelle est surnaturelle dans le but qu'elle poursuit. Le but qu'elle poursuit c'est

(1) S. AUGUST., *In Evang. Joan.* Tract. LXXXVII, 1.

la sanctification des hommes. Oui, Messieurs, quand nous nous exilons pour aller porter au loin la lumière, la civilisation, le progrès de l'Évangile, quand nous nous condamnons au dur métier de la parole et de l'apostolat, quand nous nous consacrons à l'instruction des enfants, aux soins des vieillards et des infirmes, quand nous visitons les pauvres et les prisonniers, quand nous passons nos jours et nos nuits sans compter avec le dégoût et la lassitude, quand nous acceptons toutes les besognes, notre volonté suprême est de gagner des âmes à Dieu en les sanctifiant. Disons-le bien haut, jamais nous ne resterons muets ou inactifs en face de ces intérêts que nous plaçons au-dessus de tous les autres. Obtenir que nos auditeurs, que nos amis, que nos pauvres, que les enfants de nos écoles et de nos orphelinats, que les malades et les vieillards de nos hôpitaux croient en Dieu, espèrent en lui, l'aiment profondément, se soumettent à ses lois, par cette conduite parviennent à la béatitude et méritent de contribuer à la gloire du Père céleste, voilà l'idéal qui soutient notre courage et nourrit notre dévouement. L'amour chrétien, pas plus que la vérité chrétienne, ne connaît la neutralité. Nous abstenir, nous taire lorsque nous voyons nos frères exposés au suprême malheur, ne pas dire un mot, ne pas faire un geste, ne rien tenter à l'heure de l'enfance où l'homme choisit sa voie, à l'heure de la mort où il décide de son éter-

nelle destinée ! Demandez donc à la mère dont le fils est menacé de périr, de laisser les événements suivre leur cours, de rester neutre. Avec quel dédain elle accueillerait vos conseils, avec quel empressement elle briserait vos ordres pour remuer ciel et terre et arracher au danger le fruit de ses entrailles ! Demandez au scepticisme d'être neutre, demandez-le à l'être sans cœur, ne le demandez pas à la foi, ne le demandez pas à l'amour. Nous aimons nos frères, les aimant nous leur voulons du bien et nous leur voulons par-dessus tout ce grand bien qui est la sainteté sur la terre et la béatitude dans le ciel. On dira que nous forçons les consciences. C'est une calomnie : nous les forçons moins que ceux qui nous accusent. Écoutez : une rumeur monte et menace ceux qui exercent la pression sur les âmes pour les arracher au vrai, au bien, à la justice, au devoir. Il n'en est pas ainsi de nous. A quoi bon ? Ne savons-nous pas que les conversions forcées sont non avenues. Nous ne forçons pas les consciences, mais nous essayons de les convaincre en les éclairant, de les gagner en faisant paraître en nous la bonté même de Dieu, de les amener confiantes aux pieds du Père pour le servir en ce monde et le louer à jamais dans l'autre.

Enfin, Messieurs, notre amour est universel : il s'étend à tous les hommes, quels que soient leur nom, leur couleur, leurs vertus, leurs vices. Quand

le Christ nous a dit : Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, il a désigné à notre complaisance tous nos semblables. Point d'exception. Si d'une manière expresse et positive il nous arrivait d'exclure qui que ce soit de notre cœur, sur-le-champ le feu de la charité s'y éteindrait, car la charité ne peut vivre sans embrasser toute la race d'Adam. Est-ce à dire qu'il faudra chercher chaque individu de l'espèce humaine pour lui témoigner et lui prouver notre sympathie? Ce serait bien impossible. Mais vous devrez d'abord prier pour tous, et quand vous récitez l'oraison dominicale, Notre Père qui êtes aux cieux, l'appliquer à tous les êtres raisonnables répandus sur la surface de la terre. Vous devrez ensuite être prêt à rendre service, si l'occasion s'en présentait, à quiconque aurait besoin de vous, de façon à prouver que votre amour n'est pas spéculativement, mais pratiquement et positivement universel. Il faudra donc aimer mes ennemis, les ennemis de ma famille, de mon pays, de mon Dieu? Il aurait donc fallu aimer Judas, Caïphe, Pilate, Néron, Voltaire? Oui, Messieurs, les aimer, leur vouloir et, à l'occasion, leur faire du bien. Jésus est mort pour eux et il n'a pas manqué de nous dire : «Aimez ceux qui vous haïssent, faites du bien à ceux qui vous font du mal, priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent. Vous serez ainsi les enfants de votre Père qui est aux cieux et qui fait lever son soleil sur les bons et sur les

méchants, descendre sa pluie sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? Les publicains n'en font-ils pas autant? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens mêmes n'en font-ils pas autant? Vous donc, soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait (1). »

Messieurs, vous rencontrerez sur votre chemin des êtres dégénérés, tombés au dernier degré de la bassesse. Vous en trouverez qui, vis-à-vis de vous, se sont montrés d'une injustice criante, qui vous ont trahis, dépouillés, diffamés, poursuivis de leur haine implacable sans que vous leur eussiez donné aucun motif de plainte ou de mécontentement, au lendemain du jour peut-être où vous les aviez comblés. Vous les aimerez encore, votre charité ira plus loin que leur hostilité, s'ils ont besoin d'un service, vous le leur rendrez, s'ils viennent vous montrer leurs plaies physiques et morales, vous les panserez avec une douceur exempte de ressentiment. Vous les aimerez sincèrement, car, je vous l'ai dit, ils sont encore l'œuvre et l'image de Dieu, œuvre mutilée, mais qui porte encore la marque de son auteur, image trainée dans la boue, mais qui rappelle encore l'original comme les ruines rappellent encore l'architecte, comme la statue dégradée de Phidias rappelle encore le sculpteur antique,

(1) S. MATTH., v, 43-48. Cf. Append., N. 7, p. 351.

comme la page déchirée d'Homère rappelle encore le génie et la pensée du poète aveugle. Vous aimerez donc dans ces créatures les derniers traits, les derniers vestiges du Créateur, ce que Dieu a fait en eux et non ce qu'ils y ont fait eux-mêmes. Est-ce à dire que pour eux vous devrez sacrifier vos droits, oublier la justice, la religion? Non, certes, au contraire. Il faudra de toutes vos forces combattre leurs actes, dénoncer leurs idées malfaisantes, leurs calomnies et leurs mensonges, résister à la tyrannie de leurs procédés et de leur législation, parce que d'abord l'amour du bien public ne saurait être immolé au bien particulier, parce qu'ensuite s'insurger contre leurs vices et contre le débordement de leurs iniquités c'est encore aimer ces hommes indignes. C'est encore les aimer, pourvu que le zèle qui nous inspire porte sur le crime et non sur le criminel, sur les mœurs, sur la conduite et non sur la personne. Qu'il nous corrige ou qu'il nous console, qu'il nous sourie ou qu'il nous flagelle, qu'il nous encourage ou qu'il nous menace, Dieu nous aime toujours. *Amat enim ille semper, sive blandiatur, sive minetur* (1). Son exemple dans ses rapports avec nous s'impose à notre imitation dans nos rapports avec nos semblables.

Telle est la largeur que la charité donne à notre cœur, elle le dilate jusqu'à l'obliger à comprendre

(1) S. AUGUST., *Enarr. in Ps. xci, 1.*

tous les hommes. Telle est l'universalité qu'elle assure à notre amour qui ne peut, sans mourir, exclure personne. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce caractère est absolument spécial à la charité, que jamais les philosophes et les autres religions n'ont cru la fraternité susceptible de prendre une pareille ampleur et une pareille dimension. Seul un Dieu a pu concevoir cette idée, seul, en agrandissant notre âme, il a pu obtenir que nous aimions tous les êtres raisonnables sans exception, même nos ennemis.

Ah ! que la philanthropie est impuissante, que la fraternité chantée par la Révolution sur un ton si emphatique est donc inefficace auprès du sentiment divin que le Christ a gravé dans nos cœurs ! C'est au nom de cette philanthropie, c'est au nom de cette fraternité que l'on attise les haines, que l'on creuse des abîmes chaque jour plus infranchissables entre les classes et entre les individus, que l'on édicte des législations non pas seulement contraires aux principes de la bonté, mais aux principes élémentaires de la justice, comme c'est au nom de la liberté que l'on enchaîne les mains les plus bienfaisantes et les êtres les plus généreux. Sous prétexte de dévouement à la nation, comme on disait, il y a cent ans, à l'humanité, comme on dit aujourd'hui, sous prétexte d'attachement à des abstractions, en un mot, on oublie les hommes et on les

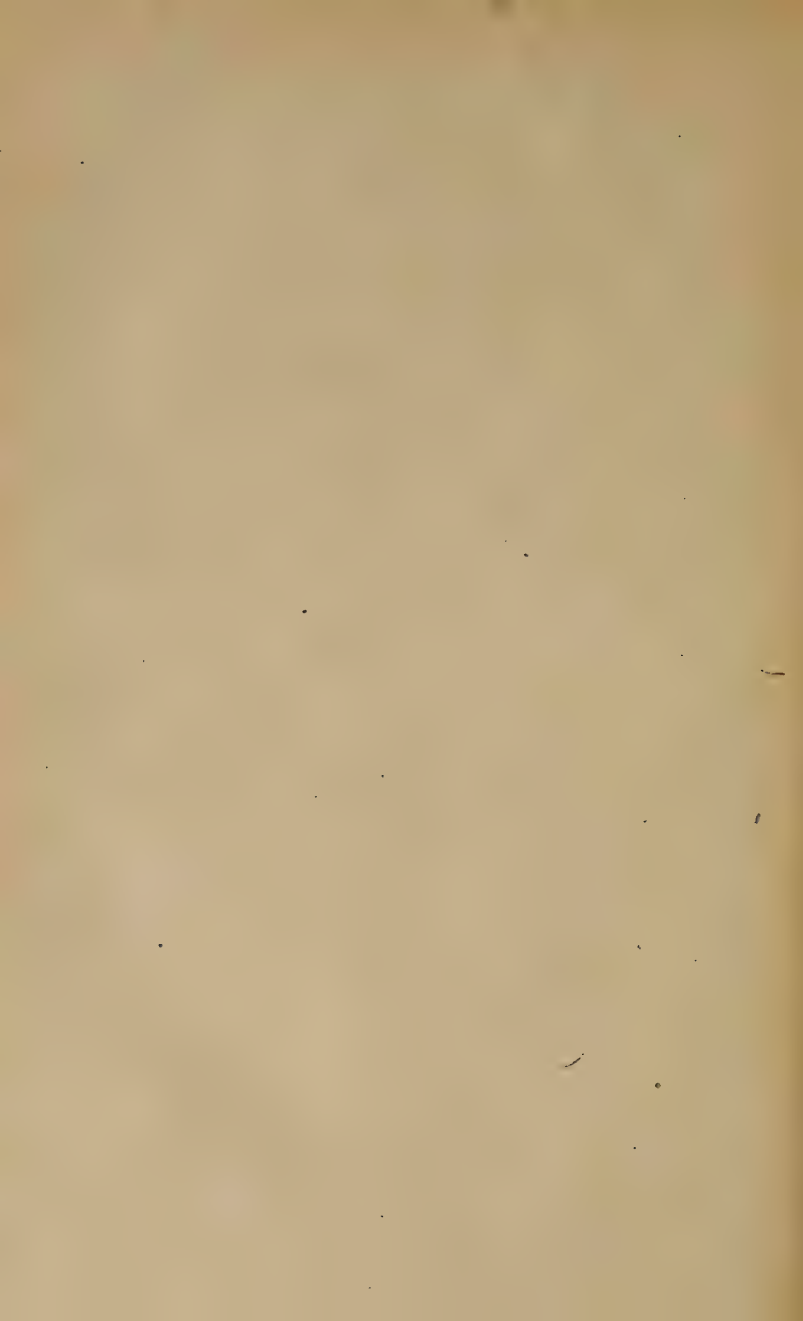
sacrifie quand on ne fait pas couler à profusion leurs larmes et leur sang. L'âpreté au gain, un exclusivisme aussi étroit qu'odieux, voilà ce qui distingue les sectes impatientes de remplacer la charité chrétienne par l'altruisme et par la solidarité. L'union des citoyens, les individus n'ont pas d'ennemi plus redoutable.

Pendant ce temps, la charité fraternelle issue de l'Évangile coule comme un beau fleuve dans les cœurs chrétiens, toutes les créatures raisonnables peuvent venir s'y désaltérer. Ses eaux pures sont inépuisables, car elles ont leur source dans le cœur infini de Dieu. Si douces et si salutaires qu'elles soient, il n'est interdit à personne d'y boire gratuitement. La charité répand sur tous sa dilection sanctifiante, bien différente en cela de tant d'affections qui avilissent et profanent leur objet; elle est inébranlable, car elle s'inspire d'un motif qui lui permet de planer au-dessus de tous les accidents, de toutes les raisons qui brisent si facilement et si vite les amitiés en apparence les plus solides. C'est en faisant estimer cette vertu, c'est en lui confiant le sceptre que vous apaiserez toutes les discussions, que vous calmeriez les tempêtes de la haine et de l'envie, que vous unirez dans un seul troupeau les fils d'Adam. Mais, vous vous en souviendrez, pour aimer vraiment, généreusement tous les hommes, il faut aimer Dieu; l'amour de Dieu est l'unique principe de l'amour pour les hommes, tel

que je vous l'ai dépeint, et le Christ a obtenu que nous nous aimions les uns les autres, parce qu'il avait obtenu d'abord que nous aimions son Père. C'est pourquoi vous aimerez Dieu de toutes vos forces et nécessairement vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, c'est pourquoi vous ferez régner l'amour de Dieu autour de vous et dans la même mesure vous y ferez régner une fraternité solide, gratuite, surnaturelle et universelle.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DE LA PATRIE
COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ



SOMMAIRE

L'amour de la patrie est naturel à l'homme.

Crise du patriotisme dans notre pays. Hésitation étrange de quelques chrétiens.

1° Tout homme est obligé d'aimer sa patrie.

2° Pour des motifs spéciaux et en vertu de la charité, le chrétien est tenu de vouer à sa patrie un amour plus haut et plus religieux, p. 147-149.

I

Indignation des peuples contre ceux qui n'aiment pas leur patrie. Le patriotisme nous est imposé par l'amour que nous nous devons à nous-mêmes, par l'amour que nous devons à nos proches et à nos amis.

1. L'amour que nous avons pour nous-mêmes nous oblige à aimer notre patrie.

a) Dans l'ordre physique la patrie contribue à nous assurer le premier de tous les biens : la vie. On trouverait dans nos tempéraments particuliers quelque chose de la terre de l'air, des tempêtes de la patrie, p. 149-150.

b) Dans l'ordre intellectuel, le sol, le climat exercent une action sur le cerveau et sur l'esprit. La langue en exerce une autre. Services que nous rend la langue maternelle, p. 151-152.

c) Dans l'ordre moral notre ascension vers le bien sera puissamment facilitée par les exemples de nos aïeux. Pourquoi les exemples de nos pères nous impressionnent plus spécialement. L'histoire nationale nous rappelle ces exemples p. 152-153.

d) La société renfermée dans les limites de la patrie rend à chacun de nous des services immenses par son organisation militaire, par son organisation économique, par son organisation législative, par le secours qu'elle nous prête lorsque les gouvernements deviennent tyranniques, p. 153-154.

2. Nous devons aimer nos concitoyens : c'est un besoin de cœur et une nécessité. La patrie unit les siècles divers et les individus de la même génération.

a) On ne peut aimer les morts sans aimer le sol de la patrie qui est la poussière des morts; on ne peut aimer les morts sans aimer la langue nationale qui nous initie à leur pensée, à leurs sentiments; on ne peut aimer les morts sans aimer l'histoire qui les ranime; on ne peut aimer les morts sans aimer la société nationale qui est leur œuvre, p.154-157.

b) La patrie nous unit aux vivants qui nous ressemblent davantage, cette ressemblance, principe de sympathie spéciale, nous la devons à la terre qui est notre mère commune... Le langage développe cette sympathie. L'histoire nous rapproche, la société nationale resserre tous les liens qui nous unissent, p.157-159.

II

L'amour de Dieu nous impose la nécessité plus stricte d'aimer notre patrie et de donner à cet amour un caractère nettement religieux et nettement sacré.

a) Ce qu'est pour le chrétien le sol que Dieu lui a donné en héritage. Ce qu'était la Terre promise pour les Israélites. Comment le Christ a étendu au monde entier les bénédictions réservées jadis à la nation juive. La terre de la patrie fournit l'eau du baptême, le pain et le vin de l'Eucharistie, l'huile de la confirmation, du sacerdoce, de l'extrême-onction, les marbres et les pierres du temple de Dieu. Ce qu'est le temple de Dieu dans la vie nationale, ce qu'il est dans la vie chrétienne par l'autel, par le tabernacle. Impossibilité d'aimer Dieu sans aimer le temple, sans aimer les pierres du temple, sans aimer le sol qui fournit les pierres au temple et la matière des sacrements, p. 159-164

b) Pour le chrétien, le champ des morts est le reste des corps organisés qui ont partagé la grâce du Christ, offert un asile à l'Esprit Saint, et qui après la résurrection loueront Dieu dans les siècles des siècles, p. 164.

c) La charité rend un culte à la langue nationale dont les formules nous ont appris le nom de Dieu et le mystère du Christ; qui a fourni à nos ancêtres les hymnes de leur adoration, qui est imprégnée du Verbe de Dieu, qui pleine de l'esprit évangélique a rallié à Dieu les âmes et les peuples, p. 164-165.

d) La charité s'attache à l'histoire nationale qui est le geste de Dieu. Accord de la raison et de la foi pour nous montrer

l'intervention de Dieu dans l'histoire. Combien cette intervention est visible dans l'histoire de France, et combien on aime l'histoire de France quand on aime Dieu, p. 165-167.

c) La société française doit être aimée par quiconque aime Dieu, parce qu'elle a été l'apôtre du Christ et le soldat de Dieu. Dans quelle mesure elle a été l'apôtre du Christ. Combien de saints doivent à notre apostolat leur auréole ! Combien de nations lui doivent leur conversion à l'Évangile-Fidélité de la France à sa vocation. Soldat de Dieu, la France l'a été durant tout le cours de son histoire. Services que notre drapeau a rendus à la croix. services que la croix a rendus à notre drapeau. Quiconque aime Dieu aime le plus fier de ses soldats, le plus héroïque de ses apôtres : La France, p. 167-169.

Notre charité doit s'étendre de notre Dieu à notre patrie. Il nous est interdit de nous décourager, de nous montrer indifférents à notre patrie si nous aimons Dieu. Exemples de Jésus-Christ. Plus nous aimerons Dieu, plus nous aimerons notre patrie. Comment nous devons prouver la supériorité de notre patriotisme, p. 169-171.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DE LA PATRIE COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR (1),

MONSEIGNEUR (2),

MESSIEURS,

La patrie porte un des noms les plus sacrés de la langue humaine, on y voit paraître les idées vénérables de paternité et de maternité, comme si dans le pays où nous sommes nés, dans la société dont nous sommes membres, nous retrouvions les deux êtres dont nous tenons notre sang. L'amour de la patrie est presque aussi naturel à l'homme que l'amour de ses parents. Certes, cet amour est encore parmi nous extrêmement vivace, à la première occasion, au premier danger, on le verrait s'affirmer avec un enthousiasme irrésistible et par des

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.

(2) S. G. Mgr Quilliet, évêque de Limoges.

actes d'un héroïsme qui rappelleraient ses plus beaux triomphes dans le passé. Cependant, des théories circulent où l'on essaie de l'ébranler, des manifestations se produisent où se découvrent une sorte de conspiration, une sorte de mépris et de trahison du drapeau. Sans parler des énergumènes qui ont voulu trainer dans la boue l'étendard national, de graves professeurs de nos universités ont osé déclarer la guerre à l'idée de patrie (1). Heureusement, d'autres dont l'intelligence est incontestée, dont la bonne foi est au-dessus du soupçon, ont relevé le gant et flétri ceux qu'ils appelaient « les ennemis de l'âme française ». Chose plus étonnante et plus incompréhensible ! de jeunes chrétiens ont paru quelquefois glisser dans cette erreur et se trouver à l'étroit entre les frontières de leur pays. Ils semblent moins redouter la diminution du patriotisme que ses exagérations, et leur dédain de ce qu'ils appellent le chauvinisme est bien près de porter atteinte au patriotisme même. Et cela pendant que tous les échos de l'univers parlent d'impérialisme allemand, d'impérialisme britannique, d'impérialisme slave, d'impérialisme italien. Il m'appartient, Messieurs, de protester contre ces tendances malsaines, de les dénoncer à vos consciences de citoyens et à vos consciences de chrétiens. Je le ferai en toute modé-

(1) Append., N. 1, p. 353.

ration et en toute liberté. A cet effet, je vous dira premièrement que tout homme est obligé d'aimer sa patrie; secondement que le chrétien, pour des motifs spéciaux et en vertu de la charité, est tenu de vouer à sa patrie un amour plus haut et plus religieux.

I

Tout homme est tenu d'aimer sa patrie; la nature l'y porte avec une telle force que pour lui résister il faut réprimer ses élans les plus instinctifs et les plus spontanés. Aussi ceux qui n'aiment pas leur patrie apparaissent comme des monstres que le genre humain prend en exécration. La foule, avant d'avoir réfléchi, par un mouvement qui l'entraîne malgré elle, se soulève contre les traîtres, demande à grands cris leur bannissement ou leur mort, quand s'abandonnant à l'excès de sa fureur et prévenant les interventions de la justice, elle ne les déchire pas de ses propres mains. La raison cherche les motifs de ce sentiment, et, les ayant découverts, elle nous l'impose comme une obligation rigoureuse au nom de l'amour que nous nous devons à nous-mêmes, au nom de l'amour que nous devons à nos proches et à nos amis. « Tout l'amour qu'on a pour soi-même, dit Bossuet, pour sa famille et pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie

où notre bonheur et celui de nos familles et de nos amis est renfermé (1). »

L'amour que nous avons pour nous-mêmes nous oblige à aimer notre patrie qui nous offre des biens indispensables et qui défend des intérêts pour nous essentiels. Dans l'ordre physique en effet, on peut dire, et saint Thomas ne craint pas de dire, que le sol avec le ciel qui l'éclaire, avec les fleuves qui l'arrosent, avec les océans qui l'entourent, contribue à nous assurer le premier de tous les biens : la vie. *Pietas se extendit ad patriam ut est quoddam essendi principium* (2). On trouverait dans nos tempéraments particuliers, dans nos os et jusque dans nos cerveaux quelque chose du granit de nos côtes, dans nos yeux les couleurs vives, claires des eaux au bord desquelles nous sommes nés, dans toute notre personne extérieure comme un rayon du soleil qui a lui sur notre berceau. Puis, cette terre qui a été en quelque façon notre mère, nourrit ses fils après les avoir enfantés. Ses plantes, ses animaux nous offrent les aliments les mieux adaptés à notre santé, l'air qui y circule est celui que réclament nos poitrines, sa lumière est la plus agréable à nos yeux, il n'est pas jusqu'à ses tempêtes qui n'entrent pour une part dans notre constitution.

Dans l'ordre intellectuel, sans vouloir en rien

(1) *Politique tirée de l'Écriture sainte*, liv. I^{er}, art. 6.

(2) II^e II^æ, q. ci, art. 3. ad 2^{um}. Cf. append. N. 2, p. 355

exagérer l'influence du sol et du climat. il faut bien remarquer pourtant que l'esprit porte l'empreinte du pays où il s'est éveillé, que les conditions physiques au milieu desquelles nous sommes plongés, en agissant sur notre organisme, agissent indirectement sur notre âme à de telles profondeurs qu'en nous transplantant en d'autres contrées nous, garderons toujours notre mode particulier de penser. La tournure intellectuelle d'un Allemand ou d'un Anglais n'est point celle d'un Italien ou d'un Français, le génie slave ne ressemble pas au génie chinois. A quoi donc attribuer ces différences frappantes? Sans doute à la différence des éducations, mais aussi à la différence des patries. L'éducation même, le progrès de l'esprit dépendent de la langue qui est un élément de la patrie. C'est par la langue maternelle que nous entrons en rapport avec les concepts dont s'alimente notre esprit, par elle que nous sommes initiés au secret des sciences, de la littérature, de la philosophie, et nous ne pouvons aimer la culture intellectuelle, source d'une si haute perfection, de jouissances si nobles, sans aimer la langue nationale dont nous usons pour l'acquérir et que nous employons aussi comme un véhicule pour répandre les idées qui sont l'expansion et le prolongement glorieux de notre âme et de notre personnalité. Jamais aucun autre idiome ne nous rendra autant de services, parce que jamais aucun autre ne rendra aussi exactement les nuances,

l'éclat, l'harmonie, la profondeur de nos pensées (1).

Dans l'ordre moral notre ascension vers le bien sera puissamment facilitée par les exemples de nos aïeux. Ces exemples nous frapperont très spécialement, car ils nous ont été donnés par des hommes qui, portant notre nom, qui, étant de notre race, éprouvaient les mêmes ardeurs que nous, étaient exposés aux mêmes écarts, aux mêmes défaillances, aux mêmes excès. Nous apprendrons à l'école de ceux qui ont laissé une réputation plus intègre, une mémoire plus vénérée, où peuvent conduire non pas la justice, l'honneur, la générosité, le courage, l'héroïsme en général, mais la justice, l'honneur, la générosité, le courage, l'héroïsme, tels que les comprenaient, tels que les pratiquaient des êtres de notre couleur, de notre trempe, de notre caractère. Le souffle qui soulevait leur poitrine soulèvera encore la nôtre, l'enthousiasme qui leur communiquait tant de fierté, tant de noblesse, l'esprit qui inspirait leurs audacieuses et hautes initiatives descendront du passé dans le présent et feront revivre le premier dans le second. Par contre, en nous rappelant les tristes aventures, la fin lamentable de ceux qui furent infidèles aux traditions séculaires, en constatant les suites fâcheuses et le retentissement fatal qu'ont eus leurs débauches ou leur lâcheté, leur cynisme ou leur violence, leurs

(1) Append., N. 3, p. 356.

mensonges ou leurs injustices, nous saurons non pas seulement ce que les passions effrénées font de l'homme en général, mais ce qu'elles ont fait de telle génération, de tels individus dont nous sommes les rejets. Et ces leçons si impressionnantes, si palpitantes, si efficaces quand on les médite, ces souvenirs, précieuses graines qui ne manqueront pas de germer, nous les recevons de l'histoire nationale, grande semeuse de patriotisme qui est encore la patrie. C'est ce qui fait dire à un de nos académiciens que « le philosophe antipatriote ne doit pas être historien, même sévère, et doit maudire l'histoire » (1).

Quiconque s'aime lui-même est donc tenu d'aimer sa patrie, parce qu'il puise dans son sol, dans sa langue, dans son histoire mille éléments de sa vie physique, intellectuelle et morale. Mais il doit encore l'aimer dans la société qu'elle renferme, société qui protège, qui est obligée, sous peine de trahison criminelle, de protéger tous nos intérêts... La société formée des citoyens d'une nation, par son organisation militaire garde, avec l'intégrité du territoire, le patrimoine de chacun de nous, empêche les étrangers de l'envahir, de se l'adjuger au nom de la force et de la victoire. Par son organisation économique et à l'aide des moyens puissants dont elle dispose, elle nous permet de tirer un plus riche parti de nos champs, de nos mines, de nos fleuves, de nos mers, de notre argent, d'ouvrir à nos expor-

(1) E. FAGUET. Les dix commandements. *La Patrie*. p. 24.

tations de plus larges débouchés, de faire fructifier davantage nos efforts et nos travaux. Par son organisation intellectuelle, elle nous facilite l'accès des connaissances les plus utiles, des sciences les plus lumineuses, et elle nous prépare les fêtes idéales où l'esprit se dilate et goûte des joies aussi pures qu'innocentes. Par ses lois, elle nous défend contre nos propres faiblesses et contre nos propres tentations, elle élève des barrières qu'elle nous interdit de franchir et que nous ne franchirions pas sans nous avilir et nous déshonorer, elle nous retient bon gré malgré dans les voies de la justice, de l'honnêteté, de la pudeur, du respect de nous-mêmes et du respect des autres, services immenses que nous ne saurions méconnaître sans ingratitude. De sorte que nous devons aimer la société comme une grande pourvoyeuse à notre égard de vie physique, intellectuelle et morale. Je sais bien que parfois les gouvernements qui régissent un peuple useront de leur autorité pour nous dépouiller, pour nous opprimer, pour nous corrompre, pour nous réduire à toutes les misères, mais c'est encore dans la société que nous trouverons des auxiliaires pour résister à la tyrannie, pour mettre à la raison des hommes qui devraient personnifier la patrie et qui en deviennent les persécuteurs en nous persécutant.

Nous devons aimer nos concitoyens. Vivre avec eux en bonne harmonie est un besoin de cœur et

une nécessité. Nous devons aimer les morts et les vivants. Or la patrie, avec les différents éléments qui la forment, unit les siècles divers et les individus de la même génération.

Il faut aimer les morts qui nous ont légué leur chair, leur sang, l'héritage de leur gloire. Mais le sol de la patrie, c'est la poussière des morts. Il n'est pas un point de l'espace renfermé entre nos frontières où la terre ne se soit ouverte pour ensevelir un de nos pères, pas un sillon, pas un ravin qui n'ait servi de sépulchre à l'un ou à l'autre de nos devanciers. On a dit que la patrie était le cimetière. Oui, mais à la suite des âges, tout le territoire est un vaste cimetière où l'on retrouve les os de ceux qui nous ont précédés dans l'existence. Cette cendre de nos aïeux qui nous est chère parce que c'est leur cendre, parce que jadis elle a tressailli de tous les sentiments qui ont fait battre leur cœur, de tous les amours qu'ils ont éprouvés pour nous, de toutes les générosités et de tous les héroïsmes qui ont enivré leurs âmes, est donc le sol même de la patrie. nous vénérons ce sol et nous le défendons, comme nous vénérons et comme nous défendons les cadavres, les cercueils et les tombeaux de nos aïeux.

Nous ne sommes pas seulement attachés à la poussière de nos aïeux, nous sommes plus encore attachés à leurs âmes. Un de nos plus ardents désirs est de connaître leurs pensées, leurs ambitions, leurs rêves, les secrets de leurs cœurs. Vous

savez que ce désir pousse parfois aux évocations où se plaît la magie, tant il est profond et obstiné. Eh bien! la langue nationale nous met en communication avec l'âme des générations disparues. Celles-ci ont laissé couler leurs idées, l'expression de leurs joies, de leurs inquiétudes, de leurs espoirs, le souvenir de leurs revers ou de leurs victoires dans des mots tous tirés de notre langue. Grâce à la langue nous sommes en relation avec l'âme de nos pères, ce qui est le désir de l'amour, grâce à elle nous savons ce qui les préoccupait, ce qui les enchantait, ce qui les navrait, nous vivons avec ceux qui ont connu saint Louis, Louis XIV, Napoléon et nous partageons pour ainsi dire leur existence de chaque jour. Comment ne pas avoir le culte des formules qu'ils ont employées, comment ne pas garder avec un soin jaloux le sens qu'ils donnaient à leurs discours, comment ne pas préférer à toutes les autres la langue de la patrie qui nous lie si intimement au passé de nos familles et de notre race (1)?

L'histoire nationale! mais c'est le récit des actes accomplis par nos pères, c'est la vie même de nos pères. Elle complète ce que nous savions déjà de leur conduite, elle les ressuscite, elle nous permet de les voir marcher, travailler, lutter, souffrir sous nos yeux, puisqu'on a dit d'elle : *Pulvis veterum renovabitur*, elle ranimera les âges antiques en nous

(1) Append., N. 4, p. 356.

retracant la vive peinture de ce qu'ils ont fait (1).

La société nationale! c'est l'œuvre des morts à qui nous devons ce qu'il y a de plus fondamental, de plus durable dans nos institutions, dans nos coutumes, dans nos traditions. Avant de s'endormir, ils ont bâti pour nous, le cœur plein d'émotion et d'amour, la maison qui nous abrite, ils ont ensemencé les champs dont les moissons nous nourrissent, ils ont aussi créé ces ressorts, ces rouages, cet organisme social qui ne fonctionnent point sans nous faire profiter de leurs mouvements. Notre dédain à l'endroit de leur œuvre ne rejallira-t-il pas jusqu'à leur personne, et en aimant ce qu'ils ont fait ne les aimerons-nous pas eux-mêmes?

Enfin, Messieurs, ne devinez-vous pas que le sol de la patrie, que la langue de la patrie, que l'histoire de la patrie, que la société de la patrie nous unissent aux vivants après nous avoir unis aux morts?

« Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre, qui les a portés et nourris étant vivants, les recevra en son sein quand ils seront morts », et mêlera ensemble leurs restes. D'ailleurs, nous éprouvons plus d'inclination pour nos concitoyens, parce que nous ressemblant davantage, ayant davantage la même tournure physique, partageant davantage la même manière de voir, de juger, de sentir, nous exerçons les uns sur les autres une plus

(1) Append., N. 5, p. 357.

puissante attraction. Mais cette ressemblance, principe de sympathie spéciale, ne la devons-nous pas à la terre qui est notre mère commune, au climat et aux cieux sous lesquels nous sommes tous nés ? Cette sympathie se développe au moyen du langage qui augmente d'une façon considérable la facilité des rapports et des communications, tandis que l'impossibilité plus ou moins grande de s'entendre creuse au contraire un fossé entre nous et les étrangers. Du fait que l'on parle le même idiome on se rapproche déjà, et l'on est prêt à s'accorder, sinon sur le fond, du moins sur le mode de la pensée. En apprenant par l'histoire que nos pères ont vécu côte à côte, se sont groupés pour les mêmes luttes, se sont dévoués aux mêmes causes, nous éprouvons le besoin de nous associer comme eux pour un effort et pour un but communs, de perpétuer les traditions de fraternité qu'ils nous ont transmises et de les transmettre à notre postérité. Et par le fait que ces mêmes aïeux ont fondé la société dont nous sommes les membres, par le fait que chacun de nous y trouve ses avantages, que nos descendants y trouveront les leurs, ne sentons-nous pas la nécessité de nous unir en vue de l'améliorer et de la sauver (1) ?

Mais tous ces sentiments qui nous solidarisent avec nos concitoyens nous rendent plus dévoués à la patrie, à la terre, à la langue, à l'histoire, à la société qui sont la patrie. Par tout le passé, par

(1) Append., N. 6, p. 358.

tout le présent par tout l'avenir nous sommes attachés à la patrie : celui qui n'aime pas sa patrie est ennemi de ses aïeux, ennemi de ses contemporains, ennemi de sa postérité. Je comprends que la terre ne puisse pas le supporter, et s'ouvre, comme dit Bossuet, pour l'engloutir (1).

II

Jusqu'ici je ne me suis adressé qu'à des citoyens. je n'ai invoqué que le droit naturel. J'ai semblé oublier le sujet auquel, cette année, doivent se rapporter tous mes discours : la charité. Je ne l'ai oublié qu'en apparence, car la charité en agissant sur le cœur rend toute leur force aux motifs divers que nous avons d'aimer ce que nous devons aimer. C'est pourquoi les docteurs et en particulier saint Thomas, quand ils traitent de cette vertu, cherchent, dans les ordres différents, les raisons qui nous obligent à nous attacher aux objets dignes de notre sympathie et ayant le droit de l'exiger (2).

Mais, après avoir tiré de la nature toutes les ressources qu'elle contient et après l'avoir restaurée la charité l'élève au-dessus d'elle-même, lui apporte une énergie nouvelle et des arguments nouveaux pour l'engager dans des sentiments surnaturels. Aussi, je parle maintenant aux chrétiens et je leur dis que leur amour pour Dieu leur impose la néces-

(1) *Politique tirée de l'Écriture sainte*, liv. I, ch. vi.

(2) *Append.*, N. 7, p. 358.

sité plus stricte d'aimer leur patrie et de donner à leur amour un caractère nettement religieux et nettement sacré.

Ils ne doivent pas voir seulement dans la patrie la portion de l'univers remuée par leurs ancêtres, destinée à leurs descendants et où eux-mêmes trouvent leur vie, mais encore le pays que Dieu leur a assigné et que l'on ne saurait dédaigner sans dédaigner le don de Dieu. Lorsque Jéhovah introduit les Israélites dans la Terre promise, il se plaît à la louer pour la leur faire aimer, à l'appeler une terre grasse et féconde où ruissellent de tous côtés le lait et le miel. Ceux qui se permettent de dégoûter le peuple de cette terre bénie sont traités comme des ennemis de Jéhovah et condamnés au dernier supplice. Ceux qui la méprisent en sont exclus par Jéhovah et expirent misérablement dans le désert. C'est pourquoi les vrais fils d'Abraham ne séparent pas dans leur cœur l'amour de leur patrie de l'amour de Jéhovah. Loin de Jérusalem et du Jourdain ils se sentent pour ainsi dire loin de Dieu. Tout ce qu'ils font pour la prospérité de leur patrie, ils considèrent qu'ils le font pour Dieu : quand ils luttent, quand ils tombent au service de leur patrie, en vue de défendre son indépendance, ils sont sûrs que leur holocauste est un sacrifice à la Divinité. Cette connexion entre la fidélité au Seigneur et le dévouement à la patrie apparaît dans toute l'histoire sainte,

eille apparaît dans une lumière plus vive aux pages héroïques où l'on raconte les hauts faits des Macchabées. Lorsque les Macchabées veulent entraîner leur peuple au combat, obtenir que tous s'arment pour empêcher l'envahissement du territoire, leurs arguments se résument en celui-ci : « Il ne vous est pas permis d'abandonner votre pays à des étrangers, car ce serait abandonner le Seigneur qui vous l'a confié, vous vous devez à vous-mêmes, vous devez encore plus au Dieu de vos pères d'arrêter les invasions de l'ennemi et de garder ce patrimoine à votre postérité. » Ce sentiment éclate avec toute sa religieuse splendeur dans la mère des Macchabées, cette femme « admirable au-dessus de toute expression et digne d'une illustre mémoire » qui, voyant en un seul jour mourir ses sept fils (1), ne cesse pas de soutenir leur courage en leur rappelant que mourir pour Israël, c'est mourir pour Dieu.

Le Christ a étendu au monde entier les bénédictions réservées jadis à la nation juive, et chacun doit voir en la terre qu'il habite un patrimoine que Dieu lui a donné, auquel il ne peut renoncer sans manquer à Dieu. A quelle profondeur l'âme de Jeanne d'Arc n'était-elle pas imprégnée de ce patriotisme essentiellement religieux, essentiellement surnaturel ? Aux yeux de la Pucelle, dans ce qu'elle appelle le *saint royaume de Dieu*, Charles VII n'est qu'un vassal ; le véritable suzerain, c'est Dieu. A ses

(1) II *Macchabées*, VII, 20.

yeux, « tous ceux qui guerroyent contre le saint royaume de France, guerroyent contre le roi Jésus, roi du ciel et de tout le monde ». Où elle commande, l'étendard du Christ précède le drapeau national, et il faut atteindre le premier pour prendre le second. Parvenu à cette hauteur, le patriotisme devient un amour dépendant et solidaire de l'amour de Dieu.

Dans ce sol où le citoyen vénère le principe de son être et le nourricier de sa vie, le chrétien voit la terre aimée de Dieu, la terre que l'on ne trahit pas sans trahir Dieu. Les fleuves qui l'arrosent lui sont chers parce que leurs eaux ont servi pour son baptême et ont été l'instrument par l'intermédiaire duquel lui a été conférée la grâce qui l'incorpore au Christ et le met en rapport avec Dieu. Les plaines qui s'étendent à sa surface lui sont chères, parce que leur froment et leur raisin, changés à la chair et au sang du Sauveur, ont alimenté, développé l'amitié qui l'unit à son Dieu. Les coteaux qui l'ondulent lui sont chers, parce qu'ils ont fourni l'huile dont on fera le saint chrême destiné aux onctions qui confirmeront son alliance avec le Christ et au dernier jour en feront un athlète capable de mourir sans rompre avec son Sauveur. Il aime les marbres de son pays parce que dans leurs veines on a sculpté l'image de celui qu'il adore à deux genoux. Il en aime les pierres, les arbres, l'argile, parce que tous ces éléments ont servi à l'édification du temple de Dieu.

Vous savez, avec quelle énergie, quelle noblesse, quelle poésie on l'a dit, les temples élevés sur le territoire nous apparaissent comme les hautes demeures qui empêchent la barbarie de remonter à la surface, qui orientent la pensée des plus humbles et des plus cultivés vers l'idéal, comme les sanctuaires où l'on goûte des émotions fortes et saines, où l'activité intérieure se déploie dans toute son intensité, où la conscience se dégage des soucis vulgaires pour se recueillir et aborder les problèmes éternels de l'âme et de l'avenir ; ils nous apparaissent surtout comme la maison habitée par Dieu, consacrée à son nom, remplie de son invisible majesté, destinée à parler au loin de sa puissance, de sa justice, de sa bonté. A l'ombre de leurs sublimes voûtes se dresse l'autel surmonté du tabernacle où réside véritablement, réellement, personnellement, substantiellement le Christ frère de l'homme et fils du Père céleste. Du tabernacle le Sauveur du monde entre avec les hommes dans les communications les plus bienfaisantes et les plus intimes ; du tabernacle il protège les familles et les cités ; du tabernacle il respire son Esprit de lumière, de force, de miséricorde, de consolation et il le répand sur les ignorants, sur les faibles, sur les coupables, sur les affligés ; du tabernacle il sort pour se donner aux enfants, aux adolescents, à l'âge mûr, à la vieillesse, aux mourants. Qui donc pourrait aimer ce Dieu sans aimer ce temple ? Qui donc pourrait aimer ce temple, sans

aimer l'argile, les pierres, les cèdres, les chênes de ses murailles, de ses nefs, de ses colonnes, de ses arceaux ? Qui donc pourrait aimer ce monument sans aimer le sol où il s'élève et auquel il a emprunté tous les matériaux avec lesquels on l'a bâti ?

Et cet immense champ des morts ! Il n'est plus seulement pour nous la poussière à jamais inanimée qui a ressenti jadis les émotions de l'âme nationale ; c'est le reste des corps organisés qui ont partagé la grâce du Christ et offert un asile à l'Esprit-Saint, c'est le limon appelé à ressusciter, à redevenir là chair glorifiée, transfigurée des élus qui loueront Dieu dans les siècles des siècles.

La charité rend un culte à la langue nationale, dont les mots religieux nous ont fait connaître Dieu et les mystères du Christ. Nous ignorions les secrets de notre origine et de nos destinées ; grâce à cette langue, les ténèbres de notre esprit se sont dissipées ; grâce à elle, le livre de la Révélation nous a ouvert ses pages sacrées, a répandu dans nos âmes son incomparable lumière, nous a initiés aux éternelles pensées, aux éternels desseins, aux éternelles promesses du Père, nous a enseigné les vérités qu'il faut croire, les vertus qu'il faut pratiquer pour plaire au Créateur et pour mériter ses bénédictions. Les générations ont entendu le Verbe de Dieu à travers les formules de l'idiome maternel. C'est en cette langue que depuis des siècles notre foi, nos espoirs, nos prières se sont exprimés et ont

frappé les oreilles du Christ. Elle a porté jusqu'au ciel le témoignage de notre amour, l'hymne de nos adorations, les accents de notre repentir, le cri de nos douleurs. Saint Louis, Jeanne d'Arc, saint François de Sales, saint Vincent de Paul l'ont employée pour bénir, pour louer l'Auteur de tout bien, et chaque jour ceux qui luttent, ceux qui souffrent s'en servent pour dire au Maître suprême de la vie et de la mort : Mon Dieu, ayez pitié de nous, mon Dieu, secourez-nous, mon Dieu, sauvez-nous!

Elle emprunte son élégance, sa clarté, sa simplicité aux Grecs et aux Romains, mais elle emprunte sa force, son vif éclat, les tours plus frappants de son éloquence, les images plus sublimes de sa poésie à Isaïe, à David, à saint Jean, à saint Paul, aux prophètes et aux disciples de Jésus, elle est incomparable, elle a franchi nos frontières, elle a toute pénétrée du Verbe de Dieu. Pleine de ce Verbe envahi le monde, elle s'est imposée aux sauvages et aux barbares, et elle s'est implantée dans les contrées lointaines, au bord des océans perdus, en racontant l'enfance du Sauveur né à Bethléem et mort au Calvaire. Comment la charité qui nous attache à Dieu ne nous attacherait-elle pas à la langue qui a révélé le nom de Dieu, rallié à Dieu les âmes et les peuples ?

L'histoire prise à sa source et dans son sens le plus élevé, n'est-ce pas le récit des gestes et des

interventions de Dieu dans le monde? *Gesta Dei*. D'un commun accord la raison et la foi nous montrent, au-dessus des causes secondes, une Providence souveraine qui décide de la victoire et de la défaite, de la gloire, de la prospérité comme de l'humiliation et de l'épreuve, qui, à l'heure de son choix suscite les hommes ou les brise, arrête ou précipite les événements, meut tous les ressorts, encourage par un appui tantôt visible, tantôt mystérieux les initiatives, se réserve de déconcerter à son gré les plans les plus habilement médités, et ramène à elle les générations par des succès inespérés quand elle veut leur faire sentir ses bénédictions, par des revers surprenants quand elle veut les arracher à leur torpeur, à leur indifférence, à leurs crimes, à leur oubli du ciel. En ces dernières années, des esprits aussi étroits que superficiels ont osé rire du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. Ils auraient pu rire aussi de la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Ils n'ont pas compris que ces deux grands maîtres de la pensée, en suivant ce qu'il y a d'accessible dans l'action de Dieu à travers les âges, sont remontés jusqu'au premier principe des faits racontés dans les annales de l'humanité. Ils n'ont pas compris qu'en limitant leurs études à l'examen des phénomènes immédiats, ils s'arrêtaient à l'écorce des choses, qu'à chaque instant l'explication des événements leur échapperait, s'ils négligeaient d'évoquer Celui qui gouverne l'univers, qui emploie des instruments notoirement

infirmes pour confondre la force et la vaine sagesse.

En tout cas, le bon sens et la religion adorent dans les faits la volonté du Dieu qui tisse à son gré la trame de l'histoire. Chaque peuple se plaît à saluer la Providence dans ce qui lui arrive pour son bonheur ou pour son instruction. Aucun n'est plus tenu que le peuple français à cet acte d'adoration, car Dieu n'a pas seulement veillé de loin sur notre pays, il l'a sauvé par des miracles dont seul le parti pris peut contester le caractère surnaturel. Si, pendant quinze siècles, notre patrie a résisté à toutes les épreuves et survécu à tant de chocs et à tant d'ennemis, elle le doit à la protection miséricordieuse de Dieu qui l'a toujours sauvée. Quand on aime Dieu, on aime l'histoire de France comme le geste de Dieu. *Gesta Dei per Francos* (1).

Et cette société française! nous l'aimons parce qu'elle a été, parce qu'elle sera toujours, je l'espère, l'apôtre du Christ et le soldat de Dieu. Apôtre du Christ, elle l'a été sur tous les continents. Est-il un point de l'espace, une île, une région où elle n'ait répandu la lumière de l'Évangile, où elle n'ait planté la croix du Sauveur, où elle n'ait bâti des temples à la Divinité? Chez les peuples antiques et chez les peuples nouveaux, partout on retrouve les œuvres, les traces, les souvenirs, les monuments qui rappellent le passage bienfaisant de ses fils. Des âmes

(1) Append., N. 8, p. 358.

innombrables ont été gagnées au vrai Dieu par notre foi vibrante, par l'or inépuisable de notre charité, par le spectacle du sang que nous avons versé tant de fois à profusion pour les sauver. Saints du ciel qui avez appartenu à toutes les races, à tous les siècles, parlez. Combien parmi vous ont appris à notre école à vivre et à mourir pour Dieu? Nations qui étiez encore hier plongées dans les ténèbres de la superstition et du fétichisme, rendez-nous justice, et dites si vous ne devez pas à nos messagers votre trésor le plus incorruptible : la vérité divine! Et aujourd'hui, malgré l'effort inexcusable de ceux qui sont ennemis de leur pays dans la mesure où ils sont ennemis de Dieu et de notre apostolat traditionnel, bien que nos incomparables légions aient été cruellement décimées par des législations dont chacun constate aujourd'hui la portée fatale, bien que des charges écrasantes nous empêchent de dépenser au dehors ce que nous sommes obligés de dépenser au dedans, c'est encore nous qui marchons à la tête des peuples chrétiens et qui consacrons le plus d'argent et le plus d'hommes à l'établissement sur la terre du règne de Dieu.

Soldat de Dieu, notre pays l'a été durant tout le cours de son histoire. Notre drapeau a enveloppé dans ses plis la croix de Jésus, c'est à son ombre qu'on a pu l'enraciner dans le sol des tribus les plus farouches, c'est à son ombre que les vrais adorateurs du Christ ont gardé la liberté de suivre

leurs croyances. La croix n'a pas été ingrate, elle a rendu à notre étendard ce qu'elle en avait reçu. Dès qu'ils avaient adopté l'Évangile apporté par nos pavillons, les peuples saluaient ceux-ci avec amour et nous regardaient comme des bienfaiteurs, comme des alliés, comme des frères. Dieu, vous disais-je l'autre jour, n'est jamais en retard avec ses amis, plus nous l'avons honoré à l'intérieur, plus nous avons servi sa cause au dehors, plus il nous a prodigué la puissance et la gloire. Je ne veux point insister. Je ne veux pas davantage nier quoi que ce soit de ce que les autres peuples ont fait pour Dieu, je reconnais au contraire qu'aujourd'hui plusieurs déploient un zèle édifiant qui profite à l'Évangile autant qu'à eux-mêmes, mais j'ai bien le droit de dire que personne jusqu'ici n'a poussé aussi loin que nous le dévouement au Rédempteur, et qu'aimant de toutes nos forces Dieu nous devons aimer passionnément le plus fier de ses soldats et le plus héroïque de ses apôtres : la France (1).

Laissons donc, Messieurs, notre charité s'étendre de notre Dieu à notre patrie. Parfois, attristés des spectacles et des pénibles divisions du présent, nous laissons échapper des paroles d'amertume, nous sommes tentés de tomber dans l'indifférence et dans le découragement. Cette disposition est contraire au

(1) Append., N. 9-10, p. 358-359.

sentiment qu'au seul point de vue naturel devra toujours nous inspirer notre pays, elle n'est pas moins contraire à la charité, car cette vertu nous obligera toujours à vouloir notre patrie plus grande, plus glorieuse, plus chrétienne, plus vivante et plus sainte.

A l'idée que Jérusalem serait détruite, que ses habitants seraient massacrés, que les tribus d'Israël seraient dispersées, Jésus se sentait envahi par une indicible désolation et il oubliait tous ses maux pour pleurer sur les infortunes de sa patrie. Mais la pensée de voir Israël rompre avec son Dieu le navrait plus encore. Il ne négligea rien pour prévenir un tel malheur : « Il versa son sang avec un regard particulier pour sa nation ; et en offrant ce grand sacrifice qui devait faire l'expiation de tout l'univers, il voulut que l'amour de la patrie y trouvât sa place (1). » Marchons sur ses traces, Messieurs, et soyons dévoués à tous les intérêts de notre pays, intérêts matériels, intérêts intellectuels, intérêts politiques, intérêts moraux, et n'allons pas croire que nous sommes libres, sous prétexte que nous sommes chrétiens, de nous montrer neutres ou même tièdes quand il s'agit de la patrie. De fait, ceux qui croient en Dieu sont ceux qui la servent le mieux, et avec le plus d'abnégation : qu'il en soit toujours ainsi. Et puisque les intérêts religieux sont à la base de

(1) BOSSUET. *Politique tirée de l'Écriture sainte*. liv. I, art. vi.

tous les autres, puisque les frontières tremblent bientôt, puisque la vie nationale est menacée sur tous les terrains, puisque les races les plus robustes glissent dans la faiblesse et dans la décadence dès que les gouvernements et les sujets s'éloignent du Christ et de Dieu, faisons tous nos efforts pour ramener à la foi, à l'espérance, à la charité notre génération. Nous n'avons pas de meilleur moyen de lui prouver la supériorité de notre patriotisme.

SIXIÈME CONFÉRENCES

DE L'AMOUR DE L'ÉGLISE
COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

SOMMAIRE

Au-dessus de la société naturelle s'élève une cité plus large, patrie de tous les fils d'Adam : l'Église. Qu'on la considère dans son attachement aux hommes ou dans son attachement à Dieu, la charité nous fait un devoir d'aimer la société visiblement, publiquement organisée qui s'appelle l'Église catholique, p. 179-180.

I

L'Église est l'insigne bienfaitrice de l'humanité, quiconque aime l'humanité aime nécessairement l'Église.

1. Puissance éminemment intellectuelle, l'Église nous assure un premier bien : la vérité.

a) Elle conserve, elle fait fructifier le trésor des vérités naturelles, évidentes, certaines que la raison a découvertes par l'intuition ou par la démonstration. Supériorité de sa philosophie sur toutes les autres. Services qu'elle rend par l'intransigeante hostilité qu'elle témoigne aux novateurs, par la souveraine indépendance et par la sûreté de ses jugements. Elle fait fructifier les vérités reconnues par les maîtres de la sagesse profane. Ses docteurs ont tiré des principes établis par Platon, par Aristote les conclusions les plus lumineuses. Sous son action, les problèmes de la métaphysique se sont éclaircis, les notions se sont précisées. Il serait impossible d'énumérer les résultats philosophiques dus à l'effort intellectuel du génie que l'Église a inspiré. Saint Thomas d'Aquin symbolise le progrès que l'Église a imprimé à l'esprit humain. Rôle de ce docteur dans l'enseignement de la vérité rationnelle, p. 180-183.

b) L'Église nous a livré la vérité surnaturelle. Ce n'est pas elle qui a dicté l'Évangile, mais c'est elle qui en a reçu le dépôt. Or l'Évangile est, sans comparaison, la fortune la plus précieuse de l'esprit. L'Église le possède pour le communiquer, elle le communique à tous et elle initie les plus humbles aux secrets de la Divinité. p. 183-185.

2. Puissance **morale**, l'Église **maintient** efficacement les lois de la conscience.

Son activité bienfaisante, a) dans la vie privée; b) dans la vie domestique; c) dans la vie sociale; d) dans la vie politique; illusion de ceux qui s'imaginent ne pouvoir servir le sacerdoce sans trahir l'empire, ce que l'Église a fait pour l'autorité des rois, pour la liberté des peuples, pour la formation des soldats, des magistrats, etc., p. 185-188.

3. Puissance **maternelle**, l'Église s'intéresse aux maux physiques de l'humanité. Nombre et supériorité des œuvres qu'elle a fondées pour diminuer et guérir les misères. Témoignage de ses ennemis, p. 188-189

4. Dispensatrice de la vie divine, l'Église en dépose en nous le germe par le baptême, elle la développe, elle lui assure sa virilité, elle la nourrit, elle l'étend à la famille et à la société, elle l'empêche de périr par les autres sacrements. Au moyen des sacrements elle nous confère des forces qui nous permettent de nous attacher invinciblement au vrai, au bien et d'atteindre le suprême bonheur, p. 189-190.

Conclusion : On ne peut s'aimer soi-même, ni aimer ses frères sans aimer l'Église, p. 190-191.

II

Impossible d'aimer Dieu sans s'attacher à l'Église par un sentiment filial.

1. L'Église est la messagère de Dieu qui par elle, nous instruit, nous commande et nous corrige. Accueillir, honorer, combattre, haïr l'Église, c'est accueillir, honorer, combattre et haïr Dieu. Enseignement du Christ à ce sujet, p. 191-192.

2. L'Église est la servante de Dieu. Par toutes ses œuvres elle établit le règne de Dieu. La tactique qui consiste à vouloir séparer la cause de Dieu de la cause de l'Église est démasquée comme celle qui prétend faire la guerre au cléricalisme en respectant l'Église. Nos adversaires savent bien qu'en interdisant à l'Église d'entrer dans les écoles, dans les hôpitaux, etc., ils bannissent Dieu lui-même de la vie individuelle, sociale ou domestique. Tout ce que gagne l'Église, c'est Dieu qui le gagne, tout ce que perd l'Église, c'est Dieu qui le perd. Explication de ces deux mots, p. 193-195.

3. L'Église est l'épouse du Christ. Impossible d'être l'ami du Christ sans être l'ami de l'Église. L'époux fidèle est sen-

sible aux honneurs qu'on rend à son épouse, outrager la créature qui porte son nom, c'est le blesser au plus vif de son cœur. Plus l'épouse est noble, irréprochable, plus l'époux se montre susceptible. Plus ils sont unis, plus en déchirant l'âme de l'un, on déchire l'âme de l'autre.

Beauté de l'Église, union indissoluble de l'Église avec le Christ, p. 195-196.

4. L'Église est le corps mystique du Christ. Explication de cette proposition, p. 196-197.

5. Conséquences de cette doctrine : nul ne saurait plaire à Jésus-Christ s'il ne vénère l'Église. Le Christ considérera comme fait à lui-même tout ce qu'on fera pour ou contre l'Église, même le Christ est plus touché des égards qu'on témoigne à son corps mystique que de la sollicitude qu'on manifeste pour son corps personnel. Enseignement de saint Augustin, de saint Paul. Cri de Lacordaire quand Lamennais s'insurgea contre l'Église, p. 197-200.

Le prophète Balaam nous enseigne ce que tout homme intelligent et sincère doit à l'Église. Le chrétien voue à l'Église un culte plus haut. Comment il lui témoigne son amour, comment il enveloppe dans son amour l'Église militante, l'Église souffrante, l'Église triomphante, comment sa charité surnaturelle s'étend à tout ce qui mérite l'affection de son cœur, p. 200-201.

SIXIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DE L'ÉGLISE COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR (1),
MESSIEURS,

Au-dessus de la société naturelle s'élève une cité plus large qui est comme une patrie universelle pour les fils d'Adam. Fondée par le Christ de qui elle a reçu sa vie, sa constitution, sa hiérarchie, ses lois, elle rayonne de toutes les grandeurs, de toutes les beautés et, par son origine, par son immutabilité, par sa sainteté, par l'incomparable prestige dont elle jouit, elle l'emporte sur toutes les autres institutions. Cette cité, c'est l'Église catholique. Toutes les raisons qui nous obligent à donner à notre pays une place dans notre cœur prennent une force nouvelle pour nous imposer l'amour de l'Église. Que l'on considère, en effet, la charité dans son attachement aux hommes ou dans son attachement à Dieu, elle

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.

nous fait un devoir d'aimer l'Église. Tout mon but aujourd'hui est de vous convaincre de cette vérité. Qu'il soit pourtant bien entendu, au début de ce discours, que je parle ici, non de je ne sais quelle société où se rencontreraient secrètement toutes les âmes et où s'harmoniseraient les dogmes contradictoires, mais de la société visiblement, publiquement organisée dont le Pape est le seul chef sur la terre, dont les évêques et les prêtres sont les seuls ministres, dont les fidèles baptisés sont les seuls membres, de la société qui ouvertement fait profession de croire la doctrine de Jésus-Christ, et de se gouverner d'après ses formelles instructions : de l'Église catholique (1).

I

Que l'Église soit, au sens le plus élevé du mot, la bienfaitrice des hommes et qu'en cette qualité elle ait droit à notre amour, qui donc de bonne foi, qui donc, à moins d'être aveuglé par l'ignorance ou par les passions, pourrait en douter? Qu'elle exerce sa bienfaisance sur tous les individus de notre race, même sur ceux qui refusent de reconnaître sa céleste autorité, sur tous les peuples, même sur ceux qui s'obstinent à repousser sa juridiction, qui oserait le nier?

Le premier bien que l'Église nous assure, c'est la vérité. Puissance éminemment intellectuelle.

(1) Append., N. 4, p. 359.

« corps savant », comme le disait le P. Lacordaire (1), dans l'ordre naturel, elle conserve, elle fait fructifier les idées évidentes et certaines découvertes par l'intuition ou par la démonstration. Sa philosophie est la seule qui, fondée sur l'expérience commune et sur le bon sens, s'élève, par la logique, des principes clairs pour tous aux plus hautes lumières, la seule qui distingue entre les téméraires affirmations de la science et ses solides inventions, la seule qui dissipe les ténèbres toujours prêtes, au cours du temps et au nom du progrès, à envahir les esprits, la seule qui, réprouvant sans dureté comme sans faiblesse les vains systèmes, défend la raison contre les égarements et les folies de la raison. Que deviendraient, grand Dieu! les maximes dont nul ne saurait se passer, si l'Église ne les rappelait pas continuellement aux hommes? Quel sort funeste n'auraient pas les conclusions les plus rigoureusement établies, dans quel oubli ne seraient-elles pas tombées, si l'Église ne les avait pas toujours protégées contre les sophismes des générations successives? On se plaint parfois de l'intransigeante hostilité que l'Église témoigne aux novateurs qui se disputent les faveurs de l'opinion, mais, en agissant ainsi, elle empêche les fléaux intellectuels de gagner les esprits et l'humanité de s'engager dans les voies fatales du

(1) Troisième Conférence de Notre-Dame.

mensonge. Souverainement indépendante et souverainement sûre dans ses jugements, elle ne connaît point les engouements des maîtres naïfs et impatients d'accorder le jour avec la nuit, elle aperçoit l'ivraie au milieu du bon grain, l'erreur sous l'éclat oratoire ou littéraire, elle épure les doctrines, sachant en retenir ce qu'elles renferment de vrai, les purger du faux qui les corrompt et offrir ainsi un aliment sain et substantiel à la raison avide du genre humain (1). Non contente de conserver, l'Église a fait fructifier d'une manière merveilleuse les idées justes et saines dont se nourrit l'esprit. Dans l'histoire, un homme s'est dressé qui, héritier du passé et guide de l'avenir, l'emporte sur ses semblables par la force, par la solidité, par la sûreté de sa raison : c'est Thomas d'Aquin. Armé de tout ce que le génie grec et romain avait connu, de tout ce que saint Augustin et les Saints Pères avaient ajouté au trésor de la sagesse antique, Thomas d'Aquin a donné un essor incomparable à la philosophie et lui a élevé un monument inébranlable à l'ombre duquel les âmes réellement altérées de vérité trouveront toujours un asile. Jamais personne n'avait traité autant de questions, jamais personne n'avait montré pour les résoudre autant de largeur, autant de perspicacité, autant de logique, sa métaphysique est irréformable. Descartes, Leibniz, Kant s'éloigneront de la lumière dans la mesure où

1) Append., N. 2, p. 360.

ils détournent les yeux de ce phare dont la Providence s'est servie pour éclairer le chemin des siècles. Quand l'ange de l'école mourut, sa génération l'appela : *Doctor communis*, le docteur universel. Mais saint Thomas d'Aquin est le ministre de l'Église qui, grâce à lui, abreuve les intelligences des ondes pures et vivifiantes de la vérité (1).

Cependant notre savoir a un terme que notre désir franchit sans pouvoir se satisfaire. A ce besoin de dépasser le domaine des choses que nous révèle la nature, de nous élever jusqu'à la Réalité suprême, jusqu'à la connaissance du mystère caché en Dieu, l'Église répond en nous livrant la vérité surnaturelle. Sans doute, ce n'est pas elle qui a dicté l'Évangile, c'est le Saint-Esprit. C'est au Saint-Esprit que nous devons les clartés du livre sacré, mais c'est à l'Église que l'Évangile a été confié, c'est l'Église qui l'a gardé dans son intégrité en interdisant à l'hérésie d'en déchirer les pages, c'est l'Église qui lui a conservé son sens authentique, éternel, qui l'a maintenu contre les prétentions de la critique et de l'orgueil toujours disposés à en fausser l'interprétation. Est-il pour l'humanité un trésor pareil à l'Évangile? Dans quelle nuit nous serions plongés si tout à coup le soleil de l'Évangile cessait de luire au firmament de notre pensée! Nous voyez-vous livrés aux maîtres d'école, à la Sorbonne, au Collège de France, à l'Académie, n'ayant pour nous éclairer qu

(1) Append., N. 3, p. 361.

les lampes fumeuses des professeurs qui se disputent ou des journalistes qui se contredisent? A quelle incertitude poignante, à quelle ignorance, à quelle misère intellectuelle ne serions-nous pas condamnés? Que sont auprès de l'Évangile les découvertes pourtant magnifiques de Platon et d'Aristote? Pour sauver l'Évangile, je sacrifierais, s'il le fallait, toute la métaphysique des philosophes, toute la poésie d'Homère et de Virgile, tout l'art de Démosthène et de Cicéron, tous les livres de la terre. Prenez-en votre parti, docteurs, savants, orateurs, remueurs de mots et de syllogismes, l'esprit humain ne vit pas de vos révélations, il vit de Celui qui seul a pu dire : *Ego sum lux mundi*, je suis la lumière du monde. Prenez-en votre parti, « une seule parole de l'Évangile a plus de pouvoir sur nos âmes, que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane (1). » Cet Évangile de bénédiction, l'Église le possède, mais elle le possède pour le communiquer. Elle le communique en effet à toutes les générations, elle passe ses années à faire retentir jusqu'aux extrémités du monde la voix de l'éternelle vérité, à offrir aux pauvres, aux humbles, aux ignorants, aux malheureux la clef du mystère qui échappe aux prudents et aux sages. Son effort réussit, elle initie les âmes les plus simples aux secrets de la Divinité. Les enfants du peuple, les paysans d'Auvergne ou de Bretagne, les sauvages de l'Afrique ou de l'Océanie,

(1) *Sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge.*

grâce à l'Église et à ses messagers, en savent plus long que Socrate sur l'origine et sur la destinée de l'homme, sur la nature et sur les attributs de Dieu (1).

Puissance morale, l'Église soutient contre toutes les conspirations de la décadence et du vice les lois de la conscience. S'agit-il de la vie privée? Elle rappelle à chacun le respect de soi-même, l'obligation de régler ses pensées secrètes, ses désirs et ses vouloirs intérieurs, ses paroles, ses gestes, ses actes extérieurs d'après les immuables principes qui doivent présider à notre conduite. Avec une autorité sans égale, elle maintient les notions de prudence, de justice, de tempérance, de force, qui placent les âmes aussi loin de la fourberie que de la sottise, aussi loin de la trahison du droit que de son exagération, aussi loin de la débauche que de l'insensibilité, aussi loin de la brutalité que de la lâcheté. S'agit-il de la vie domestique? Elle résiste aux législateurs qui permettent aux époux de rompre le nœud conjugal, à l'homme d'abandonner la direction de son foyer, à la femme de sortir de sa vocation, aux enfants de se soustraire à leurs parents pour se livrer à l'État ou à des puissances étrangères, à la famille. S'agit-il de la vie sociale? Elle refuse de sanctionner les exploitations du pauvre par le riche, de l'ouvrier par le patron, et elle ne souscrit pas pour autant aux maximes de la démagogie qui

(1) Append., N. 4, p. 362.

autorisent les indigents à dépouiller les riches, les travailleurs à ruiner leurs maîtres. Mais peut-être sur le terrain politique faudra-t-il s'éloigner de l'Église pour rester fidèle à l'État, peut-être faudra-t-il choisir entre le Sacerdoce et l'Empire! Quelle erreur, Messieurs, de penser que l'on ne peut servir l'un sans nuire à l'autre! Le meilleur moyen d'être un citoyen irréprochable, c'est d'être un chrétien parfait: voilà la vérité. Que je voudrais donc avoir le loisir de suivre avec vous l'histoire à grands traits! Je vous le montrerais: l'Église a été au cours du temps le soutien des princes et des gouvernements. Elle « a tant travaillé pour l'autorité des rois, dit Bossuet, qu'elle a sans doute bien mérité qu'ils se rendent les protecteurs de la sienne. Ils régnaient sur les corps par la crainte, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination; l'Église a ouvert une place plus vénérable; elle les a fait régner dans la conscience, c'est là qu'elle les a fait asseoir dans un trône, en présence et sous les yeux de Dieu même, quelle merveilleuse dignité! Elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leur personne sacrée, un devoir de sa religion de l'obéissance qui leur est due. C'est elle qui va arracher jusqu'au profond du cœur, non seulement les premières pensées de rébellion, mais encore et les plaintes et les murmures; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment et par sa doctrine et par son

exemple qu'il en faut tout souffrir, jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce invisiblement la justice même de Dieu (1). »

En évoquant la figure des grands capitaines, des ministres fidèles, des juges incorruptibles, je vous montrerais que dans l'État les soldats les plus héroïques, les magistrats les plus intègres, les serviteurs les plus scrupuleux ont été les fils les plus obéissants de l'Église, qu'on ne trouve parmi ceux-ci ni les auteurs des trahisons contre la patrie, ni les assassins des chefs souverains, ni les révolutionnaires qui mettent le monde à feu et à sang. Je dirais aux maîtres des peuples : « si l'Église n'était là pour vous protéger directement ou indirectement, vous compteriez bientôt autant d'ennemis que de sujets. »

Je vous rappellerais que de Constantin jusqu'à Théodose, de Charlemagne jusqu'à Frédéric Barberousse et jusqu'à Louis XIV, de Napoléon jusqu'à Bismarck, les politiques sages ont salué dans l'Église le meilleur appui de leur pouvoir. Vous le verriez, les uns lui accordaient, dès le commencement, des privilèges sans nombre, sachant bien que les services qu'ils en recevaient dépassaient ceux qu'ils lui rendaient, et les autres, après des expériences fatales, allaient à Canossa pour lui reconnaître les droits qu'ils avaient eu

(1) *Sermon sur le devoir des rois*. Cf. Append., N. 5, p. 362.

d'abord la volonté de lui enlever. Malheur aux gouvernements ennemis de l'Église! ils ont peu à peu glissé dans la honte, dans le sang, dans la boue, leur législation contre le christianisme s'est retournée contre eux, après avoir essayé en vain d'abaisser les successeurs de Pierre ils sont tombés sous le mépris de l'univers. L'histoire ne le proclame pas moins haut, l'Église, soutien des trônes, a été la protectrice de la liberté des peuples, saint Ambroise seul a osé condamner l'empereur qui avait commandé les massacres de Thessalonique, l'humble Pie VII a seul, au milieu de l'Europe tremblante, eu le courage de flétrir les actes du héros qui, par son génie, paraissait l'arbitre de toutes les destinées. Les événements dont nous sommes les témoins parlent avec la même éloquence, les mesures destinées depuis trente ans à humilier les Pontifes de Rome et le christianisme ont nui au plus haut degré à la vie nationale, les lois du divorce, de l'enseignement neutre, de la laïcité ont porté les coups les plus funestes à la prospérité de la France au dedans, à son prestige au dehors.

Puissance maternelle, l'Église s'intéresse non seulement à la vie intellectuelle et morale de l'humanité, mais encore à toutes ses infirmités physiques. Elle a chargé des légions d'êtres choisis de veiller sur les orphelins, sur les veuves, sur les vieillards, sur les malheureux. Elle a fondé des œuvres sans nombre destinées à secourir la misère, à panser les

plaies, à consoler les affligés, à soigner les malades, à reconforter les agonisants, à ensevelir les morts. Qui donc a pu échapper à sa sollicitude? Quel est l'individu qu'elle a laissé dans la détresse? Ah! vous voulez substituer votre action à la sienne! Mais n'entendez-vous pas la plainte qui monte des infortunés que vous avez essayé de lui ravir? Que valent vos institutions auprès des siennes? Comparez ses asiles, ses orphelinats, ses hôpitaux aux vôtres et dites-moi si ce que vous avez fait contre elle ne s'est pas retourné contre vos semblables? D'ailleurs, ne le savons-nous pas, quand vos personnes et vos santés sont en jeu, c'est à elle que vous, ses ennemis, vous allez demander assistance. Vous aurez beau dire et beau faire, ce témoignage parle plus haut que tous vos discours et votre attitude moins noble qu'intéressée est la condamnation des mesures vexatoires par lesquelles vous essayez de la déshonorer et de la détruire.

Après cela prétendez-vous que vous pouvez aimer vos frères sans aimer l'Église qui est leur bienfaitrice la plus insigne et qui offre un remède à toutes leurs misères intellectuelles, morales, physiques? Et cependant, je ne vous ai pas encore parlé de son titre principal à votre dilection. L'Église seule donne à nos semblables et nous donne à nous-mêmes la vie divine. Voilà ce qui lui confère, en envisageant la question de notre côté, un droit plus

rigoureux à notre charité. Certes, elle n'est point le principe de cette vie, mais elle en est la dispensatrice. Cette vie divine, en effet, dont sans cesse nous parle l'Évangile, l'Église en dépose en nous le germe en nous conférant le baptême. Elle la développe et elle lui assure toute sa virilité par la confirmation, elle l'abreuve, elle la nourrit, elle l'entretient avec l'eucharistie, elle la ressuscite par la pénitence, elle la répand dans la famille par le mariage, elle l'étend à la société tout entière par le sacerdoce, elle l'empêche de périr au dernier moment avec le corps par l'extrême-onction. Au moyen de ces sacrements elle régénère notre race et lui apporte la faculté de s'attacher invinciblement aux vérités nécessaires et fondamentales, de pratiquer les vertus en dehors desquelles l'honneur succombe et la conscience s'avilit. A la lumière de ses préceptes et de ses conseils, avec la force qu'elle nous assure par la grâce contenue dans les sacrements, elle nous conduit au bonheur et à Dieu; elle sauve, comme nous disons, au jour le jour, chaque individu et chaque génération qui, séparés d'elle, se perdent irrémédiablement, car pour l'homme, hors de l'Église, « il n'y a que malédiction » (1).

Après cela, j'ai le droit d'ajouter : qui que vous soyez, vous ne pouvez pas aimer le vrai, le bien vous ne pouvez pas vous aimer vous-mêmes, vous

} PASCAL. *Lettre à Mlle Roannez.*

ne pouvez pas aimer vos foyers, ni votre patrie, sans aimer l'Église qui répand sur la terre la lumière et la vertu, qui défend contre l'erreur, contre le vice, contre la décadence, la conscience individuelle, l'honneur des familles, la vie des sociétés. J'ai surtout le droit d'ajouter : vous, chrétiens, quand d'une manière ouverte ou sournoise vous blessez l'Église et vous attendez à son autorité, vous vous haïssez vous-mêmes, vous offensez la charité fraternelle qui, vous obligeant à aimer vos frères, vous ordonne d'aimer la seule puissance capable de les sanctifier en ce monde et de leur assurer dans l'autre la béatitude éternelle.

II

Impossible de satisfaire au devoir de la charité fraternelle sans aimer l'Église, impossible aussi d'aimer Dieu sans s'attacher à l'Église par un sentiment filial. « Celui-là, dit Bossuet, ne peut avoir Dieu pour Père, qui n'a pas l'Église pour mère (1). » Vivre dans le respect et dans l'intimité de l'Église, c'est vivre avec Dieu, se séparer de l'Église, c'est rompre avec Dieu.

L'Église, en effet, est la messagère de Dieu parmi les hommes, elle le représente comme l'ambassadeur représente son souverain. C'est par l'Église que

(1) *Sermon pour la vêtue d'une nouvelle catholique.*

Dieu nous parle, que Dieu nous instruit, que Dieu nous commande, que Dieu nous corrige. Nul ne saurait en conséquence accueillir l'Église sans accueillir Dieu, honorer l'Église sans honorer Dieu, nul ne saurait combattre l'Église, haïr l'Église, sans combattre, sans haïr Dieu, sans être traité par Dieu comme un ennemi. Voyez même jusqu'où Jésus pousse cette doctrine. Aux soixante-douze disciples qui formaient avec lui la société naissante il disait : « Vous partirez, n'emportant avec vous ni bourse, ni besace, ni chaussures de rechange, vous ne vous attarderez pas dans de longues salutations, vous entrerez dans les cités. Si l'une d'elles refuse de vous recevoir, vous irez sur la place publique et vous direz au peuple rebelle : « Nous secouons contre vous la poussière « même de votre ville, qui s'est attachée à nos pieds. « Cependant, sachez-le bien, le royaume de Dieu est « proche. » Et la colère, la réprobation tomberont sur ce peuple plus terriblement que sur Sodome, rendez-vous de toutes les impiétés et de tous les vices, car quiconque écoute la messagère du Christ, écoute le Christ, quiconque la méprise, méprise le Christ, et quiconque méprise le Christ, méprise le Père qui l'a envoyé vers nous. *Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit me spernit, qui autem me spernit, spernit eum qui me misit* (1).

(1) S. Luc, I.

L'Église est la servante de Dieu. *Amemus Dominum nostrum*, écrit saint Augustin, *amemus Ecclesiam ejus : illum sicut Dominum, illam sicut ancillam ejus*. « Aimons Dieu et aimons l'Église, Lui comme le Souverain Seigneur, elle comme sa servante (1). » Servante de Dieu, l'Église n'a qu'un souci : établir sur la terre et sur les siècles, faire reconnaître par tous l'autorité de son Maître. En fondant ses œuvres d'enseignement, d'apostolat, de miséricorde, en répandant ses sueurs, en versant son sang, elle poursuit un but qui domine tous les autres, l'expansion du règne de Dieu. Si elle a bravé les colères du paganisme, si elle se heurte aujourd'hui à toutes les puissances de l'athéisme, si elle s'est exposée dans le passé, si elle s'expose dans le présent à tous les coups, ç'a toujours été, c'est toujours en vue d'assurer à Dieu la place unique et prédominante qui lui appartient dans le monde. La tactique qui consiste à vouloir distinguer la cause de l'Église et la cause de Dieu est depuis longtemps démasquée, comme est démasquée celle qui prétend faire la guerre au cléricalisme en respectant l'Église. A quoi bon perpétuer ces mensongères équivoques ?

N'assistons-nous pas à un drame où les plans les mieux dissimulés se trahissent, où les disciples plus francs de l'impiété avouent qu'en déclarant la guerre à l'Église, c'est Dieu qu'en elle et derrière elle

(1) *Enarrat. in Ps. LXXXVIII, 14.*

ils ont visé, qu'en interdisant à l'Église d'entrer à l'école, à l'orphelinat, à l'hôpital, aux cérémonies du mariage, au parlement, ils ont voulu bannir Dieu de la vie individuelle, de la vie domestique, de la vie sociale. Si vides de sens, si pleines de déclamations, si dépourvues de sagesse et de philosophie que soient les sacrilèges philippiques de certains hommes, elles nous livrent les desseins des sectes qui n'ont tenté d'éteindre les lampes du sanctuaire que pour éteindre l'astre invisible qui s'appelle Dieu. Oui, tout ce que gagne l'Église, c'est Dieu qui le gagne. Où l'Église apparaît, le nom de Dieu est connu; où elle plante sa croix, le mystère de Dieu est adoré; où elle s'enracine, le règne de Dieu est établi; où elle a la liberté d'exercer toute son action, la loi de Dieu est adoptée; où elle jouit des prérogatives et des faveurs qui lui appartiennent en droit, Dieu est loué, acclamé, béni, son culte se déploie dans sa magnificence et inspire, comme cela doit être, toutes les fonctions de la vie individuelle ou nationale. Au contraire, tout ce que l'Église perd, c'est Dieu qui le perd. Est-elle repoussée? Dieu reste étranger aux cités qui ont fermé leurs portes à son envoyée. Est-elle discutée? Immédiatement l'existence de Dieu est mise en question et révoquée en doute? La renferme-t-on dans ses temples? On met des limites à la souveraineté de Dieu qui s'étend sur toutes les formes, sur toutes les manifestations de l'être et de la vie. L'en-

chaîne-t-on? L'autorité de Dieu souffre violence. Lui refuse-t-on de prêcher, d'enseigner? La notion de Dieu s'obscurcit, se corrompt, non pas seulement dans les âmes simples, mais encore dans les esprits les plus cultivés. Réussit-on à la bannir? A mesure que son souvenir s'efface, s'efface aussi le souvenir de Dieu et la vraie religion fait place à des superstitions grossières, à une basse idolâtrie qui infligent au Créateur le plus sanglant outrage.

Si nous aimons le Père, nous devons aimer son unique messagère, son incomparable servante, mais l'Église a encore deux autres titres à notre charité : elle est l'épouse et le corps mystique du Christ (1).

Ceux qui ont voulu séparer l'Église de Dieu, ont voulu la séparer du Christ. Ils ont dit qu'on pouvait se montrer hostile à l'Église et rester l'ami de Jésus. Erreur, Messieurs. Non seulement l'Église est pour Jésus la plus chère de ses œuvres, l'institution vivante qu'il a extraite de son cœur, à laquelle il a confié la clef de son royaume, la distribution de son sang, de sa grâce, de son pardon, de sa gloire, mais c'est son Épouse. Ce nom d'Épouse est significatif et prouve à tous qu'un nœud indissoluble, éternel, lie l'Église au Sauveur, qu'ils ont associé leur sort pour toujours, qu'entre eux tout est commun, que l'un est nécessairement touché de ce qui touche l'autre. Vous savez combien l'époux fidèle

1) Append., . 6. p. 363.

est sensible à l'honneur qu'on rend à son épouse. Il supportera peut-être qu'on l'offense personnellement, il ne tolérera pas qu'on outrage sa compagne, qu'on l'humilie, qu'on fasse planer sur elle le moindre doute, le moindre soupçon, qu'on soit pour elle sans égard et sans respect. Outrager cette créature qui porte son nom, qui partage son existence, qui est la mère de ses enfants, c'est le blesser au point le plus vif de son cœur. — Plus l'épouse est noble, plus l'époux apparaît susceptible et intransigeant. Et plus ils sont unis, plus en déchirant l'âme de l'un, on déchire l'âme de l'autre.

Mais le Christ a formé lui-même l'Église, il l'a purifiée par le baptême et par la parole de vie, il n'a point permis qu'une tache vînt assombrir son visage, qu'une ride vînt enlaidir son front ; il a voulu qu'elle fût sainte, irrépréhensible, pleine de gloire et digne de tous les hommages. Il a contracté avec elle une alliance qui demeurera le modèle de la société domestique, et lorsque nous voudrons élever le cœur des fiancés et assurer la solidité de leur contrat, nous leur répéterons les paroles de saint Paul : « Ne soyez plus qu'un, comme le Christ et l'Église ne sont qu'un. »

L'Église n'est pas seulement l'Épouse du Christ, elle est son corps mystique et vivant. Chaque fidèle de l'Église est un membre du Christ, chaque pasteur est la lèvre, la main du Christ. « Vous me demandez ce que c'est que l'Église, s'écrie Bossuet, l'Église c'est Jésus-Christ répandu et communiqué,

c'est Jésus-Christ tout entier, c'est Jésus-Christ homme parfait, Jésus-Christ dans sa plénitude (1). » C'est Jésus-Christ, puisque le seul sang qui coule dans ses veines est le sang de Jésus-Christ, puisque l'Esprit qui l'anime est l'Esprit de Jésus-Christ, puisque la science qui la guide est la science de Jésus-Christ, puisque la volonté qui la meut est la volonté de Jésus-Christ.

En ces conditions nul ne saurait plaire à Jésus-Christ s'il ne vénère l'Église, cet époux idéal prendra toujours fait et cause pour son auguste épouse et sera un rude vengeur contre ceux qui oseront porter sur elle leurs mains sacrilèges. Il considérera comme fait à lui-même tout ce qu'on aura fait à son corps mystique. Ceux qui vêtiront celui-ci, qui subviendront à ses besoins de toutes sortes par leurs aumônes et par leurs services, qui le traiteront avec respect, qui l'embaumeront dans leur culte seront les amis de Jésus, comme Marie qui a enveloppé de langes son corps d'enfant, comme les saintes femmes qui ont nourri sa chair mortelle, comme Joseph d'Arimathie qui a reçu son cadavre ensanglanté, comme Madeleine dont les parfums et les aromates ont préservé de la corruption ses membres glacés. Ceux-là seront associés à sa vie, deviendront les témoins de sa gloire et les héritiers de son royaume. Ceux qui souffletteront l'Église, qui lui

(1) BOSSUET. *Lettres à une demoiselle de Metz*, xxviii.

cracheront au visage, qui la couronneront d'épines, qui la tourneront en dérision, qui essayeront de l'attacher à la croix et de l'enfermer dans le tombeau, seront les ennemis de Jésus comme les soldats et les valets qui l'ont frappé, qui lui ont bandé les yeux, qui l'ont flagellé, comme les bourreaux qui ont percé ses mains, ses pieds, comme les magistrats qui l'ont condamné au supplice capital et ont voulu l'ensevelir à jamais dans l'oubli.

Heureux l'homme qui défend l'Église, malheur à celui qui la combat. Le Christ est plus touché des égards qu'on témoigne et du culte qu'on rend à son corps mystique qu'il ne l'est de la sollicitude qu'on manifeste pour son corps personnel, puisqu'il n'a pas hésité à sacrifier celui-ci pour sauver celui-là, prouvant ainsi que le premier lui est plus cher que le second. Les vrais serviteurs de Jésus ont compris que l'on ne peut bien mériter du Sauveur et offenser l'Église. *Nemo offendit unum, et promeretur alterum* (1). « A quoi bon prétendre que vous admirez l'Église si vous adorez les idoles ? A quoi bon prétendre que vous adorez le Christ si vous blasphémez l'Église (2) ? Que l'amour du Christ ne se refroidisse pas dans vos cœurs et l'amour de l'Église qui vous a enfantés, qui a le plus grand souci de votre salut, qui entretient vos espoirs, qui chaque jour après vos fautes vous reçoit dans son

(1) SAINT AUGUSTIN, *Enar. in Ps. LXXXVIII, 14.*

(2) SAINT AUGUSTIN, *ibid.*

sein maternel, qui prépare à vos âmes leur spirituel aliment, qui veut vous conduire à la plénitude du bonheur, ne connaîtra pas la tiédeur (1). » Telest, en substance, le langage de saint Augustin. Avant lui, saint Paul a été dévoré par ces deux grandes passions : la passion pour le Christ et la passion pour l'Église, sachant qu'il est inutile de vouloir les séparer. Le Christ lui tient lieu de tout : en sa chair il porte les stigmates que l'amour du Sauveur y a gravés, il ne connaît qu'un nom ; celui de Jésus, mais l'amour de l'Église est en lui la conséquence de l'amour du Christ. Parce qu'il aime Jésus-Christ, il est tourmenté chaque jour, à chaque instant, par le souci de toute l'Église. Il n'est pas dans cette société un seul membre dont il ne ressente les douleurs, dont il ne partage les tentations. On dirait qu'il est le cœur de l'Église, qu'il est l'Église tout entière, tellement il est atteint, meurtri par tous les coups qui frappent l'Épouse de Jésus, tellement il se réjouit de tous les succès qui la consolent et de tous les triomphes qui l'exaltent. *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, si pro membris singulis discruciabatur* (2).

Depuis deux mille ans les amis de Jésus ont observé la même attitude : leur attachement au Christ se mesure à leur attachement à l'Église, et eux-mêmes jugent de l'amour de l'homme pour le

(1) *Sermo De cultura agri dominici*, 9.

(2) S. CHRYSOSTOME II *ad Corinth.* Homélie XXV, 2.

Christ à son amour pour l'Église. Lorsque Lamennais s'insurgea contre l'Église et l'accabla de ses invectives, Lacordaire poussa ce cri d'effroi : « Il a blasphémé Rome malheureuse : c'est le crime de Cham, le crime qui a été puni sur la terre de la manière la plus visible et la plus durable après le déicide... Malheur à qui trouble l'Église! malheur à qui blasphème les apôtres (1)! »

Envoyé par son roi pour jeter l'anathème au peuple de Dieu, le faux prophète s'arrêta devant les tribus campées dans la plaine et cédant par trois fois à un irrésistible sentiment d'admiration :

Qu'elles sont belles, dit-il, tes tentes, ô Jacob,
 Qu'elles sont belles, tes demeures, ô Israël,
 Elles s'étendent comme des vallées,
 Comme des jardins au bord des fleuves,
 Comme des aloès que Jéhovah a plantés,
 Comme des cèdres sur le bord des eaux!

.

Béni soit qui te bénira,
 Maudit soit qui te maudira (2).

A l'exemple de cet antique devin, tout homme intelligent et de bonne foi saluera dans l'Église catholique la plus noble création de Dieu sur la terre, la plus grande bienfaitrice des individus, des peuples, et, loin de s'associer aux injures que déver-

(1) *Lettres à des jeunes gens*, LX.

(2) *Nombres*, xxiv, 5-9.

sent sur elle les politiciens de bas étage. il lui rendra un hommage de respect et de sincère sympathie. Mais le Chrétien verra dans l'Église une société qu'il faut aimer quand on aime Dieu. Il lui témoignera sa dilection en croyant ses enseignements qui sont les enseignements mêmes du Christ, en obéissant à ses ordres qui sont les ordres mêmes du Christ, en la traitant comme le fils le plus respectueux et le plus délicat traite sa mère. L'Église ne vit qu'en partie dans le temps, un grand nombre de ses enfants sont entrés dans la gloire, et d'autres, suspendus entre les misères de ce monde et les lumières d'en haut, attendent, en expiant, la vision béatifique. Le Chrétien enveloppera dans sa charité l'Église militante, l'Église souffrante, l'Église triomphante qui ne forment qu'une Église ; il servira la première par son dévouement et par ses œuvres, il soulagera la seconde par ses prières et par ses sacrifices, il honorera la troisième par ses louanges et ainsi son surnaturel amour s'étendra de Dieu à sa propre personne, de sa personne à celle de ses semblables, de ses semblables à l'Église, à la patrie, et embrassera, dans sa vaste et chaude étreinte, tout ce qui, de la terre au ciel et du temps à l'éternité, mérite l'affection de son cœur.

RETRAITE PASCALE.

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

DE LA NÉCESSITÉ
D'AIMER DIEU DE TOUT NOTRE CŒUR,
DE TOUTE NOTRE ÂME,
DE TOUTES NOS FORCÈS

SOMMAIRE

Comment aimer Dieu? Réponse de la religion : texte du Deutéronome.

Ce que signifient ces trois mots : aimer de tout son cœur, aimer de toute son âme, aimer de toutes ses forces, p. 208-209.

I

Aimer Dieu de tout son cœur, c'est :

1. L'aimer intérieurement Inutilité de la religion extérieure qui n'a pas sa racine dans un sentiment intérieur. Sévérité du Christ pour les Pharisiens qui n'honoraient Dieu que des lèvres, p. 209-210.

2. Aimer de tout son cœur c'est se livrer à un sentiment qui soit maître de toute la vie affective. La volonté est la force qui dispose de la vie affective. La charité sera donc souveraine dans la vie affective, quand elle régira souverainement la volonté. Alors Dieu est aimé en Dieu, il règne par l'amour et sur l'amour, p. 210-212.

II

Aimer Dieu de toute notre âme c'est lui consacrer tous les éléments de notre être. L'âme, en effet, est en nous le principe vital ; quiconque est attaché à un autre par toute son âme lui est attaché par toute sa substance. De sorte qu'aimer Dieu de toute notre âme, c'est :

1. L'aimer de tout notre esprit. On aime Dieu de tout son esprit quand : a) on pense souvent à lui ; b) quand on vit avec lui par les exercices de la contemplation ; c) quand surtout on soumet totalement son intelligence à l'intelligence et à la parole de Dieu, p. 213-215.

2. On aime Dieu de toute son âme quand on oblige les sens et le corps à respecter la loi de Dieu. L'âme à moitié captive des sens n'est qu'à moitié captive de la charité. Dès que la cha-

rité commande, elle entraîne la sensibilité dans son ascension. Elle soumet le corps à une discipline, elle le force à devenir le serviteur de Dieu, p. 215-216.

III

Aimer Dieu de toutes ses forces, c'est se résigner à toutes les souffrances plutôt que de se séparer de lui. Celui qui aime Dieu de toutes ses forces, *a)* renonce pour lui, s'il le faut, aux biens matériels; *b)* affronte pour lui les sévérités de l'opinion; *c)* le préfère à ses autres amis et s'expose pour lui aux rancunes, aux vengeances; *d)* endure pour lui les maux qui l'atteignent dans son corps, dans sa personne; *e)* meurt s'il doit choisir entre Dieu et la vie, p. 216-219.

Tel est l'amour que Dieu nous demande, il ne peut pas demander moins, il est obligé de se faire servir, honorer, aimer en Dieu. La charité d'ailleurs a les mêmes exigences. Elle tend à l'adoration, c'est-à-dire qu'elle veut vivre complètement sous la domination de son objet, p. 219-221.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

DE LA NÉCESSITÉ D'AIMER DIEU DE TOUT NOTRE CŒUR, DE TOUTE NOTRE ÂME, DE TOUTES NOS FORCES

*Diliges Dominum Deum tuum
ex toto corde tuo, et ex tota anima
tua, et ex tota fortitudine tua.*

Vous aimerez le Seigneur votre
Dieu de tout votre cœur, de toute
votre âme, de toutes vos forces.

Deutéronome, vi, 5.

MESSIEURS,

Je vous ai dit qu'il faut aimer Dieu, je ne vous
ai point encore dit comment il veut être aimé.
Comment faut-il l'aimer? Dès le commencement il

nous a enseigné ce qu'il attendait de nous. Longtemps avant que Jésus vînt prêcher son Évangile, longtemps avant qu'il eût assigné le premier rang au précepte de la charité, Moïse avait, de la part de Jéhovah, adressé à son peuple ces claires paroles : « Écoute, Israël Le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Ces commandements que je vous donne aujourd'hui, vous les graverez dans votre conscience. Vous les inculquerez à vos enfants, vous les méditez lorsque vous serez assis dans vos maisons, quand vous irez en voyage, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil. Vous les attacherez à votre main pour vous les rappeler, vous les aurez toujours devant les yeux. Vous les écrirez sur le seuil et sur les portes de votre demeure (1). »

Ce discours établit la nécessité d'aimer Dieu, il nous apprend que l'amour de Dieu occupa toujours dans la vraie religion une place prépondérante, mais il détermine aussi les caractères de l'amour imposé par le premier commandement de la loi.

Analysons le texte du Deutéronome, Messieurs, nous constaterons que l'amour dû à Dieu est, comme le dit le grand Bourdaloue, un amour

(1) *Deutéronome*, vi, 5-9.

de distinction, un amour de singularité, un amour qui ne peut convenir qu'à Dieu (1), et nous saurons jusqu'où va cet amour quand nous aurons expliqué le sens de ces trois mots : aimer de tout son cœur, aimer de toute son âme, aimer de toutes ses forces.

I

Aimer Dieu de tout notre cœur, tel est notre premier devoir. Mais qu'est-ce donc aimer Dieu de tout son cœur ?

D'abord c'est l'aimer intérieurement, c'est être attaché à lui par le dedans, éprouver pour lui dans les profondeurs de la conscience une véritable complaisance. Il est facile de protester de sa sympathie, de prodiguer les paroles de dévouement qui n'engagent à rien. Le monde sourit, flatte, est peu avare de compliments, s'applique à multiplier ses superficiels hommages : cependant ses discours ne correspondent à aucune émotion, à aucun sentiment ; nous serions de la dernière naïveté si nous comptions sur lui, si nous jugions de son amitié par son langage. Bien des Chrétiens adoptent vis-à-vis de Dieu les manières du monde. Ils ont fréquemment à la bouche le nom du Christ, on dirait que les questions religieuses les passionnent, que le zèle de la maison de Dieu les dévore,

(1) *Sermon sur l'amour de Dieu.*

mais tout cela est affaire de mode, de milieu, d'intérêt, d'habitude, d'opportunisme : au fond, ils restent froids et indifférents. Contre ces faux adorateurs, Jésus s'est prononcé avec une énergique indignation. Il stigmatisait l'empressement affecté des Pharisiens, il leur disait : « Ce n'est pas assez de crier : Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le royaume des cieux, il faut encore faire la volonté de mon Père (1). » Lorsqu'ils se présentaient à la foule comme les champions de la vérité, comme les défenseurs intransigeants de la loi, le Maître répondait : « Hypocrites ! Isaïe a bien prophétisé de vous, quand il a dit : ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi (2). » Ses disciples comprenaient sa doctrine, et saint Jean écrivait : « Mes petits-enfants, n'aimons pas avec des paroles et avec la langue, mais avec des œuvres et en vérité (3). » La sincérité, telle est donc la première qualité de notre amour pour Dieu ; sans elle toutes nos démonstrations seraient vaines, il les repousserait avec dégoût, comme il repoussait la piété factice des Docteurs et des Scribes.

Aimer de tout son cœur c'est se livrer à un sentiment qui soit maître de toute la vie affective. Or, la volonté est la force qui dispose de la vie affective. « Ainsi, dit saint François de Sales, parmi

(1) S. MATTH., VII, 21.

(2) *Ibid.*, XV, 7-8.

(3) I S. JEAN, III, 18.

l'innombrable multitude et variété d'actions, mouvements, sentiments, inclinations, habitudes, passions, facultés et puissances qui sont en l'homme, Dieu a établi une naturelle monarchie en la volonté, qui commande et domine sur tout ce qui se trouve en ce petit monde, et semble que Dieu ait dit à la volonté ce que Pharaon dit à Joseph : « Tu seras sur ma maison, tout le peuple obéira au commandement de ta bouche; sans ton commandement, nul ne remuera (1). » La charité régit donc la vie affective quand elle régit la volonté, et elle régit la volonté, quand la volonté lui étant asservie s'abandonne à elle sans réserve, quand la volonté ne prend aucune décision, ne cède à aucun penchant, à aucun mouvement délibéré sans avoir reçu les ordres ou du moins l'assentiment de la charité, quand, en un mot, la charité exerce sur la volonté le rôle de moteur souverain que la volonté exerce sur elle-même et sur les autres facultés. Le roi Manassé, oubliant les exemples d'Ézéchias et dépassant l'impiété d'Achaz, éleva dans le temple de Jérusalem des autels aux idoles. Dans les deux parvis il offrit des sacrifices au soleil, à la lune, aux astres, il ne craignit même pas de dresser dans le lieu saint la statue d'une déesse : la cruelle et voluptueuse Astarthé. Corrigé par le malheur, par la défaite, par la souffrance et la captivité, il revint

à de meilleurs sentiments, et son premier soin en rentrant dans sa capitale fut de bannir les faux dieux de la maison du Seigneur et de relever l'autel de Jéhovah (1). L'homme est roi et prêtre dans son propre cœur; aussi longtemps qu'il ne s'attache pas à Dieu par la charité, le sanctuaire de son âme est le théâtre des scandaleuses adorations qui s'adressent à la nature, au ciel, aux périssables -éalités de la création. Mais dès que cette vertu s'est emparée de la conscience, elle y renverse les autels érigés aux idoles par les vices et par les passions, elle rend au vrai Dieu le temple qui lui appartient et où le vrai Dieu ne respire plus que l'encens, que les parfums très purs dont il réclame le tribut. Alors il est vraiment aimé en Dieu, c'est-à-dire en maître unique qui exerce au sommet de notre être son pouvoir transcendant, alors il est traité comme le bien suprême devant lequel doit s'incliner la créature, il devient notre Dieu, régnant sur nous par l'amour. En régnant par l'amour, il règne sur l'amour, car le propre de l'amour est d'assujettir la volonté de celui qui aime à la volonté de celui qui est aimé, de conférer au second pleine autorité sur le premier. De sorte qu'aimer Dieu de tout notre cœur, c'est soumettre totalement notre volonté à la sienne et vouloir tout ce qu'il veut.

(1) II Paralipomènes, ch. xxxiii.

II

Aimer Dieu de toute notre âme, c'est lui consacrer tous les éléments de notre être, « toute notre substance qui, dit saint Thomas, est obligée de l'aimer (1) ».

L'âme, en effet, est en nous le principe vital, la racine non seulement de la volonté, mais de toutes les puissances qui agissent sous l'empire de la volonté.

Elle est d'abord la racine de l'esprit, et aimer Dieu de toute son âme, c'est d'abord l'aimer de tout son esprit.

Nous aimons Dieu de tout notre esprit quand tous les événements, toutes nos joies, toutes nos craintes, toutes nos douleurs nous font lever vers lui les yeux, quand fidèles au conseil du prophète nous pensons à Dieu dans toutes nos voies (2). Nous l'aimons de tout notre esprit quand nous nous attachons à lui par les exercices de la contemplation, quand nous fixons longuement notre attention sur lui, quand nous restons à ses pieds pour le regarder et pour pénétrer plus avant, à force de le regarder, dans la connaissance de sa perfection, quand nous

(1) *De dilectione Dei et proximi*, c. xviii.

(2) *Proverbes*, III, 6.

cherchons notre bonheur dans l'oraison, dans les colloques où sa présence devient plus douce, plus sensible, et où l'on converse avec lui comme avec un père. Nous aimons Dieu de tout notre esprit surtout lorsque, soumettant notre esprit au sien, nous réglons nos idées d'après son enseignement, lorsque, résistant à la pression de la foule, à la tyrannie des opinions dominantes, aux systèmes en vogue, nous adhérons sans réserve et sans discussion à ses révélations les plus mystérieuses, lorsque, mettant les lumières qu'il nous offre au-dessus de nos propres lumières, nous nous inclinons devant les oracles les plus incompréhensibles de sa sagesse. La charité est l'amour qui, entraînant l'intelligence à la suite de Dieu, assujettit nos raisonnements, nos syllogismes, nos démonstrations à la science supérieure qu'il plaît à Dieu de nous communiquer. Que les savants parlent, s'agitent, intriguent en vue de nous agner à leurs spéculations, si nous aimons Dieu à gde tout notre esprit, nous fermerons nos oreilles leurs discours pour les ouvrir docilement aux accents de Celui qui seul est infallible; si nous écoutons ces discours ce ne sera que dans la mesure où ils refléteront les clartés de l'éternelle et suprême vérité. « Nous renversons, dit saint Paul, tout ce qui s'élève avec hauteur contre la science de Dieu; et nous réduisons en servitude tout esprit pour le faire obéir au Christ. *Consilia destruentes et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in capti-*

vitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi (1). »

L'âme est aussi le principe vital des instincts qui se remuent au-dessous de l'esprit, et l'on n'aime point Dieu de toute son âme si l'âme permet au corps, à la sensibilité d'offenser les lois de l'amour qui doit régner sur l'homme tout entier. L'âme à moitié captive de ses passions n'est qu'à moitié captive de la charité ; dès qu'elle est entièrement prise par la charité, elle entraîne à sa suite et dans son ascension tous les éléments soumis à sa juridiction. Elle contraint les puissances inférieures dont elle dispose de renoncer à ce qui empêche son essor, elle interdit aux yeux les spectacles qui la distraient de son amour, aux oreilles les bruits qui troublent sa contemplation intérieure, à l'imagination les rêves qui obscurcissent sa vision, à la mémoire les souvenirs qui éloignent de Dieu son attention, et elle oblige tous ses sens à devenir les auxiliaires de la belle vertu qui la domine. Le corps lui-même est soumis par elle à une discipline et tenu de servir son Dieu. De même que l'amour charnel imprime dans la conscience ses stigmates honteux et entraîne dans ses désordres l'esprit, l'imagination, l'âme tout entière, de même l'amour divin marque de son empreinte la chair et la soumet à l'emprise de son objet, de sorte que partout ce

(1) II *Corinth.*, I, 6.

qu'il est, par tout ce qui vit en lui, l'homme aspire à Dieu et s'unit à Dieu. *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum*. C'est là ce qui s'appelle aimer Dieu de toute son âme.

III

Enfin, Messieurs, il faut aimer Dieu de toutes ses forces. Mais il aime Dieu de toutes ses forces, comme l'enseigne saint Augustin, l'homme qui supporte tout pour Dieu, qui se résigne à toutes les souffrances plutôt que de se séparer de lui. Sans cesse, sous nos yeux, les sentiments les moins louables résistent à la pression, à la douleur, à la censure du public et font oublier tout pour l'être qui les a éveillés. La charité serait un amour bien timide qui ne s'élèverait pas à la hauteur de l'amour profane, qui ne briserait pas tous les obstacles, qui ne braverait pas toutes les tribulations pour rester fidèle à Dieu, qui ne se montrerait pas supérieur par son indomptable énergie aux affections les plus tenaces. C'est pourquoi elle exige qu'on soit prêt aux dernières immolations plutôt que de la laisser s'éteindre. Celui qui aime Dieu de toutes ses forces renonce, s'il le faut, aux avantages matériels, accepte l'indigence et la misère pour ne pas briser avec lui. On essayerait en vain de le corrompre en lui offrant la richesse, il mettrait au-dessus de tout la charité.

Ayant trouvé cette perle de grand prix, il aliénerait ses trésors pour l'acquérir. « Pour cet amour, dit saint Paul, j'ai voulu tout perdre, j'ai regardé toutes choses comme de la balayure, en pensant au Christ que je désirais gagner (1). » — « Oh ! que ma charité serait débile, s'écrie saint Thomas, si j'abandonnais le Christ qui est le souverain bien pour sauver ce peu de chose qu'est la substance périssable. *Nondum fortiter, sed heu, nimis debilititer diligit Deum, qui mavult peccando perdere Christum, summum bonum, quam modicum corruptibilis substantiæ necessario perituræ* (2). »

Celui qui aime Dieu de toutes ses forces affronte les sévérités de l'opinion, il se met peu en peine d'être jugé, d'être traité par le monde avec honneur ou avec mépris, comme un homme sincère ou comme un séducteur, il estime qu'il possède tout si, méconnu et dépouillé de sa réputation, si, abreuvé de tristesse et privé de joie, il reste uni à Dieu. *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes* (3). Celui qui aime Dieu de toutes ses forces le préfère à ses autres amis, et s'expose pour lui aux hostilités, aux rancunes, aux vengeances. Au besoin, il quitte son père, sa mère, sa femme, ses enfants, il se condamne aux mélancolies de la solitude et de l'abandon, il rompt tous les liens pour ne

(1) *Philippiens*, III, 8.

(2) *De dilectione Dei et proximi*, ch. XLIV.

(3) *II Corinth.*, VI, 10.

pas rompre avec Dieu. Celui qui aime Dieu de toutes ses forces endure pour lui non seulement les maux qui entament ses biens, sa renommée, ses amitiés, mais ceux qui atteignent son corps, sa santé, sa personne. Il défie toutes les créatures de le séparer de l'amour du Christ : qu'on l'afflige, qu'on le persécute, qu'on le réduise à la misère, qu'on le menace du fer, qu'on le traite avec la dernière injustice et avec la dernière cruauté, il ne se détache pas de son Dieu. Celui qui aime Dieu de toutes ses forces, enfin, meurt pour lui lorsque, par une permission de la Providence, il est mis en demeure de choisir entre sa vie et son Dieu. *Certus sum quod neque mors, neque vita poterit nos separare a caritate Dei.* « Je suis sûr que ni la mort avec toute son horreur, ni la vie avec tous ses charmes et toutes ses promesses ne pourront arracher de mon cœur l'amour du Christ(1). » Ainsi parle saint Paul. Et n'allez pas croire qu'en tenant ce langage il dépasse la mesure, qu'il soit transporté par un excès de zèle, qu'il s'adresse à l'élite et aux parfaits, vous vous tromperiez. Il exprime ce que doit penser tout fidèle, il trace les obligations dont personne ne saurait se dispenser. Certes, il dit beaucoup, mais il ne dit rien qui ne s'applique à chacun de nous, et celui qui n'en peut dire autant que lui ne remplit pas le précepte de la charité. Il ne remplit pas le précepte

(1) Romains, VIII. 38.

de la charité, car ce précepte ne nous enjoint pas seulement d'aimer Dieu d'une manière quelconque, il nous enjoint de l'aimer de toutes nos forces, c'est-à-dire de tout souffrir plutôt que de l'abandonner.

Vous trouverez peut-être Dieu bien exigeant, puisqu'il nous demande de lui consacrer notre être sans aucune réserve, sans aucun partage, de nous attacher à lui par toutes nos puissances affectives, par toutes nos puissances connaissantes, par toute notre âme et par tous nos instincts. Vous direz peut-être qu'il est bien jaloux, puisqu'il ne nous permet pas de lui ravir quoi que ce soit de notre substance, et puisqu'il veut que notre amour pour lui soit un amour plus fort que la mort, un amour inébranlable et invincible. Oui, Messieurs, notre Dieu est un Dieu exigeant, jaloux, qui nous demande beaucoup, mais il ne peut pas demander moins. Un roi est obligé de se faire servir en roi, un Dieu est obligé de se faire servir, honorer, aimer en Dieu. Or il n'est point aimé en Dieu s'il n'est aimé à proportion de ce qu'il est, comme le principe, comme la fin, comme le souverain bien de tout ce qu'il a créé. Et puisqu'il ne nous a point créés à moitié, mais totalement, il n'est pas un élément en nous qui ne doive s'incliner devant lui comme devant le bien absolu, ce qui est proprement aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. D'ailleurs, l'hommage que Dieu réclame, la charité vraie est pressée de le lui rendre. Tout amour

en effet veut adorer, c'est-à-dire vivre complètement sous l'empire de son objet. C'est sa nature : il nous tire hors de nous pour nous enchaîner à la puissance d'un autre. « S'il est quelquefois impérieux, dit Bossuet, c'est pour se jeter plus avant dans la sujétion : il ne se satisfait pas lui-même s'il ne vit dans une dépendance absolue (1). » Comment l'amour le plus fort qui est la charité ne tendrait-il pas à l'adoration, c'est-à-dire au don total de l'homme à Dieu ? Il y tend et parce que Dieu le lui demande et parce que son propre mouvement l'y porte. De sorte que l'accord est parfait entre l'être aimant et le Dieu aimé. Poussé par son sentiment, l'être aimant se dit à lui-même ce qu'il a entendu du Dieu aimé : « Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Comprenez-vous maintenant, Messieurs, ce qu'il y a de grand, d'absolu, d'intransigeant, dans la charité ? Êtes-vous persuadés que cette vertu diffère de la vague et flottante sympathie que trop d'âmes confondent avec elle, que c'est une flamme lumineuse qui se nourrit de tout ce qu'il y a de bon dans notre être, une mort pour tout ce qu'il y a d'éléments rebelles en nous-mêmes, une victoire qui emporte l'homme tout entier sur ses ailes et le jette soumis aux pieds de son Souverain Seigneur ? Si vous le comprenez, ne mesurez pas à Dieu votre amour, laissez cet

(1) *Sermon pour l'Assomption de la Sainte Vierge.*

amour monter de tout votré être et permettez-lu; de consacrer à votre Créateur, à votre Sanctificateur, à votre Rémunérateur votre cœur et votre esprit, votre corps et vos sens et de les lui consacrer pour toujours. Ainsi soit-il.



DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

DE L'OBLIGATION DE RAPPORTER
PAR LA CHARITÉ
TOUTE NOTRE VIE A DIEU



SOMMAIRE

Tout l'effort de la charité tend à la gloire de Dieu. Idéal de la vie chrétienne tracé par saint Paul. Cet idéal nous oblige à rapporter à Dieu toutes nos actions, la doctrine catholique nous enseigne comment on peut satisfaire à ce devoir, p. 227-229.

I

1. La charité rapporte à Dieu toutes nos actions et toute notre vie. Erreur du monde moderne quand il prétend que certaines œuvres relèvent de la religion, que les autres lui demeurent étrangères. Elle part d'un principe faux, à savoir que l'on peut être chrétien au dedans et païen au dehors, croyant dans sa vie privée, incroyant dans sa vie publique, etc. La charité joue, dans l'ordre surnaturel, le rôle de la prudence dans l'ordre naturel, elle ne se propose qu'une seule fin : Dieu, p. 229-230.

2. Cette vertu saisit toute notre activité pour la consacrer à Dieu. Elle obtient que le savant étudie, que l'orateur parle pour Dieu. Raison de cette exigence : la charité s'empare de tout notre être, et elle aime Dieu pour lui-même. Changement qui s'opère lorsque la charité devient le moteur suprême de la vie, lorsque Dieu devient positivement la fin de toutes nos actions. Exemples des saints, conduite des rois de France au moment de leur sacre, attitude de saint Paul, p. 230-233.

II

A quoi nous oblige cette loi ?

1. Exagération de l'hérésie qui déclare mauvais tout acte qui n'est pas rapporté formellement et explicitement à Dieu. Relâchement de l'hérésie qui s'efforce de prouver que l'on peut être l'ami de Dieu sans penser à lui, sans s'astreindre pour lui à aucune discipline, p. 233-234.

2. Sagesse de la doctrine catholique a) Elle nous impose de temps en temps des actes positifs par lesquels nous nous engageons au service de Dieu. Quand la raison s'éveille, au moment de la mort, nous sommes tenus de nous consacrer à

Dieu. Ces deux actes ne suffisent pas. Il faut les renouveler quelquefois. Condamnations prononcées par le pape Innocent XI. Les mœurs introduites par le christianisme répondent admirablement à l'obligation où nous sommes d'affirmer notre volonté de vivre pour Dieu. Nous remplissons cette obligation, en effet, en nous offrant à Dieu le matin et le soir, en donnant à cet acte plus de solennité le dimanche et à l'occasion des fêtes principales. p. 234-237.

b) La charité obtient davantage si nous commençons nos principales actions par un hommage au Créateur. Pratiques en usage chez les âmes pieuses, chez les apôtres, chez les savants chrétiens, dans nos écoles, dans nos associations, p. 237-238.

c) Les saints atteignent à la perfection en vivant d'une manière ininterrompue, explicite pour Dieu, en le priant d'accepter chacune de leurs pensées, chacun de leurs sentiments, chacune de leurs actions, p. 238-239.

Exhortation : Il faut rester fidèles aux habitudes chrétiennes, p. 239.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

DE L'OBLIGATION DE RAPPORTER PAR LA CHARITÉ TOUTE NOTRE VIE A DIEU

*Sive manducatis, sive bibitis,
sive aliud quid facitis: omnia in
gloriam Dei facite.*

Que vous mangiez, que vous bu-
viez, que vous fassiez toute autre
chose : faites tout pour la gloire
de Dieu,

I Corinth., x, 32.

MESSIEURS,

La charité exerce une autorité souveraine sur le chrétien, elle dispose de son cœur, de sa volonté, de son esprit, de ses passions, de toutes ses forces intellectuelles, morales, physiques. Elle nous attache donc à Dieu par tout ce que nous sommes et non point seulement par un de nos actes ou par

une de nos facultés. Mais quel but poursuit-elle Nous lie-t-elle à Dieu en vue de nous assurer la bienheureuse vision de la vérité première, la possession du bien suprême et de la suprême félicité? Non, Messieurs, car alors la charité serait un amour intéressé, un amour de concupiscence, elle ne serait plus la pure amitié, la sainte bienveillance que nous avons essayé de peindre. Tout l'effort de la charité tend à la gloire de Dieu; obtenir que l'homme vive, travaille, souffre pour Dieu et pour l'établissement de son règne, tel est l'idéal de cette généreuse vertu. C'est l'idéal que saint Paul avait en vue quand il écrivait aux Romains: « Aucun de nous ne vit pour soi, aucun de nous ne meurt pour soi, mais si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur, si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur, que nous vivions, que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur (1) »; c'est l'idéal que le même apôtre proposait aux Corinthiens en leur disant: « Toute notre ambition est de plaire au Seigneur..... La charité du Christ nous presse de vivre non pour nous-mêmes, mais pour celui qui est mort et qui est ressuscité pour nous (2). »

Je voudrais, Messieurs, vous expliquer le sens de ces discours, premièrement en établissant que la charité nous oblige à rapporter à Dieu toutes nos

(1) *Romains*, xiv, 7-8.

(2) *II Corinth.*, v, 9, 14-15.

actions et toute notre vie, secondement en vous montrant comment on peut satisfaire à ses exigences.

I

La charité rapporte à Dieu toutes nos actions et toute notre vie, sinon elle ne remplit pas son office. Le monde moderne s'est monstrueusement trompé quand il a soutenu qu'il fallait séparer la nature de la grâce, la raison de la foi, l'État de l'Église, la créature du Créateur, quand il a posé en principe que certains actes relèvent de la religion, que les autres lui demeurent étrangers. Cette erreur comporte les plus funestes conséquences. Elle suppose que l'on peut être chrétien au dedans et païen au dehors, croyant dans sa vie privée et incroyant dans sa vie publique, fervent comme particulier et indifférent comme époux, comme père, comme citoyen. Nous entendons des hommes qui veulent bien être prêtres à l'autel, mais qui, au Parlement, font abstraction de leur sacerdoce, qui s'imaginent avoir le droit de soustraire à l'empire de l'Évangile leur action littéraire ou artistique, politique, sociale ou économique, qui réclament la faculté d'adorer Dieu au temple et la liberté de l'ignorer au théâtre ou à l'Académie, qui, en un mot, se divisent eux-mêmes pour consacrer une part de leur existence à Dieu et

l'autre au monde ou au démon. Ils ressemblent aux Israélites égarés qui se prosternaient à Jérusalem devant Jéhovah et qui sur les hauts lieux brûlaient de l'encens aux idoles. La charité ne souffre pas un tel partage. Il faut choisir entre le Christ et Bélial, être tout à l'un ou tout à l'autre, boire au calice du Seigneur ou au calice de Satan. Si une pensée, si un rêve, si un vouloir, si une affection, si un désir, si un acte intérieur ou extérieur sont incompatibles avec la gloire de Dieu, la charité les réprouve. La parfaite prudence ne se doit proposer qu'une seule fin à laquelle sont subordonnés tous ses desseins et toutes ses entreprises : dans l'ordre surnaturel la charité joue le rôle de la prudence dans l'ordre naturel. Elle recueille les moindres actes de l'homme pour les orienter vers Dieu, elle veut qu'on serve Dieu par tout ce que l'on pense, par tout ce que l'on dit, par tout ce que l'on aime, par tout ce que l'on fait. Elle exige que l'âme, que l'esprit, que le cœur ne respirent que pour Dieu.

La charité nous presse, elle saisit chacun de nous dans l'activité qui lui est propre : elle obtient que le savant étudie, que l'orateur parle, que l'artiste peigne, sculpte, bâtisse, que le poète chante, que le philosophe raisonne, que le médecin soigne et guérisse, que le marin navigue, que le soldat combatte, que le laboureur sème et moissonne, que le commerçant trafique, que l'avocat plaide, que le magistrat juge, que le prêtre sacrifie,

enseigne, absolve, que l'époux aime sa femme, que la femme aime son mari, que les pères et les mères veillent sur leurs enfants, que les enfants respectent et honorent leurs parents, que les sujets obéissent à leurs rois, que les rois commandent à leurs sujets, que l'homme travaille, mange, boive, souffre, lutte, agonise, meure en vue de plaire à Dieu, d'accomplir sa volonté, de dilater son royaume. Le motif de cette exigence est facile à comprendre. D'un côté, nous l'avons dit hier, la charité s'empare de tout notre être, de l'autre elle aime Dieu pour lui-même : il en résulte qu'elle nous oblige à consacrer à Dieu toute notre vie et toutes nos actions. Ah! que nous voilà loin des calculs étroits qui prétendent affranchir la science, la littérature, l'art, la poésie, la philosophie, le négoce, la vie politique ou sociale de la religion dont la charité est l'âme! Ah! que nos mœurs changeraient si l'on se souvenait que pour être chrétien il faut aimer Dieu, et que pour aimer Dieu en esprit et en vérité il faut que sa personnalité règne sur tous les mouvements et sur toutes les fonctions de la vie humaine. Ah! que notre société prendrait une autre physionomie si, avant de choisir une vocation, d'adopter un métier, de fonder une œuvre, de briguer une situation, d'écrire un livre ou un article, chacun, dominé par la charité, se demandait : « Qu'en résultera-t-il pour la gloire de Dieu? » Combien de malheurs seraient évités si les jeunes gens en se mariant, si les pères

et les mères en préparant l'avenir de leurs enfants se rappelaient que le souci de Dieu doit l'emporter sur le souci de la fortune, du succès, de la vanité ! Que de scandales seraient épargnés au monde si les femmes, au moment de suivre une mode, de lire un roman, d'assister à une fête, à un bal, à un spectacle, si les hommes, au moment d'entrer dans un cercle, de suivre un parti, d'engager une affaire, se posaient cette question : « Vais-je déplaire à Dieu ? Vais-je nuire à sa cause ? Vais-je servir son règne ? »

A quelle hauteur ne s'élèverait pas la vie si du matin au soir, si de leur premier à leur dernier jour les individus et les sociétés, entraînés par la charité, ne consultaient que l'intérêt de Dieu ! quel spectacle si les créatures libres s'unissaient pour exalter toujours plus haut le nom de Dieu ! Le voilà le rôle de la charité : ramener à Dieu toutes les formes de la vie humaine, et obtenir que sous son impulsion les institutions, les lois, les gouvernements comme les actes particuliers des individus soient inspirés par la volonté d'être agréables à Dieu. Les saints avaient compris ce devoir : leur crainte était de dire un mot, de faire un geste, d'accueillir une pensée, un sentiment qui ne fussent pas utiles à la cause de Dieu. Leurs triomphes et leurs humiliations, leurs sceptres et leurs chaînes devenaient pour eux un moyen d'offrir à Dieu un holocauste plus parfait. Lorsque les rois de France se rendaient à Reims pour être couronnés par les pontifes, ils promettaient d'employer leur pouvoir

avant tout à l'expansion de l'Évangile. Lorsque les explorateurs affrontaient les tempêtes des océans inconnus, leur principale ambition était de gagner à la Croix de nouveaux continents et d'amener au Christ de nouveaux adorateurs. Que saint Paul parle de ses ravissements, de ses visions, de ses joies ou qu'il parle des travaux, des persécutions, des voyages pénibles, des fatigues accablantes, du surmenage quotidien qu'entraîne son apostolat, il proteste à la face de l'univers qu'il n'est redevable qu'à Dieu de tant de grâces, qu'il ne se résigne à tant de tribulations que pour rendre au Christ un culte plus vrai. *In his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos* (1).

Il fait bon, Messieurs, contempler ces types admirables de la charité chrétienne et les entendre nous rappeler continuellement que nous devons vivre non pour nous-mêmes, mais pour Dieu.

II

Faudra-t-il donc à chaque pas et du matin au soir nous répéter : je marche, j'étudie, je travaille, je souffre, c'est pour Dieu ?

Tantôt, dure comme le pharisaïsme, l'hérésie a voulu imposer au chrétien ce fardeau. Elle n'a pas craint de dire que nos actes, si honnêtes qu'ils

(1) *Romains*, VIII, 37.

soient, deviennent des fautes dès que l'on ne rapporte pas à Dieu chacun d'eux par une volonté formelle et explicite. Tantôt, relâchée comme le sadducéisme et tremblant de heurter les passions, elle atténue les austérités de l'Évangile, elle s'efforce de prouver que l'on peut être l'ami de Dieu sans s'imposer aucune discipline, ni aucun sacrifice, et, pour justifier sa molle attitude, elle abuse des paroles du Sauveur proclamant que son joug est suave, que son fardeau est léger; elle oublie qu'un joug suave est encore un joug, qu'un fardeau léger est encore un fardeau.

La charité s'épanouit au soleil de la vérité, elle se tient à égale distance de ces doctrines qui pèchent par excès ou par défaillance. Elle exige rigoureusement que de temps en temps, par des actes positifs, nous nous engagions totalement au service de Dieu. Elle se montre plus satisfaite encore, si souvent l'on renouvelle ces actes et si l'on affirme son dévouement à Dieu. Elle est au comble de ses vœux quand la pensée de Dieu éclaire toute la vie.

Pour ne point froisser la charité l'homme doit, au moins quelquefois, affirmer sa volonté de servir Dieu pendant toute son existence. Quand sa raison s'éveille, quand il prend conscience de lui-même, quand il se pose le problème de sa destinée, il est tenu de se consacrer à Dieu et de s'orienter vers lui, comme il est tenu de croire et d'espérer. Assu-

rément, pour que nous soyons liés par ce précepte, il faut que nous connaissions Dieu; mais dès que nous le connaissons la loi nous saisit, elle nous impose de le traiter comme il a droit de l'être et de voir en lui la fin dernière de toutes nos actions. La mère chrétienne ne manque pas d'inculquer cette idée à ses enfants, de leur dire au moment où leur raison s'affirme: « Vous devez vivre pour Dieu donnez-vous à lui dès maintenant et pour toujours. » Pour satisfaire les ordres de la charité est-ce assez de se donner à Dieu une fois pour toutes, d'avoir l'intention générale de ne jamais revenir sur cet acte souverain? Non, Messieurs. Le Pape Innocent XI a censuré cette proposition: « Nous n'oserions pas taxer de faute mortelle l'homme qui n'aurait affirmé qu'une fois dans sa vie son amour pour Dieu (1). » Il est impossible, en effet, d'aimer Dieu de tout son cœur sans protester de temps en temps de cet amour. Ces protestations suffiraient-elles si elles se produisaient à de très rares intervalles? Non, Messieurs. Le même Innocent XI a condamné l'opinion de ceux qui écrivaient: « Il est probable que le précepte de la Charité ne nous oblige pas même tous les cinq ans à professer notre amour pour Dieu (2). » Le Christ disait: « *Manete in dilectione meâ* (3). Demeurez dans mon amour. » Mais peut-on demeu-

(1) DENZINGER-BANNWART, 1155.

(2) DENZINGER-BANNWART, 1156.

(3) S. JEAN, IV.

rer dans un amour sans l'affirmer au dedans et au dehors? Les questions posées par les casuistes me paraissent plus spéculatives que pratiques. Qui-conque aime Dieu éprouve le besoin de le lui témoigner, et de lui répéter : « Je vous appartiens et je ne vis que pour vous »

La Charité a introduit dans la masse fidèle des mœurs admirablement adaptées à cette obligation. Elle obtient que chaque matin et chaque soir les chrétiens s'agenouillent devant le Père, lui offrent toutes leurs actions, tous leurs travaux, toutes leurs douleurs, toutes leurs tentations, toutes leurs luttes de la journée. Quel spectacle de voir l'élite de l'humanité se recueillir à l'aurore et au crépuscule, pour répandre aux pieds de Celui qui dispose du temps et de l'éternité le flot de ses désirs et de ses adorations ! Quel triomphe de l'Évangile, quand les pères, les mères et les enfants mêlant leurs larmes et leurs allégresses, élèvent leurs voix vers le ciel et aspirent à ne rien faire, à ne rien dire, à ne rien vouloir, à ne rien penser qui puisse attrister le roi éternel des siècles ! Quelle victoire de l'amour quand, une fois la semaine, les habitants de la cité s'assemblent dans le temple pour répéter à l'unisson : « Seigneur, nous sommes votre peuple et nous vous appartenons comme les brebis appartiennent à leur pasteur : *Nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus!* Quel solenne hommage quand, à l'anniversaire de la naissance, de

la passion, ou de la résurrection de Jésus, les foules se pressent dans les sanctuaires et murmurent : « O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.* Nous vous adorons et nous vous bénissons parce que nous reconnaissons en vous la plus haute souveraineté et en nous la plus profonde dépendance. En se comportant de cette sorte, le peuple chrétien engage au service de Dieu chaque saison de l'année, chaque semaine du mois, chaque jour de la semaine, et il vit vraiment pour Celui qu'il aime.

La charité obtient davantage. Elle obtient que le chrétien plus fervent, d'une manière explicite, commence ses principales actions par un hommage au Créateur. Les âmes pieuses, avant de sortir de leur maison et en y rentrant, avant d'aller enseigner l'ignorance, consoler l'affliction, secourir la misère, s'adressent à Dieu pour lui dire : « C'est pour vous plaire que je m'arrache à mon repos, que je renonce à ma tranquillité, que je me dévoue à ces êtres incultes, malheureux, répugnants. » Les apôtres animés de l'esprit évangélique ne se résignent point à leur épuisant labeur sinon après avoir offert leurs sueurs et leurs efforts à celui qui les envoie. Le savant que domine la dévotion ne s'applique point à ses études sans avoir répété au Dieu de la lumière : « Je ne veux que mettre en un plus éclatant relief votre enseignement, votre parole, vos œuvres. » Dans nos écoles et dans nos associations, les exercices intellectuels,

les récréations, les repas, les jeux sont précédés et suivis de la prière qui voue à Dieu les heures à mesure qu'elles nous sont données. C'est ainsi que la charité nous fait vivre pour Dieu.

Elle exerce une influence plus vivante encore sur les saints qui sont obsédés par le désir de plaire à Dieu, par la crainte de l'offenser, ne fût-ce que légèrement. Une délicatesse exquise, scrupuleuse, vigilante préside à tous leurs rapports avec celui qu'ils aiment. Ils ne consultent pas les intérêts de leur gloire, de leur bonheur, de leur tranquillité. Perpétuellement attentifs, les yeux constamment levés vers le Maître pour deviner ses volontés, ils cherchent les moyens les plus efficaces de le secourir. Il n'est pour ainsi dire pas une de leurs pensées, pas une de leurs résolutions, pas un de leurs mouvements qui n'ait explicitement Dieu pour but. Leur charité n'est pas un feu endormi sous la cendre, mais une flamme ardente qui brûle sans cesse et qui consume leur vie devant l'autel. Point de distraction qui puisse les ravir à leur contemplation, point d'affaire qui puisse les détourner de leur adoration. On les voit tout le jour louer, bénir Dieu par leurs paroles, par leurs œuvres, et se montrer indifférents à ce qui ne regarde pas sa gloire. La parfaite charité s'empare ainsi non pas implicitement, mais explicitement et formellement de chaque minute de leur existence, de chacune de leurs actions, de chaque battement

de leur cœur pour les employer au service de celui qui est tout pour eux : Dieu.

Dans une réminiscence de la vérité qu'il renia, Renan a dit : « Un être parfait ne serait plus égoïste, il serait tout religieux (1). » Il faut ajouter : un être tout religieux serait totalement à la merci de la charité qui deviendrait le principe de tous ses mouvements comme l'âme est le principe de tout phénomène vital. L'idéal est d'assurer à l'amour de Dieu cette autorité absolue. Si nous n'aboutissons pas à cette perfection, du moins, Messieurs, restons fidèles aux traditions de la société chrétienne. Lorsque le jour commence et lorsque le jour finit, agenouillons-nous aux pieds du Christ et affirmons-lui notre volonté de ne vivre que pour lui. Lorsque la cloche sonne, arrêtons-nous au milieu de nos travaux pour renouveler notre intention de ne respirer qu'en vue de sa gloire. Lorsque la tentation nous presse, résistons à son aiguillon pour protester de notre fidélité au Créateur. Puis, de temps en temps, à l'occasion du dimanche, de la confession, de la communion, des fêtes plus émouvantes de la liturgie, offrons à Dieu, avec plus de recueillement l'hommage de tout notre être. C'est ainsi que nous pourrions satisfaire aux exigences de la charité et vraiment ne rien dérober à Dieu de ce qui lui appartient. Ainsi soit-il.

(1) *Les Apôtres*, p. 385.



TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

DE LA STÉRILITÉ
DES ŒUVRES ET DES VERTUS
QUE N'ANIME PAS LA CHARITÉ



SOMMAIRE

Hymne de saint Paul en l'honneur de la charité. L'apôtre élève la charité au-dessus de toutes les perfections de l'esprit et du cœur. Pour comprendre sa pensée, il faut expliquer : 1° comment les vertus et les œuvres sont stériles sans la charité; 2° comment la charité communique à nos actes, même les plus humbles, une admirable fécondité, p. 245-246.

1

Saint Paul affirme d'abord que sans la charité la perfection de la parole, la perfection de la connaissance, la perfection des œuvres sont des dons insuffisants et stériles.

1. Le don des langues. Honneur rendu chez les Grecs à l'art de bien dire. Faveur dont chez nous jouissent la littérature et l'éloquence. Rôle de la parole apostolique dans le christianisme. Importance du don des langues pour la diffusion de la parole apostolique. Prix qu'on attachait au don des langues dans la primitive Eglise, et en particulier à Corinthe. Saint Paul enseigne que sans la charité la grâce de la parole est inutile à celui qui la possède. Elle est inutile, car elle est morte, et elle est morte car elle procède d'un être mort, p. 246-248.

2. Le don de prophétie, la connaissance des mystères, la possession de la science parfaite, la foi capable de transporter les montagnes n'ont pas plus d'efficacité sans la charité. Grandeur surhumaine de celui qui posséderait tous ces dons. Cependant, aux yeux du vrai Dieu, cet homme compterait moins que l'être le plus humble dont l'âme serait pleine de charité. Pourquoi? p. 248-250

3. Les œuvres ne remplacent pas davantage la charité. Illusions communes à ce sujet. Doctrine de l'Apôtre appliquée non pas seulement aux œuvres ordinaires, mais aux œuvres héroïques. Sans la charité ces œuvres, bien qu'elles ne soient pas mauvaises, n'ont pas de valeur pour le salut personnel. Explication de ce principe. Exemple des vierges folles, p. 250-252.

II

La charité communique la vie et la fécondité à nos vertus, nos œuvres, à nos actes.

1. Non seulement les grandes vertus, comme la foi, l'espérance, la justice animées par la charité ont une portée infinie, mais la moindre bonne action, le don d'un verre d'eau, d'un denier nous mérite la vie éternelle, p. 252-254.

2. La charité peut même remplacer toutes les œuvres extérieures. Un homme aveugle, sourd, muet, paralysé, incapable d'un mouvement pourrait, avec la seule charité intérieure, devenir un grand saint, avoir une vie extrêmement féconde, p. 254.

3. Pourquoi la charité exerce-t-elle une influence si heureuse sur des vertus et sur des œuvres par elles-mêmes stériles?

a) Parce qu'elle fait de nous des amis de Dieu. Or nous sommes plus touchés par les moindres dons de nos amis que par les plus grandes générosités des indifférents, p. 254-255.

b) Parce que par la charité nous agissons pour Dieu et au nom de Dieu : Dieu est en nous le suprême moteur. Or le propre de Dieu est de tirer des causes les plus infimes des effets merveilleux, p. 255.

c) Parce que la charité fait vivre Jésus-Christ en nous. Alors nos œuvres deviennent les œuvres du Christ. Or une larme, une goutte de sang du Christ ont aux yeux du Père une valeur infinie, parce qu'elles émanent d'une personne divine, p. 255-256.

4. Pourquoi la charité peut-elle remplacer toutes les œuvres extérieures? Parce que Dieu n'exige en réalité qu'un tribut : celui de l'amour qui contient implicitement tous les autres. Possédant le cœur, il possède le principe de tout le bien dont nous sommes capables. Cette doctrine est consolante pour les âmes à qui la Providence ne permet pas de déployer au service de Dieu autant de zèle qu'elles le voudraient, p. 256-257.

Deux leçons à tirer de cet entretien : 1° ne nous illusionnons pas sur la valeur des vies que n'anime pas la charité; 2° si nous n'avons plus la charité, il faut la recouvrer dans les larmes de la pénitence sacramentelle; si nous la possédons, prenons garde de la perdre; pour ne point la perdre, travaillons à la développer, p. 257-258.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

DE LA STÉRILITÉ DES ŒUVRES ET DES VERTUS QUE N'ANIME PAS LA CHARITÉ

*Æmulamini autem charismata
meliora. Et adhuc excellentiorem
viam vobis demonstro.*

Aspirez aux dons supérieurs.
Aussi bien, je vais vous montrer
une voie excellente entre toutes.

I Corinthiens, XII, 31.

MESSIEURS,

Saint Paul venait de signaler aux Corinthiens les faveurs extraordinaires que le Christ a prodiguées son Église. Il avait parlé avec enthousiasme de l'apostolat, de la prophétie, du doctorat, de la science, des facultés de guérir, de gouverner; soudain, sur le ton brusque qui lui est propre, il s'arrête

et, paraissant dédaigner les grâces qu'il a exaltées, il dit aux fidèles : « Aspirez à des dons supérieurs. Je vais vous montrer une voie meilleure et excellente entre toutes. » Et voilà que son inspiration l'emporte et lui dicte une hymne où il élève au-dessus de toutes les perfections de l'esprit, de toutes les qualités du cœur, la charité, où il enseigne que sans la charité les qualités les plus hautes, les œuvres les plus héroïques ne servent à rien. Essayons de suivre l'apôtre dans son vol, et de comprendre d'abord que les œuvres et les vertus sont stériles sans la charité, puisque la charité communique à nos actes, même les plus humbles, une admirable fécondité.

I

A la suite du texte que je viens de citer, saint Paul affirme que la charité est au-dessus de tous les dons qui se rapportent à la perfection de la parole apostolique, à la perfection de la connaissance, à la perfection des œuvres, et il ajoute que ces dons restent insuffisants si le souffle de la charité ne vient les vivifier.

Il souligne d'abord la stérilité pour le salut personnel du don des langues que n'anime pas la charité. Vous savez en quel honneur était tenu chez les Grecs l'art de bien dire. Les lettres, l'éloquence jouaient un rôle considérable dans la vie publique

et les Hellènes se montraient fiers de leurs grands poètes, de leurs grands écrivains, de leurs grands orateurs. Nous en sommes toujours au même point, nous qui attachons tant de prix au tour élégant de la phrase, à l'adaptation harmonieuse des mots, au rythme cadencé des formules et des périodes. Nous vivons plus que jamais de littérature, de discours, et même quand ils sont vides de sagesse et de pensée, même quand ils déguisent mal leur pauvreté sous une vaine splendeur, les discours et la littérature obtiennent encore auprès de nous du succès. Dans le Christianisme, la parole destinée à répandre l'Évangile le long des routes de l'Orient et de l'Occident a toujours été considérée comme une grâce spéciale du ciel. Au début de l'Église, quand on entendait des hommes user de toutes les langues, on tombait dans l'admiration, et à Corinthe, plus qu'ailleurs, on désirait ardemment recevoir de l'Esprit-Saint la faculté de s'exprimer dans les idiomes les plus divers. Saint Paul enseigne à ses disciples que, sans la charité, la grâce de la parole est inutile à celui qui la possède. « *Si linguis hominum loquar et angelorum, caritatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans aut cymbalum tinniens.* Quand je parlerais la langue des anges et des hommes, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain qui résonne, qu'une cymbale qui retentit (1). » Cette grâce est inutile,

(1) I Corinth., XIII, 1.

car si éloquente qu'elle soit, si fortement qu'elle affirme la vérité, si logiquement qu'elle la prouve, si clairement qu'elle l'explique, sans la charité la parole est morte. Elle est morte, car elle procède d'un être qui n'ayant pas la charité est mort lui-même. Se repliant sur soi, saint Paul s'applique sa propre doctrine. Il a prêché en toute indépendance la vérité à tous, aux Juifs qui connaissent la loi, aux Gentils qui l'ignorent, aux forts, aux faibles, et cependant il craint d'être réprouvé, parce qu'il craint de ne pas avoir la charité : *Ne, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (1); leçon impressionnante pour ceux qui se complaisent en eux-mêmes, qui s'admirent, qui se croient parfaits, et qui ne se doutent pas que leurs talents ne valent pas la moindre parcelle de charité.

Saint Paul continue : « Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères, quand je posséderais toute science, quand j'aurais toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien (2). » Toutes ces qualités qui dévoilent la perfection de l'esprit exaltent l'homme singulièrement. De quel prestige ne jouirait pas celui qui, par le don de prophétie, déchirerait les voiles de l'avenir et lirait comme dans un livre les événements futurs? S'il ajoutait à cette vision la claire, la lumineuse intuition des mystères

(1) *I Corinth.*, ix, 27.

(2) *Ibid.*, xiii, 2.

éternels et cachés dans le sein du Père céleste, s'il possédait en outre toute la science que la raison peut acquérir par ses propres forces et par celles que l'Esprit-Saint peut communiquer, si sa foi le rendait maître de la nature, des éléments, capable de transporter les montagnes, nous le croirions parfait. Connaître tout ce qui est connaissable au ciel et sur la terre, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, dans la création et dans le Créateur, en lui-même et en dehors de lui-même, disposer d'un empire absolu sur le monde, quelle grandeur cela ne suppose-t-il pas dans un être? On ne le prendrait plus pour un homme, on serait tenté de lui élever des autels, de lui offrir de l'encens et de le croire un dieu. Et cependant aux yeux du vrai Dieu, il serait moins avec sa science, avec sa sagesse, avec sa foi, avec sa puissance que l'être le plus borné, le plus faible, le plus infirme en possession de la charité. En vain se prévaudrait-il, à l'heure dernière, de ses lumières, en vain dirait-il pour attendrir son Juge : « Seigneur, Seigneur, en votre nom, n'ai-je pas prophétisé, n'ai-je pas chassé les démons, n'ai-je pas multiplié les miracles? » Le Seigneur lui répondrait hautement : « Je ne vous ai jamais connu. Retirez-vous de moi, ouvrier d'iniquité (1). » Car le Seigneur n'est pas nécessairement l'ami de ceux qui prophétisent, qui

(1) S. MATTHIEU, VII, 22.

accomplissent des miracles, mais de ceux qui font sa volonté et qui la font par amour. Pour lui, les plus grands, quelles que soient leurs qualités, ne sont rien sans cette vertu. *Si charitatem non habuero, nihil sum.* Enseignement redoutable, que devraient bien méditer tant d'âmes disposées à prétendre que l'éclat de leur esprit, que la supériorité de leur génie les dispensent d'aimer Dieu et leur assureront de sa part un accueil miséricordieux !

D'autres s'imaginent que les œuvres remplacent la charité. Le monde dit à propos d'hommes qui se montrent indifférents à l'égard de Dieu ou qui nourrissent des sentiments incompatibles avec la charité : ils étaient si bons, ils secouraient si largement les pauvres, il est impossible que Dieu ne les traite pas comme de fidèles serviteurs. Écoutez saint Paul, Messieurs, il nous enseigne nettement que les œuvres les plus sublimes sans la charité ne suffisent pas : « Quand, dit-il, je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps au feu, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien, *nihil mihi prodest.* » Remarquez-le, l'apôtre ne parle pas des œuvres de cette vague et commune philanthropie qui s'attendrit sur le sort des pauvres, qui sait partager avec eux ses ressources, il parle de la générosité qui s'élève jusqu'à l'abandon total de ses biens pour enrichir les indigents. Il ne parle pas du dévouement noble qui rend facilement service aux malheureux, il parle de

l'enthousiasme héroïque qui nous entraîne à livrer notre corps aux flammes et à sacrifier notre vie pour nos semblables; et il conclut : si la charité n'est pas à la racine de cette générosité, de ce dévouement, de cet héroïsme, les actes les plus admirables ne servent de rien pour le salut. Nous avons connu de ces hommes qui, sous l'influence du cœur ou du mysticisme, se montraient vis-à-vis des petits d'une condescendance admirable, et nous avons été tentés de les canoniser bien qu'ils eussent refusé de confesser Dieu et de l'adorer. Nous nous sommes trompés. Pourvu qu'elles ne soient corrompues par aucune intention déréglée, ces vertus ne sont point des vices, ces œuvres ne sont point mauvaises comme l'ont prétendu les hérétiques. Il est faux de dire que tous les actes des païens, et à plus forte raison les actes des chrétiens qui ne sont pas en état de grâce doivent être considérés comme des péchés; la justice, la foi, l'espérance ont, par elles-mêmes, une valeur réelle et même surnaturelle, cependant elles ne nous unissent point à Dieu. Or c'est par notre union avec lui que nous plaisons à Dieu, que nous sommes ses amis, ses enfants, ses héritiers. Le Christ disait à ses apôtres : « Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché à la vigne, ainsi vous ne le pouvez, si vous ne demeurez en moi... Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire (1) » pour votre salut. Aucune vertu,

(1) S. JEAN, xv, 4-5.

en dehors de la charité, n'étant le principe de cette union, aucune ne nous rend agréables à Dieu, aucune ne nous mérite le bonheur éternel. Les vierges folles avaient des âmes pures, cependant elles ne furent point admises au banquet de l'époux, parce que la lampe de leur cœur ne contenait pas l'huile de la charité. •

II

Que la charité s'empare de l'âme, immédiatement toutes ces vertus mortes revivent, toutes ces œuvres stériles sont rendues fécondes, tous ces actes défectueux deviennent parfaits. Alors non seulement ces grandes vertus qui s'appellent la foi, l'espérance, la justice, touchent Dieu et ont une portée infinie, mais les moindres mouvements du cœur, les moindres gestes ont aux yeux de Dieu un grand prix. Saint Paul ne nous enseigne-t-il pas que, si nous avons la charité, l'action de boire, de manger, aboutit à la gloire de Dieu? L'Époux des cantiques ne dit-il pas à l'âme fidèle qu'il appelle sa sœur bien-aimée : « Vous avez blessé mon cœur par l'éclat d'un de vos yeux, par un cheveu de votre tête. *Vulnerasti cor meum... in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui* (1). » Cet œil brillant de lumière symbolise pour saint Bernard ce qu'il y a

(1) *Cantique*, 1v.

de plus éclatant dans la sainteté, ce cheveu de la tête ce qu'il y a de plus infime, et Dieu veut nous faire entendre qu'il est gagné par les plus grandes comme par les plus petites choses pourvu que tout soit pénétré de charité. Le Christ par lui-même ou par ses disciples exalte au plus haut point la fécondité de la charité. Aux pêcheurs qui ont quitté par amour pour lui quelques mauvaises barques et quelques filets usés il promet le centuple sur la terre et la vie éternelle dans le ciel. Un léger effort, une heure de tribulation nous vaudront auprès de lui le poids d'une gloire sans fin. *Momentaneum hoc et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (1). Écoutez attentivement le Sauveur : il n'attache pas seulement le salut aux actes héroïques, il ne nous dit pas seulement : vous régnerez avec moi en abandonnant votre fortune et les séductions de ce monde, en vous livrant pour moi à la mort; il ne dit pas même : je ne prendrai en considération que l'accomplissement des préceptes les plus difficiles, il choisit de toutes les actions la plus humble, celle qui est à la portée de tous : un verre d'eau donné en son nom, un denier consacré à son temple, nous mériteront son royaume : il l'affirme, il le jure. *Amen dico vobis, non perdet mercedem suam* (2). Nous possédons pour rien la terre des bienheureux. Le

(1) II Corinthiens, iv.

(2) S. MATTHIEU, x.

grain de blé est bien peu de chose et cependant il contient tout l'espoir de l'avenir. Ainsi en est-il des œuvres les plus modestes que la charité vivifie, elles ne passent point, elles sont en nous la semence de l'éternité.

La charité compte même plus aux yeux de Dieu que toutes les œuvres extérieures, et au besoin elle les remplace toutes. Si vous êtes pauvre vous n'aurez point la faculté de faire l'aumône, si vous n'avez point d'ennemis vous n'aurez pas l'occasion de pardonner, si vous êtes faible vous ne pourrez pas protéger les faibles, si vous êtes malade vous ne pourrez pas visiter les malades, si vous êtes paralysé vous ne pourrez pas donner un verre d'eau, si vous êtes muet et aveugle vous ne pourrez même pas adresser aux affligés une parole de consolation, ni même les envelopper dans un regard de sympathie. Dieu ne vous demandera que de l'aimer, cet amour suppléera au reste et assurera, si vous le voulez, la plus riche fécondité à votre vie en apparence rétrécie et diminuée.

Pourquoi nos œuvres, par elles-mêmes si impuissantes à gagner le cœur de Dieu, agissent-elles sur lui avec tant d'infailibilité dès qu'elles ont été saisies par la charité? Et pourquoi la charité au besoin remplace-t-elle si efficacement toutes les œuvres?

La charité, qui inspire nos œuvres, les rend précieuses devant Dieu d'abord parce qu'elle fait de nous les amis de Dieu. Nous sommes émus par la moindre attention de nos amis : un regard, une parole de ceux qui nous aiment nous touchent plus que toutes les démonstrations de ceux qui n'ont pour nous qu'indifférence. Nous nous arrêtons beaucoup moins au don de celui qui nous aime qu'à l'amour de celui qui nous donne. *Non donum amanti, sed dantis amorem*. Dieu ne juge pas autrement que nous. Quand nous l'aimons, il est sensible aux œuvres les moins importantes accomplies pour lui, elles lui sont agréables, il en tient compte, il nous rend amour pour amour.

Secondement, par la charité nous agissons pour Dieu et au nom de Dieu : nous sommes ses instruments, c'est lui qui en nous est le vrai et suprême moteur. Or, émanant de Dieu, les actions les plus infimes aboutissent aux effets les plus merveilleux. Moïse avec un roseau multiplie les prodiges, Élie avec un manteau divise les eaux du Jourdain, l'ombre de saint Pierre guérit les maladies mortelles. Le propre de Dieu est de tirer des causes les plus faibles des résultats incalculables : comment donc s'étonner que nos œuvres les plus insignifiantes deviennent tout à coup si puissantes et soient douées de tant de fécondité dès qu'il s'en empare ?

Troisièmement, Messieurs, lorsque nous avons la charité, ce n'est plus nous qui vivons, c'est Jésus-

Christ qui vit en nous. *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*. Vivant en nous, il opère en nous, nos actions portent l'empreinte de sa dignité, de sa perfection, nos œuvres sont pour ainsi dire les siennes plus que les nôtres. Mais une larme de Jésus, un regard de ses yeux, un geste de ses mains, une goutte de son sang, une parole de ses lèvres ont aux yeux de Dieu un prix infini. Quand il agit en nous avec notre concours, quand il vit en nous, nos actions acquièrent une valeur immense, notre vie ne peut qu'être infiniment agréable à Dieu, et servir admirablement sa gloire. Le Père retrouve en nous quelque chose du Christ, et il arrête sur nous une partie des tendres complaisances qu'il prodiguait à son Fils.

Vous me demandez pourquoi la charité peut même remplacer toutes les œuvres extérieures? Parce que le seul tribut que Dieu exige de nous en réalité, c'est l'amour. Être aimé, voilà vraiment tout ce qu'il réclame de ses créatures. Lorsque nous lui avons donné notre cœur, nous lui avons donné tout ce qu'il désire, nous avons rempli sa loi et accompli sa volonté. Ce qu'il apprécie dans nos actes, ce qui le touche dans nos œuvres, c'est l'amour qui les anime. Que lui importent ces actes et ces œuvres, s'il possède le principe qui les vivifie? Qu'importent les eaux du fleuve s'il est possible de les puiser à la source même? Aussi quand sa Providence ne permet pas à votre zèle de se déployer dans tout

son éclat, de s'affirmer avec grandeur au dehors, ne vous affligez pas : la charité supplée à tout. En donnant à Dieu le cœur d'où coule tout ce qu'il y a de bon dans notre existence, nous lui avons tout donné.

Deux leçons s'imposent à la suite de cet entretien. D'abord ne nous faisons pas illusion sur la valeur des âmes et des vies que l'amour de Dieu n'imprègne pas de sa vertu. Quelles que soient les apparences, quelle que soit la portée de la parole, quels que soient les miracles, quelles que soient même la perfection de la justice, la profondeur de la foi, l'ardeur de l'espérance, la dignité des mœurs, tout cela sans la charité est insuffisant. Revenons au principe émis par saint Paul : « Quand je parlerais la langue des anges et des hommes, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnante, qu'une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères, quand je posséderais toute science et une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps au feu, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. » Ensuite, puisque tout est inutile sans la charité, la loi nous impose des devoirs rigoureux. Elle nous impose l'obligation de recouvrer la charité, si nous l'avons perdue. Nous l'avons perdue dans le mal, il faut la faire renaître dans

les larmes de la confession et du repentir. La loi nous impose de garder la charité si nous la possédons. Nous portons ce trésor dans des vases fragiles, ne nous exposons pas aux dangers, aux tentations où il pourrait défaillir. La loi nous impose de développer en nous la charité pour la conserver plus sûrement et pour dilater notre vie sous son influence. Attisons sans cesse ce feu divin, essayons de faire monter sa flamme toujours plus haut, permettons-lui d'embraser librement toute notre âme et de consumer pour ainsi dire toute notre substance. Alors nous vivrons, alors nous serons en rapport avec notre fin dernière par nos pensées, par nos vouloirs, par nos actes, alors nous serons intimement unis à Dieu, cette union sera féconde et nous préparera l'éternelle joie qui est la récompense de la seule charité. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

DE L'ORDRE ÉTABLI
DANS NOS AFFECTIONS PAR LA CHARITÉ



SOMMAIRE

La charité en nous prescrivant d'aimer Dieu de toutes nos forces ne nous contraint pas de nous oublier nous mêmes, ni de dédaigner nos semblables au contraire, elle nous oblige à nous aimer et à aimer les autres. Mais elle règle l'ordre de nos affections. L'ordre qu'elle établit porte sur les personnes que nous aimons et sur les biens que nous leur voulons, p. 265-266.

I

1. Nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses.

a) Paroles de Jésus-Christ affirmant cette loi et l'urgence de cette loi. Ces paroles nous indiquent que la charité est un amour profond, elles nous apprennent que nous errons gravement lorsque pratiquement nous donnons à Dieu la seconde ou même la dernière place dans notre cœur, p. 266-267.

b) Il faut pourtant comprendre le sens de cet enseignement. Aimer Dieu par-dessus toutes choses, ce n'est pas nécessairement sentir son amour plus que les autres, c'est, au sommet de l'âme et par la volonté préférer Dieu à tout le reste et être disposé, pour ne point rompre avec lui, à nous séparer des êtres les plus aimés, p. 267-268.

c) Pourquoi devons-nous aimer Dieu plus que nous-mêmes et par-dessus toutes choses? Pour deux raisons : 1° parce que seul Dieu considéré en lui-même est la Beauté infinie que nous ne pourrions jamais aimer autant qu'elle est aimable. Aucune créature n'a ce titre à notre amour : 2° parce que, si nous considérons Dieu par rapport à nous, nous trouvons notre bien en lui plus qu'en nous-mêmes et plus que dans le monde entier, p. 268-269.

2. Après Dieu ce que nous devons le plus aimer c'est nous-mêmes.

a) Raison de cet enseignement : pour établir l'ordre de la charité, il faut considérer et la valeur intrinsèque de l'être aimé, et les rapports intimes de celui-ci avec l'être aimant. Or, personne, excepté Dieu, n'est aussi près de nous que

nous-mêmes, c'est pourquoi nous sommes tenus de nous préférer à nos semblables, p. 269.

b) Conséquence de cet enseignement : 1° Il faut préférer son âme à celle des autres. Il n'est jamais permis de perdre son âme pour sauver celle des autres. 2° Il faut préférer l'âme des autres à notre corps, parce que cette âme vaut plus que notre corps, parce qu'elle est plus près de notre âme, plus semblable à notre âme que notre corps. 3° Il faut préférer notre corps au corps des autres. Explication de ce principe qui respecte l'ordre de la charité en laissant toutes les portes ouvertes à l'héroïsme et au dévouement, p. 269-272.

3. Parmi nos semblables, *toutes conditions égales d'ailleurs*, la première place appartient aux meilleurs qui sont les plus ardents amis de Dieu.

a) Raison de cette doctrine. Quand on aime Dieu par-dessus toutes choses, après lui ceux qu'on aime le plus sont ceux qui ont avec lui plus de ressemblance. Conséquences pratiques : erreurs des chrétiens toujours indulgents pour les impies, toujours sévères pour les bons et pour les amis de Dieu, p. 272-273.

b) Pour établir définitivement l'ordre dans nos affections pour nos semblables, il faut considérer les rapports de ceux-ci avec l'être aimant. Conséquence : nos parents, nos amis, nos concitoyens doivent passer avant les étrangers. Erreur et culpabilité de quiconque enfreint cette loi, p. 273-274.

II

Dans quel ordre ranger les biens que nous voulons à nos amis?

1. La gloire de Dieu est le bien que nous devons poursuivre par-dessus tout, puisque nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses et que l'aimer par-dessus toutes choses c'est lui vouloir plus de bien qu'au reste du monde. Fâcheuse tactique des hommes qui ont toujours peur d'accorder trop d'attention à la cause de Dieu, p. 275-276.

2. Qu'il s'agisse de nous ou des autres, le premier bien que nous devons chercher, c'est le salut éternel sans lequel les autres avantages sont inutiles.

a) Par suite, pour nous-mêmes et pour les autres, il faut

avant tout chercher le royaume de Dieu. Aveuglement des parents et des amis qui oublient ce précepte, p. 276-278.

b) La sainteté étant le seul moyen d'arriver au salut, on ne peut désirer l'un sans l'autre. Par suite, il faut désirer ardemment la sainteté de ceux que nous aimons et préférer pour eux la grâce et la vertu aux biens temporels les plus précieux, p. 278-279.

c) Les biens de cette vie : santé, richesses, etc., doivent occuper une place dans notre sollicitude, mais la dernière, p. 279-280.

Résumé de cet entretien et exhortation, p. 280.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

DE L'ORDRE ÉTABLI DANS NOS AFFECTIONS PAR LA CHARITÉ

Ordinavit in me charitatem.

Il a réglé en moi l'amour.

Cantique, II, 4.

MESSIEURS,

La charité règne sur les âmes saintes en assujettissant à Dieu leur cœur, leur esprit, toutes leurs énergies, en lui rapportant toute leur vie, en communiquant à leurs œuvres et à leurs vertus sa surnaturelle fécondité. Cependant, elle n'est pas exclusive. Elle ne nous oblige pas à nous haïr nous-mêmes, à dédaigner nos semblables, elle nous commande au contraire de nous aimer et aussi de nous attacher avec force et avec dévouement à la personne de notre prochain et à ses

intérêts. Son rôle n'est donc pas de nous interdire les légitimes affections qui sollicitent notre volonté, mais d'établir entre elles l'ordre qui convient. Ce sujet serait immense s'il fallait le traiter dans son ampleur et dans ses détails. Je ne pourrai que vous indiquer ses applications les plus pratiques.

La charité porte sur les personnes et sur les biens que nous leur voulons. Quels plans doivent occuper les personnes dans notre cœur? Dans quel ordre devons-nous rechercher pour elles les biens que nous leur désirons? Telles sont les deux questions auxquelles j'ai, ce soir, l'intention de répondre.

I

D'abord nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses, le préférer aux êtres qui nous sont le plus chers et le préférer à nous-mêmes. Il faut qu'il soit roi du cœur humain comme il est roi de l'univers, que dans notre âme il s'élève infiniment au-dessus de toutes les créatures. Jésus-Christ nous a signifié sa volonté avec une précision qui n'admet pas de réplique, ni de distinction. Il a dit : « Honorez votre père et votre mère, celui qui maudira son père et sa mère, mourra (1). » Mais il a dit aussi : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, celui qui aime son fils ou

(1) S. MATTHIEU, xv, 4.

sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre, — c'est-à-dire qui ne se sacrifie pas pour moi — n'est pas digne de moi (1). » Il a poussé même l'urgence de ce précepte jusqu'à une apparente dureté. Un de ses disciples lui ayant dit : « Permettez-moi, avant de marcher avec vous, d'aller ensevelir mon père », le Sauveur lui répondit : « Suis-moi, et laisse les morts ensevelir les morts (2). » Ces paroles nous indiquent que la charité n'est pas un amour superficiel, mais un amour profond qui, à l'occasion, doit nous rendre capable de souffrir pour Dieu les plus dures immolations. Elles nous apprennent aussi que l'on se trompe gravement lorsque, à l'exemple de beaucoup de gens du monde, l'on fait passer Dieu après tous ceux que l'on aime, lorsque, dans son affection on lui assigne en pratique la dernière place.

Remarquez-le pourtant, Messieurs, en affirmant qu'il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses, je n'entends pas qu'il soit nécessaire, pour remplir le précepte de la charité, de sentir l'amour de Dieu plus vivement que nos autres amours. Dieu est un pur esprit, l'amour qu'il réclame est d'ordre intellectuel. Ce que la Charité exige, c'est qu'au sommet de l'âme, dans la volonté, nous préférerions Dieu à tout le reste, que nous attachions

(1) *Ibid.*, x, 37-38.

(2) *Ibid.*, viii, 37.

plus de prix à son amour qu'à tous nos autres amours, qu'au besoin nous soyons prêts, pour ne point rompre avec lui, à nous séparer des êtres les plus aimés. Mais comme Dieu est invisible, comme sa face n'apparaît pas à nos yeux, comme sa voix ne frappe pas nos oreilles, comme il nous est impossible de le toucher de nos mains, nous pourrions éprouver moins d'émotion, en pensant à lui qu'en pensant à nos proches ou à nos amis. De cela, l'ordre de la charité n'est pas froissé.

Pourquoi devons-nous aimer Dieu plus que nous-mêmes, et par-dessus toutes choses? D'abord, parce que, considéré en soi, Dieu est la Beauté infinie, digne de tous les hommages, que nous ne pourrions jamais adorer autant qu'elle est adorable. En vain la charité aura-t-elle creusé, dilaté, étendu, élevé notre cœur, jamais la mesure de notre dilection n'atteindra tout ce qu'il y a de grandeur en Dieu. C'est pourquoi notre amour pourrait croître pendant toute l'éternité, plus il progresserait, plus il se noierait dans les inaccessibles profondeurs des perfections du Créateur. Mais aucun être n'est sous ce rapport comparable à Dieu. Il est facile d'aimer les créatures autant ou même plus qu'elles le méritent, le privilège incommunicable de Dieu, c'est d'être plus aimable que nous ne saurions l'aimer. Considéré par rapport à nous, Dieu n'a pas moins de droit à un amour de préférence. En Dieu, en effet, nous trouvons notre bien plus qu'en nous-mêmes, plus

que dans toute la création. En nous-mêmes, dans la création, nous ne trouvons qu'un bien partiel, en Dieu seul nous trouvons le bien total, le bien auquel rien ne manque, le bien auquel il est impossible d'ajouter quoi que ce soit. Mais si la nature nous enseigne à sacrifier la partie au tout, si instinctivement le bras consent à périr pour sauver la tête, combien, à plus forte raison, devons-nous être prêts à immoler le monde et à nous immoler nous-mêmes à Dieu, puisque Dieu nous est plus nécessaire, est plus nécessaire au monde que la tête ne l'est au bras, que le tout ne l'est à la partie.

Après Dieu, ce que nous devons le plus aimer c'est nous-mêmes. Il ne faut pas exagérer les obligations du renoncement. Sans doute, en soi, les autres sont souvent meilleurs que nous, partant plus dignes d'estime et d'amour, mais, nous ne devons pas seulement aimer les êtres dans la mesure de leur perfection intrinsèque, nous devons encore les aimer dans la mesure où ils nous ressemblent et où ils ne font qu'un avec nous. Or qui donc est plus semblable à nous que nous-mêmes? Qui donc est plus près de nous, plus un avec nous que nous-mêmes? Il n'y a que Dieu qui soit en nous plus intimement que nous. C'est pourquoi il n'y a que Dieu que nous soyons obligés de préférer à nous. Nous aurons toujours le devoir de faire passer notre âme avant l'âme des autres, nous n'aurons, jamais le droit de

perdre notre âme pour sauver celle des autres. Aussi ceux-là sont dans l'erreur qui, sous prétexte de ramener un de leurs frères au bien, ne craignent pas de s'exposer eux-mêmes au mal et à la damnation. Sans compter que ces dévouements sont suspects au point de vue du désintéressement réel, ils sont immoraux au premier chef. En vertu du même principe, nous aurons toujours le devoir de préférer notre corps à celui des autres, et c'est à peine si, dans des circonstances spéciales, il nous sera permis d'oublier cette loi. Quand cette loi fléchira sans blesser l'ordre, c'est que, en immolant la vie mortelle de notre corps, nous aurons la certitude de lui assurer une vie immortelle, ou bien c'est que par cet holocauste, nous aurons l'espérance fondée de sauver l'âme de nos frères, qui pour divers motifs doit nous être plus chère que nos corps.

Le Christ, en effet, nous prescrit d'aimer notre prochain comme nous-mêmes et non plus que nous-mêmes. Or — saint Augustin le fait remarquer — sacrifier notre vie pour sauver la vie terrestre des autres, ce n'est plus aimer les autres comme nous-mêmes, c'est les aimer plus que nous-mêmes, c'est dépasser la mesure fixée par le devoir. « *Si pro illius temporali vita suam ipsam temporalem perdit. non est jam diligere sicut seipsum, sed plus quam seipsum, quod sanæ doctrinæ regulam excedit* » (1).

(1) *De Mendacio*, c. vi.

Condamnerons-nous donc le soldat qui s'immole pour son chef, le sujet qui s'expose à la mort pour son roi? Non, Messieurs, au contraire, nous les louerons, nous dirons même qu'ils n'ont rempli que leur devoir. Nous les louerons, non parce qu'ils ont préféré la vie d'un particulier à leur propre vie, mais parce qu'ils ont mis au-dessus de leur salut personnel, le salut d'une personne publique de qui dépend le sort d'une armée ou d'une nation. De même nous admirerons la sœur de charité qui consacre ses jours aux pestiférés en risquant de succomber victime de son dévouement, mais en s'élevant à cette hauteur, cette héroïque créature ne va pas seulement au-devant du trépas pour arracher un de ses semblables au danger, elle y va pour donner au monde un exemple de l'amour supérieur que le Christ a éveillé en son cœur, elle poursuit un but spirituel, l'édification de tous ses frères, elle veut atteindre un degré de perfection à ses yeux plus précieux que la vie terrestre. Dans tous les cas analogues, on ne se perd pas soi-même parce que l'on préfère l'existence d'un autre à sa propre existence, mais parce qu'en sacrifiant celle-ci à celle-là, on s'assure à soi-même ou l'on assure aux autres des biens dont la valeur l'emporte sur tous les avantages du présent : « se livrer à la mort pour son ami, dit saint Thomas, est l'acte le plus parfait de la vertu. Par suite l'homme vraiment vertueux estime cet acte plus que la vie de son propre corps »

Par suite, il n'abandonne pas la vie de son propre corps parce qu'il aime son ami plus que lui-même, mais parce que la perfection de son âme lui est plus chère que la vie de son corps. *Tradere seipsum morti propter amicum est perfectissimus actus virtutis : unde hunc actum magis appetit virtuosus quam vitam propriam corporalem : unde quod aliquis vitam propriam corporalem propter amicum ponit, non contingit ex hoc, quod aliquis plus amicum quam seipsum diligit, sed quia in se plus diligit quis bonum virtutis quam bonum corporale » (1).*

On peut ajouter que par cet holocauste, l'homme aime son corps d'une manière excellente, car il lui assure pour l'éternité la résurrection glorieuse que l'on mérite à coup sûr en accomplissant les actes parfaits de la charité. Ainsi notre principe respecte l'ordre qui nous impose de nous préférer aux autres, et cependant il laisse la porte ouverte à l'enthousiasme et à l'héroïsme qui émeuvent si justement les âmes les plus dures et les plus insensibles.

Parmi nos semblables, toutes conditions égales d'ailleurs, ceux qui ont droit à notre prédilection, ce sont les meilleurs, et les meilleurs sont les plus ardents amis de Dieu. Quand on a la charité, en effet, quand on est attaché à Dieu de tout son

(1) III Sentent. Dist. 29. art. 5, ad 3^{um}

cœur, on se rapproche naturellement des hommes qui ressemblent le plus à Dieu, qui le servent avec le plus de zèle, qui travaillent avec le plus d'ardeur à l'établissement et à l'expansion de son règne. Mais qui sont ces hommes sinon les saints, sinon les chrétiens sincères et fervents ? Ce principe est fécond en applications pratiques. A sa lumière on condamnerait ceux qui, trop nombreux, montrent une indulgence sans borne pour les adversaires du Christ et de Dieu, qui essaient de laver dans des torrents de miséricorde les actes les plus révoltants, qui ferment les yeux sur des crimes inexcusables, qui tentent d'atténuer, d'expliquer les excès des impies et qui, en même temps, soulignent sans pitié les moindres faiblesses de leurs frères dans la foi, qui crient au scandale dès qu'un des nôtres a fléchi, qui poursuivent de leurs censures amères les plus dévoués serviteurs du Christ. Certes notre charité s'étend à tous, mais elle doit d'abord envelopper d'une particulière sollicitude ceux qui, partageant notre croyance, sont plus chers à Dieu. Jésus fit preuve d'une miséricorde infinie à l'endroit des juges et des bourreaux qui étaient les ennemis de son Père, il réserva pour ses disciples la fleur de son pardon et les accents les plus émus de sa tendresse.

J'ai dit, toutes conditions égales d'ailleurs, car pour établir l'échelle de nos affections, il faut considérer et les rapports de nos frères avec Dieu

et les liens qui les unissant à nous doivent nous les rendre plus chers. Rien ne peut nous dispenser de traiter avec une particulière dilection les êtres que la nature, c'est-à-dire la Providence, a placés plus près de nous. Ce que l'Évangile nous ordonne d'aimer c'est notre prochain. Et notre prochain est d'abord l'homme dont nous sommes nés, l'homme qui est né de nous, l'homme qui est notre frère par la race et par le sang. Ici encore, j'aurais à vous suggérer, si le temps me le permettait, des réflexions fort utiles. J'aurais à signaler la bizarre conduite de ceux qui affectent à l'égard des étrangers un empressement, une amabilité de tous les instants et qui ne savent qu'être durs, impatientes dans leur foyer, qui réservent toutes leurs bonnes grâces pour le dehors et toute leur mauvaise humeur pour le dedans, qui ménagent avec une infinie délicatesse leurs ennemis, mais qui traitent sans façon leurs proches et leurs amis. Étrange conception des devoirs et de l'ordre de la charité! Du moins sachons que si l'homme est tenu d'aimer les inconnus et les étrangers, le premier souci de l'époux doit être de plaire à son épouse et de la rendre heureuse, le premier souci de l'enfant de vénérer ses parents et le premier souci de l'ami d'être affable, prévenant, dévoué pour ses amis.

II

Dans quel ordre, maintenant, faut-il ranger les biens que nous voulons à nos amis?

Il est clair, après tout ce que nous avons dit, que la gloire de Dieu, que l'établissement du règne de Dieu est pour nous le plus désirable de tous les biens, le bien qui prime tous les autres en droit et auquel il faut donner la préférence en fait. Obtenir que Dieu soit connu, aimé, adoré, qu'il soit proclamé roi dans la vie individuelle, dans la vie domestique, dans la vie sociale ou politique, qu'il soit traité comme maître des siècles fugitifs et de l'immuable éternité, que tout genou fléchisse devant lui, au ciel, sur la terre et dans les enfers, que toute âme et toute langue confesse la souveraineté universelle de son nom et de son pouvoir, telle est la première et dernière ambition de la charité sagement ordonnée. De là une grave erreur chez ceux qui plaçant au-dessus du règne de Dieu la liberté des individus, les intérêts temporels des foyers et des nations, l'autonomie de César et qui craignent la suprématie de Dieu. Il est triste de voir tant d'hommes faire en pratique passer toujours au second plan la cause de Dieu. A les entendre, ce qui importe le plus c'est qu'on ménage leur fortune, c'est qu'on assure leur avenir. Les exclure de la politique

par une revendication opportune ou importune des droits de Dieu, c'est précipiter le monde à sa ruine. La société peut bien vivre sans Dieu, mais Dieu ne peut rien sans eux. Calculs misérables aussi contraires à la véritable sagesse qu'à l'ordre de la charité! Tactique condamnée par le Christ qui parlait de Dieu à tout venant, qui pour assurer le règne de son Père heurtait de front les préjugés des sectes et s'exposait aux contradictions, aux rancunes, aux vengeances de ses ennemis! Il est temps de réagir contre cette attitude effacée et de proclamer hautement que nous sommes les irréconciliables adversaires de tous les actes et de toutes les lois qui refuseront à Dieu l'honneur, l'hommage royal qui lui appartiennent et les partisans de toutes les mesures qui rendront à Dieu toute son autorité.

Qu'il s'agisse de nous-mêmes ou qu'il s'agisse de nos frères, ce que nous devons vouloir avant tout, c'est notre salut et le salut des autres. Oui, Messieurs, pour vous, pour vos enfants, pour vos amis, ce qu'il faut chercher avec le plus de sollicitude ce n'est pas la fortune, ce n'est pas la vie large et heureuse dans le temps, ce n'est pas le succès, l'éclat, les triomphes enviés par le monde, c'est la béatitude dans l'autre vie. Entre une situation où vos intérêts terrestres et ceux de vos amis seront assurés, mais où votre avenir éternel et l'avenir éternel de vos amis sont compromis, et une situation où

les intérêts temporels seront risqués et les intérêts éternels garantis, il n'est pas permis d'hésiter. Rappelez-vous la maxime de la foi; « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il perd son âme. » Quel remords au dernier jour, quand vous vous apercevrez que les alliances qui flattaient votre vanité ont abouti à la damnation de ceux qui vous étaient le plus chers ! Quels déchirements quand ces êtres que vous aimiez se lèveront pour vous accabler et pour vous dire : Votre amour aveugle, désordonné nous a jetés dans le malheur où nous sommes. Vous avez voulu d'abord que nous fussions riches, nous l'avons été; que nous véussions dans le luxe, nous y avons vécu que nous eussions de grands noms, nous les avons eus, que nous fussions honorés, nous avons reçu tous les hommages. Mais vous avez oublié qu'il y avait une autre existence, que votre premier devoir était de nous la préparer : votre amour nous a été fatal. Qui ne tremblerait devant une pareille perspective et devant une pareille responsabilité ! Donc à ceux qu'elle aime voilà le bien que veut d'abord la charité fraternelle : le salut éternel. Et comme nous devons aimer tous nos frères, il faut désirer à tous nos frères la béatitude finale. Sans doute, le Christ guérissait toutes les misères, mais son objectif principal était le salut de nos âmes. Nous entraîner à sa suite, nous associer pour toujours à son triomphe : tel était son souci de tous les instants. II

n'est pas mort pour que les hommes fussent riches, puissants, savants, il est mort pour leur assurer à tous une demeure dans le royaume de son Père. Saint Paul n'a pas versé toutes ses sueurs au service de ses frères, en vue de leur procurer ici-bas un sort privilégié, il s'est dépensé en vue de les introduire dans le ciel. Ce que les parents vraiment chrétiens souhaitent à leurs enfants, ce que les amis chrétiens souhaitent à leurs amis, c'est la vision face à face et la possession de Dieu. Ce qui les inquiète c'est de voir leurs proches risquer leur avenir au delà du tombeau. Penser que leurs fils se sont perdus à jamais, qu'ils ont été réprouvés est, pour les mères croyantes, une perspective désespérante, intolérable. Elles sont sages en jugeant ainsi des choses, elles suivent l'ordre de la charité.

Mais pour être sauvées les âmes doivent, en cette vie, croire en Dieu, espérer en lui, l'aimer. C'est grâce à leur foi, à leur espérance, à leur amour qu'elles acquerront un droit à l'héritage du Père céleste. La charité désire pour ceux qui lui sont chers les trois grandes vertus sans lesquelles les autres seraient stériles. Elle demande à Dieu de répandre dans les consciences la lumière surnaturelle, la force morale dont nous avons tous besoin pour nous attacher à la vérité suprême et au souverain bien. Que tous écoutent avec soumission la parole révélée, y adhèrent sans réserve, que tous

attendent avec une pleine confiance les secours d'en haut, que tous donnent à Dieu la première place, que tous soient justes, soient purs, soient forts, en un mot que tous soient saints, voilà le vœu ardent de la charité. La sainteté est après le salut le plus désirable de tous les biens, ou pour mieux dire le salut et la sainteté se tiennent comme la cause et l'effet; on ne peut vouloir l'un sans vouloir l'autre. Dès lors, nous offenserions l'ordre de la charité si, aussitôt après le salut ou plutôt avec le salut, nous ne désirions pas pour nous et pour les autres la grâce et la sainteté qui y conduisent, si ne nous résignant point à la damnation nous nous résignons au mal, si nous parlions comme ces âmes aveugles qui disent : « Qu'importe que pendant un temps on ne croie pas, qu'on vive loin de Dieu pourvu qu'on revienne à lui. Ne faut-il pas sacrifier un peu à la jeunesse, au monde, aux passions? Ne faut-il pas songer à sa fortune et donner parfois le pas aux intérêts de la terre sur les intérêts du ciel? » O scandale! Comme si on pouvait vraiment aimer sans souhaiter d'abord à ceux qu'on aime les biens essentiels!

Il nous est commandé, après le salut et la sainteté, de désirer pour nous et pour les autres la santé, la culture intellectuelle, le sort matériel, de prouver notre charité à nos frères en soulageant leurs misères, en consolant leurs chagrins,

en essayant de les rendre plus heureux, mais ne l'oublions pas, ces soucis, si louables et si obligatoires qu'ils soient, doivent céder aux soucis plus nobles, plus pressants de l'avenir dans l'éternité et de la sainteté sur la terre.

Respectez donc cet ordre qui établit une hiérarchie admirable entre les personnes que nous aimons et les biens que nous leur voulons, qui répond si bien à la fois aux prescriptions de la sagesse chrétienne et aux exigences de la charité. Plus nous travaillerons à le faire régner, plus nous contribuerons à assurer partout la paix dont il est le principe, plus nous nous orienterons nous-mêmes et nous orienterons les autres vers le ciel où il ne souffre plus d'être troublé. Dans votre cœur mettez Dieu au-dessus de tout et au-dessus de vous-mêmes, après vous, après Dieu, avant les étrangers faites passer vos pères, vos mères, vos épouses, vos enfants, vos proches, vos amis, vos concitoyens, vos frères dans la foi. Considérez la gloire de Dieu comme le plus grand de tous les biens, le salut et la sainteté comme le trésor par excellence de l'humanité, pensez, mais ne pensez qu'en dernier lieu aux intérêts secondaires qui concernent la vie présente. Ainsi, Messieurs, vous resterez vraiment dans la charité qui nous commande d'aimer, et d'aimer conformément aux règles, à l'ordre dictés par la souveraine Bonté. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

L'IDÉAL DE LA CHARITÉ :
LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

SOMMAIRE

Le Christ affirme devant ses apôtres la volonté de prouver son amour pour son Père par un témoignage éclatant. Pendant sa passion il se montre le modèle le plus accompli de la charité : 1° en pensant continuellement à son Père, 2° en faisant tout ce que son Père lui commande, p. 286-288.

I

Nous pensons à ceux que nous aimons. Plus nous les aimons, plus nous pensons à eux et quand notre amour pour eux nous domine totalement, ils remplissent totalement notre esprit, p. 288-289.

1. Le Christ donne à son Père cette première marque de dilection. De la Cène à la mort il ne cesse pas de penser à son Père.

a) Il y pense quand il lève ses regards vers lui, quand il l'adore, quand il lui parle, quand il le prie, quand il en parle à ceux qui l'entourent, quand il se renferme dans de longs silences pour mieux le contempler, p. 289-290.

b) Jésus arrête son regard sur chaque attribut de son Père; sur sa sainteté, sur sa justice, sur sa puissance, sur sa miséricorde, etc., p. 290-291.

2. Les plus intolérables douleurs ne le peuvent distraire de cette pensée dominante.

a) Au jardin des oliviers, le trouble, la tristesse, la crainte, le dégoût, l'ennui ne l'arrachent pas à sa vision. Les cris de son agonie sont pleins du nom de son Père, p. 291-292.

b) Au moment de son arrestation, devant le sanhédrin, devant Pilate, sous les outrages il regarde son Père. p. 292-293.

c) Au Calvaire, la souffrance, les blasphèmes, les bouleversements de la nature ne le détournent pas de son Père. Il assiste à son propre supplice en regardant son Père, il agonise en appelant son Père, il meurt en prononçant le nom de son Père, p. 293-294.

d) Ce phénomène inoui prouve combien Jésus aimait son Père, p. 294.

II

Jésus affirme son amour en faisant tout ce que veut son Père.

L'accomplissement des commandements de Dieu ! tel est le signe infaillible auquel on reconnaît la force de la charité. L'accomplissement des plus durs commandements de Dieu, tel est le signe infaillible auquel on reconnaît la perfection de la charité.

1. Le Christ durant toute sa vie se soumet à ce que réclame son Père. Explication de cette vérité. Mais il est plus pressé d'aller au Calvaire que de jouir de la transfiguration au Thabor.

a) Pendant la passion, il accomplit rigoureusement, totalement, à la lettre, la volonté de son Père.

Il a peur de transgresser, ne fut-ce que sur un point minime, cette sainte volonté. Il s'oppose à toute démarche qui lui éviterait une souffrance voulue par son Père. Il ne réclame aucun adoucissement au supplice que lui impose son Père, p. 294-296.

b) Il souffre à l'heure marquée par son Père, sans la devancer, sans la retarder. Longue série des volontés cruelles qu'il exécute, p. 296-298.

2. Le Christ s'emploie tout entier à l'exécution des volontés divines.

a) Son âme s'abandonne à la tristesse, à la crainte, etc..

b) Son esprit assiste, sans essayer de se dérober, aux spectacles qui le torturent.

c) Son cœur ne résiste pas, il s'offre à tous les coups.

d) Sa sensibilité obéit avec la même docilité : les yeux, les oreilles, les lèvres, l'odorat, le goût supportent sans révolte les supplices qu'on leur inflige.

e) Le corps s'interdit toute protestation : la tête, le visage, les épaules, les mains, les pieds, les muscles, les nerfs, etc., se livrent à la souffrance que demande le Père, p. 298-300.

3. Plus les ordres reçus sont durs, plus Jésus apporte d'empressement à les exécuter. A mesure que les douleurs deviennent plus intolérables, l'obéissance du martyr paraît plus serene, plus enthousiaste. Elle se montre dans tout son héroïsme quand le Père demande à son Fils le sacrifice suprême de sa vie, p. 300-302.

4. Explication de ce phénomène. Une volonté inébranlable soutient le Christ, la volonté de faire ce que veut son Père. Un aliment nourrit, enivre, exalte cette volonté : l'amour du Père, la divine charité qui, ne trouvant aucun obstacle, se déploie librement et apparaît avec toute sa hauteur, toute sa profondeur, toute sa largeur, toute sa longanimité. p. 302-304.

Le monde sait que Jésus a aimé son Père, il sait que le Christ a prouvé son amour par l'accomplissement des commandements du Père. Il doit savoir aussi qu'en aimant de cette façon, le Christ a voulu nous entraîner dans la voie de son incomparable charité. La leçon qui se dégage de cet entretien, c'est que le seul moyen que nous ayons de prouver notre amour de Dieu, c'est d'accomplir sa sainte volonté, et de l'accomplir avec d'autant plus de cœur qu'elle nous semble plus difficile, p. 304-305

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

L'IDÉAL DE LA CHARITÉ : LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

*Ut cognoscat mundus quia diligo
Patrem, et sicut mandatum dedit
mihi Pater, sic facio, surgite,
eamus hinc.*

Afin que le monde sache que
j'aime mon Père, et que je fais ce
qu'il me commande, levez-vous, par-
tons d'ici.

SAINT JEAN, XIV, 31.

EMINENTISSIME SEIGNEUR,

MESSIEURS,

banquet de la Cène touche à sa fin :
après des entretiens enveloppés de mélancolie où il
affirme sa tendre sollicitude pour les siens en
des termes aussi doux que saisissants, où il leur
promet de veiller sur eux et de leur envoyer l'Es-
prit de lumière et de consolation, Jésus s'arrête

soudain au milieu de son discours et dit : « Il faut que le monde sache que j'aime mon Père, que je fais ce que mon Père me commande. » Je lui dois cet exemple. « Levez-vous donc, partons d'ici », et allons donner à Dieu, devant l'univers, la plus éclatante preuve d'amour. Le Christ ne prononça pas de vaines paroles, durant sa Passion il se montra le modèle le plus accompli de la charité, il poussa jusqu'au plus sublime héroïsme l'amour de son Père. Impossible de comprendre la hauteur, la largeur, la profondeur, la longanimité du sentiment qui anima le Sauveur pendant ce jour de détresse et de désolation... Quiconque pénétrerait au fond de cet abîme d'amour connaîtrait les mystères les plus insondables de la Divinité. Impossible même de peindre dans un discours tous les traits d'ineffable dilection qui ressortent de la conduite de Jésus, il faudrait s'attarder à chaque page, à chaque ligne du récit évangélique. Aussi devrai-je me borner à quelques aperçus sur la charité du Christ. Pendant sa Passion, Jésus affirme son amour pour son Père en pensant continuellement à lui, en faisant tout ce qu'il commande, telles sont uniquement les deux idées que je développerai devant vous.

I

Nous pensons à ceux que nous aimons parce que le cœur entraîne l'esprit vers l'objet qui l'a gagné.

Plus nous les aimons, plus nous pensons à eux. Lorsque nous sommes entièrement sous l'empire de l'amour que nous leur portons, ils remplissent totalement notre pensée au point que rien, aucune joie, aucune douleur ne peuvent nous en distraire. Dans l'ordre des sentiments purement profanes, nous assistons déjà à ce spectacle d'un être poursuivi, hanté par l'ombre, par l'image, par l'idée, par le souvenir de l'être aimé. Cette sorte d'obsession est un signe auquel on reconnaît la vérité, la profondeur de l'amour. Le Christ a donné à son Père cette première marque de dilection. De la Cène jusqu'à sa mort, il n'a pas cessé de penser à son Père, on pourrait dire qu'il ne pense qu'à lui, tellement il le voit, il le retrouve, il le contemple en tout. Le prophète adressait au peuple cette recommandation : « Pensez à Dieu dans toutes vos voies. *In omnibus viis tuis cogita illum* (1). » Le long de la douloureuse voie qui l'a conduit au gibet, Jésus demeure en présence de son Père.

Tantôt il lève ses beaux yeux vers le ciel pour chercher l'Invisible au delà des choses visibles, tantôt il lui parle avec un infini respect et il répand longuement à ses pieds les effusions de son cœur, tantôt il l'adore et lui offre l'encens de son amour, tantôt il le prie et il réclame avec instance les grâces dont le monde a besoin pour être sauvé,

(1) *Proverbes*, III, 6.

tantôt il en parle à ceux qui l'entourent : à ses apôtres, aux émissaires qui l'arrêtent, aux magistrats qui le jugent, au préteur qui l'interroge, aux saintes femmes qui pleurent sur ses malheurs, au larron qui agonise à ses côtés. Il se renferme parfois dans de longs silences, on dirait qu'il est étranger aux événements dont il est la victime, sa contemplation intérieure l'absorbe, il écoute la voix mystérieuse qui descend jusqu'à lui des profondeurs de l'éternité et qui couvre les accusations et les menaces du sanhédrin, les questions de Pilate, les injures des valets et des soldats, les cris sangui- naires de la multitude.

Nous nous plaisons à nous rappeler non pas seulement la physionomie générale de ceux que nous aimons, mais à passer secrètement en revue chacun de leurs traits, à analyser en détail l'expression de leur visage, à nous représenter les nuances de leur personnalité. Ainsi fait Jésus vis-à-vis de son Père. Son regard s'arrête sur la sainteté de celui qui l'a envoyé : « Père saint, dit-il, sauve ceux que tu m'as donnés. *Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi* (1). » Puis la justice éternelle retient son attention : « Père juste, le monde ne t'a pas connu. *Pater juste, mundus te non cognovit* (2). » Puis son esprit s'attache à la puissance de Celui

(1) S. JEAN, XVII, 11.

(2) *Ibid.* II, 25.

qui est maître de tout. « *Abba Pater, omnia tibi possible sunt.* Père, pour toi tout est possible (1). » Puis il invoque la souveraine miséricorde. « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. Ce qu'ils font est épouvantable, dépasse toutes les bornes, mais votre miséricorde va plus loin que leur perversité, votre pardon plus loin que leur crime. *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (2). » Pas une qualité, pas un attribut, pas une grandeur, pas une beauté du Père qui ne captive la pensée de Jésus, pensée qui se plonge et se replonge dans le mystère profond des perfections infinies et qui s'en nourrit, pensée inspirée par l'amour et pleine d'amour qui loue, qui admire, qui chante son objet sur le ton d'une ineffable complaisance.

Mais voici quelque chose de plus étonnant. Les plus vives angoisses, les plus intolérables douleurs ne peuvent arracher le Christ à la pensée de son Père.

Au jardin des Oliviers, le Sauveur est accablé sous le poids de la tristesse, de la crainte, du dégoût. Son corps succombe, son âme est bouleversée. Dans la tristesse l'intelligence perd tous ses élans et s'endort, dans la crainte l'homme se replie sur soi et ne se préoccupe que de soi, dans le

(1) S. MARC, XIV, 36.

(2) S. LUC, XXIII, 34.

dégoût il éprouve le besoin de tout oublier, même ceux qui d'ordinaire ont le privilège de toujours le charmer. Et qui dira jusqu'où vont en Jésus cette lassitude, ce sentiment d'abandon universel, jusqu'à quel degré sont poussés ces phénomènes qui l'abattent, qui le secouent au point de tirer de ses veines une sueur de sang? Cependant, au cours de ces trois heures d'agonie, pas un instant le Christ n'est distrait de Dieu. Il le prie sans interruption et, à travers les cris déchirants de sa détresse, un nom revient sans cesse sur ses lèvres tremblantes et abreuvées d'amertume : « *Pater, si possibile est. Père, si c'est possible, éloigne de moi ce calice écœurant.* »

Au moment de son arrestation, les envoyés du Sanhédrin s'agitent, se jettent sur lui pour le saisir, pour le garrotter, ses apôtres se tourmentent, veulent le défendre. Au milieu de ce tumulte, en présence des mesures qui lui enlèvent sa liberté, Jésus songe au Père tout-puissant qui permet aux ténèbres de triompher un instant, et c'est en rappelant le souvenir du Maître suprême de tous les événements qu'il calme le zèle intempestif de Simon Pierre. Devant le sanhédrin, on le défie, on l'accuse, on le menace, on le condamne, c'est à peine s'il répond au grand prêtre, et, dans sa réponse, il montre qu'il aperçoit, planant au-dessus du tribunal, le Juge souverain qui, au dernier jour, reformera toutes les sentences iniques et traitera chacun selon

ses réels mérites. Devant Pilate, l'idée de son Père ne le quitte pas. Le procureur romain parle de son pouvoir, Jésus ne sait que faire allusion au trône inébranlable d'où découle toute autorité et dont dépendent les trônes des Césars. On l'outrage, on lui crache au visage, on le soufflette, on le couronne d'épines, on le flagelle, on réclame sa mort, la colère, la rancune, la haine se déchainent contre lui en formidables clameurs, lui ne voit que son Père qu'il adore, qu'il prie, qu'il loue, qu'il bénit dans le secret de son cœur brisé. Impossible de le distraire de l'auguste objet qui l'absorbe davantage à mesure que ses souffrances deviennent plus intolérables. Ni la croix qui pèse sur ses épaules, ni les clous qui s'enfoncent dans sa chair, ni son sang qui coule, ni les sarcasmes de ses ennemis, ni la terre qui tremble, ni les cieus qui s'obscurcissent, ni les rochers qui se brisent ne le ravissent à son imperturbable pensée. Il assiste à son propre supplice, il entend tous les blasphèmes, il sent toutes les angoisses en regardant son Père, il agonise, il râle en appelant son Père, il expire en prononçant encore amoureuxment le nom de son Père. Quel amour celui qui tient l'esprit perpétuellement en admiration devant l'être aimé, qui ne permet pas à l'âme d'oublier un moment son objet, que ni la crainte, ni la tristesse, ni le dégoût, ni l'opprobre, ni la souffrance, ni l'agonie, ni l'approche de mort ne peuvent distraire! Les saints s'ef-

forceront de ne jamais perdre de vue celui qu'ils adorent, mais ils seront surpris, un événement plus inattendu, une douleur plus aiguë les détacheront par moment du spectacle auquel ils avaient voulu se livrer entièrement, seul Jésus restera suspendu depuis son premier jusqu'à son dernier instant à la pensée de son Père.

Phénomène unique dans l'histoire du cœur, phénomène qui est l'effet d'un amour que la terre n'avait jamais vu, qu'elle ne reverra jamais, phénomène qui est l'image de l'union par laquelle le Père et le Fils s'étreignent dans le Saint-Esprit.

II

Jésus affirme son amour en faisant tout ce que veut son Père.

L'accomplissement des commandements de Dieu, tel est le signe infailible auquel on reconnaît la force de la charité; la pleine obéissance aux moindres désirs de Dieu, tel est le signe infailible auquel on reconnaît la parfaite charité.

L'amour de Jésus est « une adhérence sans bornes, comme dit Bossuet, à la sainte volonté de son Père » (1).

Le Christ se soumet pendant toute sa vie à ce que réclame son Père. Le Père veut que son Fils soit

(1) *Sermon pour la fête de l'Annonciation.*

acclamé par les foules comme prophète, comme thaumaturge, qu'il se transfigure au sommet de la montagne, qu'il entre triomphalement à Jérusalem, Jésus accepte les honneurs qu'il plaît à son Père de lui faire décerner. Il dit : « Je fais toujours ce qui lui est agréable. *Quæ placita sunt ei facio semper* (1). » Mais il est pressé de descendre du Thabor, d'échapper à la multitude prête à le proclamer roi, de voir finir le jour où le peuple enthousiasmé a crié : « Gloire au Fils de David. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Au contraire, il a hâte de prouver la profondeur de son amour en obéissant aux ordres les plus durs de son Père.

D'abord, pendant sa Passion, Jésus accomplit rigoureusement, totalement, à la lettre, dans les moindres détails ce que lui demande son Père : « Que votre volonté soit faite et non la mienne. *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (2) » ; telle est sa devise. Il a peur de transgresser, fût-ce sur un point minime, cette sainte volonté. Son ambition est de réaliser tout ce que les prophètes ont, par l'inspiration d'en-haut, annoncé de Lui, de boire jusqu'à la lie et jusqu'à la dernière goutte de lie le calice qui lui a été préparé. Il s'oppose à toute démarche, à toute intervention susceptible de lui épargner une

(1) SAINT JEAN, VIII, 29.

(2) S. MATTHIEU, XXVI, 39.

humiliation ou une blessure. Il dit à Pierre prêt à le défendre contre les ministres du sanhédrin : « Remets ton épée dans le fourreau, pourrais-je ne pas boire le calice que mon Père m'a donné (1) ? » Il ne sollicite aucun adoucissement à son sort. Au moindre signe de sa part, des légions d'anges viendraient le protéger, mais alors « comment s'accompliraient les Écritures qui attestent qu'il en doit être ainsi (2) » ?

Il souffre à l'heure marquée par son Père. Il attend avec impatience cette heure : « *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequam patiar*. J'ai désiré d'un grand désir manger avec vous cette Pâque, avant de souffrir (3). » Il l'appelle « son heure », c'est l'heure qui lui est le plus chère, l'heure qui à ses yeux compte plus que toutes les autres. Cependant, il ne la devancera pas d'un instant. Depuis longtemps ses ennemis le cherchent, résolus à le tuer dès qu'ils l'auront saisi, il déjoue leurs complots, il se dérobe, parce que l'heure du Père n'est pas encore venue. *Nondum venit hora*. Mais elle approche. *Tempus meum prope est*. Il se rend à Jérusalem, qui dans les décrets éternels doit être le théâtre de son sacrifice. L'heure sonne ; sur-le-champ, sans une hésitation, sans une minute de retard, « levez-vous, dit-il avec une énergie in-

1) S. JEAN, XVIII, 11.

(2) S. MATTHIEU, XXVI, 53-54.

(3) S. LUC, XIV, 22.

domptable dans la voix et dans le regard, allons » à la mort. *Surgite, eamus* (1). Alors il accomplit, sans en excepter une seule, la longue série des volontés supérieures qui le vouent à tant de maux. Le voilà écartant ses apôtres du danger parce que son Père ne lui permet pas d'entraîner qui que ce soit dans sa disgrâce, ni d'associer l'un des siens à sa perte. Le voilà s'abandonnant aux ténèbres auxquelles le Père a laissé la liberté de déployer leur puissance, Le voilà marchant seul dans la nuit au milieu de ses ennemis, parce que le Père a décidé que son Fils serait délaissé de tous. Le voilà traîné du sanhédrin au prétoire, du prétoire à la maison d'Hérode parce qu'il est écrit que les princes d'Israël et les princes des nations disposeraient du Messie comme ils l'entendraient. Le voilà insulté, outragé, souffletté, flagellé, tourné en dérision parce que l'arbitre des destinées a décrété que les soldats et les valets, que les Juifs et les Gentils auraient la faculté de se jouer de lui et de l'abreuver de douleurs. Le voilà accusé des crimes les plus invraisemblables, condamné au supplice de la croix parce que le ciel veut qu'il soit considéré comme le péché et traité en conséquence. Le voilà tantôt protestant parce qu'il a reçu l'ordre de protester, tantôt parlant parce qu'il a reçu l'ordre de parler, tantôt se taisant parce qu'il a reçu l'ordre de se taire, tantôt se

(1) S. MARC, XIV, 42.

plaignant parce qu'il a reçu l'ordre de se plaindre. Le voilà buvant le fiel et le vinaigre, pardonnant et priant, laissant partager ses vêtements, le voilà écrasé comme un ver, le voilà devenu l'opprobre de l'univers parce que la justice éternelle a jugé qu'il en devait être ainsi. Le voilà agonisant, le voilà mourant, le voilà mort parce que le Père lui a demandé d'agoniser et de mourir.

Non seulement le Christ accomplit toutes les volontés de son Père, mais il s'emploie tout entier à leur accomplissement. Il ne réserve rien : son âme, son esprit, son cœur, sa sensibilité, son corps s'abandonnent à la merci de Celui qui les a créés. Son âme permet à la tristesse, à la crainte, au dégoût, au trouble, de l'envahir, de la noyer dans les profondeurs de leurs ondes amères. Son esprit assiste sans essayer de se dérober en quoi que ce soit aux spectacles qui s'offrent à ses regards. Jésus voit tout ce qu'il y a de basse cupidité dans Judas, de faiblesse, de timidité dans Simon Pierre, dans Jean, dans Jacques, dans les autres apôtres, d'envie, d'orgueil, de haine dans Caïphe et dans les Phari-siens, d'insouciance, de brutalité dans les soldats de Rome et dans les serviteurs du sanhédrin, d'hésitation, de lâcheté dans Pilate, de cupidité, de corruption dans Hérode, il voit tout ce qu'il y a de criminel dans Barabbas qu'on lui préfère, tout ce qu'il y a d'inconstance, d'ingratitude dans

le peuple qui l'acclamait hier, qui le méprise aujourd'hui, et il ne tente pas de fuir la vision de ces phénomènes révoltants, au contraire, bien qu'il en souffre affreusement, il en suit toutes les nuances parce qu'il y aperçoit la Providence dont il est le serviteur, Providence du Père céleste toujours aimable même quand elle permet le crime, Providence qui ne permet le triomphe du mal que pour en tirer le bien. Le cœur de Jésus ne résiste pas à la volonté du Père. Sans se plaindre, sans se lasser, sans défaillir il reçoit les coups qu'on lui porte de droite, de gauche, d'en bas, d'en haut, il se livre comme s'est livré l'esprit, il s'offre à tous les traits qui le blessent et le déchirent, il ne tente pas de mettre une seule de ses fibres, fût-ce la plus tendre, à l'abri du supplice. Les sens de Jésus obéissent avec la même docilité à la volonté du Père. Les yeux se laissent bander et priver de lumière, les oreilles envahir par le bruit des propos méprisants ou blasphématoires, les lèvres imprégner par l'amertume des breuvages, l'odorat respire l'atmosphère écœurante de la foule en fureur, et la délicatesse du tact supporte tous les froissements dont elle est susceptible. Le corps lui-même s'interdit toute résistance à la volonté suprême. Il faut que la tête soit couronnée d'épines, elle le sera ; il faut que le visage soit frappé et souillé d'immondes crachats, il le sera ; il faut que toute la chair soit flagellée, elle le sera ; il faut que les épaules soient couvertes d'un

manteau dérisoire, elles le seront; il faut que les mains prennent un roseau en guise de sceptre, elles le prendront; il faut que mains et pieds soient percés, ils le seront; il faut que le sang coule, il coule à flots. Le Père veut que tous les nerfs, que tous les muscles, que tous les ressorts soient froissés, ils le seront; que la douleur pénètre jusqu'à la moelle des os, elle y pénétrera; que rien n'échappe à l'action de la torture, rien n'y échappera. *Non est in eo sanitas.*

Plus les ordres reçus sont cruels, plus Jésus met d'empressement à les accomplir, de sereine patience à en supporter les effets. La veille de sa mort, il tremble, son corps frissonne, ses instincts se révoltent, l'image de son supplice l'épouvante, les régions inférieures de son être sont en proie à une effroyable lutte où il semble demander grâce à son Père. Il veut nous montrer par là qu'il est sensible aux douleurs et même que sa constitution délicate souffre extrêmement des blessures qu'on lui fait. Mais au plus fort de son martyre « il paraît changé tout à coup, les tourments ne lui sont plus rien (1). » Le reniement de Pierre, les excès sanguinaires de ses juges et de ses bourreaux, les rires insultants et les provocations de ses ennemis, les cris haineux de la foule en délire ne lui arrachent plus une

(1) BOSSUET. *Sermon pour la Compassion de la Sainte Vierge.*

plainte. Il répond avec une tranquillité parfaite aux questions de Caïphe ou de Pilate, il assiste sans s'émouvoir au jeu indigne d'Hérode, il parle sans gémir sur lui-même aux femmes de Jérusalem. Sur la croix, sa douleur est à son comble : elle a ouvert toutes les veines, elle a tendu tous les muscles et les nerfs, elle a ébranlé les os, elle se déchaîne avec fureur, elle paraît amener contre Jésus les colères de la terre et du ciel, les forces de la création, jamais angoisse n'a été plus déchirante. Toutes les mains menacent, tous les yeux sont pleins de haine, toutes les bouches sont pleines d'injures, tous les éléments conspirent contre le mourant, la volonté du Père a réservé pour la fin ses plus formidables coups. Jamais la volonté du Fils n'a été plus pleinement, plus librement, plus imperturbablement soumise. Jésus s'entretient paisiblement avec le bon larron, il reconnaît distinctement les siens et les console ; il lit dans les Écritures qu'il doit boire une liqueur amère, il la demande et il la goûte. Les bourreaux sont las de frapper avant que Jésus soit las de souffrir, le Père est las de commander avant que Jésus soit las d'obéir. Le martyr semble alors se recueillir, chercher dans sa science des desseins du Père s'il a encore quelque chose à faire qu'il n'ait pas fait, il ne trouve plus rien. Alors il prononce avec une sorte de joie infinie : *Consummatum est* : tout est consommé, ce qui ne signifie pas : Je suis

heureux de toucher le terme de ma douleur, mais je suis heureux d'avoir accompli jusqu'au bout la volonté de Celui que j'aime. Le Père ne demande plus à Jésus que sa vie. De son plein gré, en parfaite possession de lui-même, en prenant à témoin le monde de la liberté absolue avec laquelle il achève son sacrifice, Jésus répond par un grand cri d'enthousiasme : « Père, ma vie, la voilà, je la remets entre vos mains. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Et sur-le-champ, il incline sa tête, il meurt. *Et hæc dicens, exspiravit* » (1).

Ainsi, Messieurs, Jésus montre une force qui résiste sans s'épuiser à d'indicibles tortures physiques, à d'indicibles tortures morales, qui porte plus allègrement le joug à mesure qu'il devient plus pesant, le fardeau à mesure qu'il devient plus lourd. La constance du Maître passe l'extrémité de ses malheurs; on aurait pu ajouter encore à son supplice, le Sauveur était prêt à pousser plus loin son inaltérable patience; on aurait pu verser plus de lie et plus de poison dans son calice, il l'eût bu jusqu'à la dernière goutte; on aurait pu réunir en une seule toutes les douleurs imaginables, l'infliger à la sainte victime, elle eût consommé jusqu'au bout le sacrifice demandé. C'est qu'une volonté inébranlable soutient le Christ, la volonté de faire tout ce que désire son Père, tout ce qui plaît à son Père, cette

(1) S. LUC, xxiii, 46.

volonté lui sert de nourriture. « *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (1). » Cette nourriture devient le principe d'une énergie indomptable et rend invincible l'âme de Jésus que toutes les puissances conjurées de l'univers ne sauraient user. Si exigeant que soit le Père, à l'heure marquée, à l'endroit marqué, dans la forme et dans les circonstances déterminées, Jésus exécute ponctuellement ses ordres. Le Fils ne met de limites à son obéissance que les limites fixées par l'autorité même du Père et c'est encore par obéissance. *Quæ placita sunt ei facio semper* (2). Et il ne se soumet pas en hésitant, mais avec transport, avec allégresse, il dit joyeusement *amen* à tout ce que son Père lui demande. Mais cette volonté même a, elle aussi, son aliment, le pain qui la nourrit, le vin qui l'exalte, qui l'enivre, c'est l'amour, un amour à part, démesuré, débordant, incompréhensible. Cet amour c'est la charité qui, se déployant librement, sans que rien vienne arrêter son essor, apparaît en Jésus, avec toute sa hauteur, toute sa profondeur, avec toute sa longanimité, avec l'idéale beauté que la mort même ne saurait ternir, avec la flamme intense que ni le souffle de la haine, ni l'océan des tribulations ne sauraient éteindre. C'est la charité qui livre le Christ à son Père, qui permet au Christ de mener à bonne fin le

(1) S. JEAN, IV, 32.

(2) *Ibid.*, VIII, 29.

sanglant ouvrage que le Père lui a demandé d'exécuter jusqu'au bout les ordres que son Père lui a donnés. Ah! quand le Christ remonta dans son invisible royaume, portant dans sa chair impassible et transfigurée les insignes de sa victoire, quel accueil il dut recevoir! Les cieux s'ébranlèrent, les ardents séraphins, transportés par le spectacle de l'incroyable amour qu'ils avaient contemplé, applaudirent, et le Père, poussant un cri de tendresse, serra l'Homme-Dieu sur son cœur, le couronna de ses mains et le fit asseoir à sa droite. *Sede a dextris meis.*

« *Ut sciat mundus quia diligo Patrem.* Il faut que le monde sache que j'aime mon Père », avait dit Jésus. Après avoir assisté à la Passion le monde sait que Jésus a voué à son Père une dilection sans bornes. Il sait encore que le Sauveur a prouvé son amour en accomplissant toujours la volonté de son Père, en l'accomplissant avec une fermeté infinie au moment où elle lui imposait des ordres effroyables et des souffrances atroces. Il sait encore et il doit savoir surtout que le Christ a donné à son amour le témoignage du sang d'abord, sans doute pour honorer son Père, et pour apaiser la colère de la suprême justice, mais ensuite pour nous apprendre dans quel esprit il faut aimer Dieu, par quels arguments nous devons prouver notre amour, pour nous entraîner dans les voies de son incomparable cha-

rité. Faire ce qui plaît à Dieu, faire ce que Dieu veut et quoi qu'il veuille, accomplir avec plus de cœur les ordres plus durs de Dieu, telle est la grande besogne de l'amour, tel est le signe auquel on reconnaîtra toujours la véritable charité. Soumettez-vous à cette loi, Messieurs, imitez l'exemple du Crucifié, adorez les décrets du Père : qu'il vous afflige ou qu'il vous console, qu'il vous encourage ou qu'il vous corrige, qu'il vous couronne ou qu'il vous punisse, inclinez-vous sans murmurer devant sa sainte et auguste volonté. Alors vous ressemblerez au Sauveur du monde, alors vous aimerez votre Dieu de toute votre âme et de toutes vos forces. Je me tais maintenant, je fléchis le genou en suppliant le Christ mourant d'allumer lui-même en nos âmes le feu surnaturel qui a consumé la sienne, la charité qui seule nous rend capables de souffrir et d'agoniser pour Dieu, la charité qui seule nous sanctifie en ce monde et nous assure dans l'autre un droit à l'éternelle béatitude. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

▲ LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LE PAIN DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE

L'Eucharistie est le pain de la charité car :

1° C'est la charité du Christ qui la donne.

2° C'est la charité de l'homme qui la reçoit, p. 311.

I

C'est la charité du Christ qui la donne.

a) L'Eucharistie contient Jésus-Christ lui même vraiment, réellement, substantiellement. En nous la donnant, Jésus-Christ se donne lui-même, p. 312.

b) Le sentiment qui inspire à Jésus Christ de se donner au point de devenir notre nourriture et notre breuvage, c'est l'amour. Le propre de l'amour est, en effet, d'unir les êtres aussi intimement que possible, et c'est sous l'influence d'un amour inoui que le Christ opère tant de miracles pour s'unir à nous. De sorte que c'est bien l'amour du Sauveur qui nous donne le Sauveur dans l'Eucharistie, p. 313.

II

C'est la charité de l'homme qui reçoit le pain eucharistique.

a) Recevoir l'Eucharistie sans avoir la charité, ce n'est la recevoir que matériellement, le Christ ne va pas plus loin que les lèvres, pas plus loin que les entrailles qui ne sont que le seuil extérieur de l'âme, p. 314.

b) Seule la charité nous permet de profiter de l'Eucharistie, c'est grâce à la charité que l'âme s'assimile les énergies de l'Eucharistie, comme c'est grâce à la chaleur vitale que l'organisme s'assimile la vertu nutritive des aliments, p. 315-316.

Il faut adorer l'amour qui nous donne le Christ, obéir au Christ qui veut être mangé. Il faut aussi obéir à la charité qui est en nous et qui nous presse de nous unir par la communion au Christ que nous aimons, p. 316.

ALLOCUTION

▲ LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LE PAIN DE LA CHARITÉ

*« Qui manducat meam carnem
et bibit meum sanguinem, in me
manet et ego in eo. »*

Celui qui mange ma chair et qui boit
mon sang demeure en moi et je
demeure en lui. »

S. JEAN, VI, 57.

MESSIEURS,

L'Eucharistie est le pain de la charité; toutes les
les paroles où Jésus nous annonce ce mystère, tous
les actes qui paraissent en son institution nous le
prouvent. L'Eucharistie est le pain de la charité car
c'est la charité qui le donne; et c'est la charité qui
le reçoit.

I

C'est la charité qui le donne. Qu'est-ce, en effet, que ce pain ? Que contient-il ? Ce pain contient tout le corps, tout le sang, toute l'âme, toute l'humanité, toute la Divinité de Jésus-Christ. Il les contient vraiment, réellement, substantiellement, de sorte qu'en nous l'offrant, Jésus-Christ s'offre lui-même. Dans son discours à Capharnaüm, le Sauveur dit que ce pain est descendu du ciel, que manger ce pain c'est manger la chair du Fils de Dieu, manger le Fils de Dieu. En nous le donnant, Jésus se donne donc lui-même. Mais quel sentiment peut pousser Jésus à se livrer ainsi, à devenir notre nourriture, à s'assimiler à nous comme nos aliments s'assimilent à notre substance ? N'est-ce pas l'amour ? N'est-ce pas l'amour qui nous inspire le désir de nous unir à ceux qui nous sont chers, de vivre dans leur société, qui presse les êtres de se serrer, de s'étreindre, de se confondre ? Dans l'éternité, le mystère de l'unité entre les personnes divines et le mystère de l'amour tout-puissant qui les enchaîne dans une seule nature, ne font qu'un. Nos affections, si imparfaites qu'elles soient, ont toutes cette tendance, nous lier aussi intimement que possible à

ceux que nous préférons. Lorsqu'elles prennent un caractère plus ardent, plus absolu, plus impérieux, elles s'irritent contre tous les obstacles qui empêchent le contact où elles aspirent, elles se révoltent contre les corps qui s'opposent à la fusion des âmes. On voudrait habiter l'un dans l'autre, se manger, s'incorporer en toutes manières.

Jésus-Christ a éprouvé ce même désir, son rêve est de pénétrer dans les profondeurs de notre être, d'y fixer sa demeure, de nous obliger à dire : un autre vit en moi, c'est Jésus-Christ. *Vivit vero in me Christus*. Ce qui est impossible au délire des passions les plus folles et les plus violentes est réalisé par le Christ. Il soumet à sa volonté toutes les lois de la nature, il les force à fléchir devant son dessein arrêté. Il change du pain en son corps, il change du vin en son sang; et il se fait manger, il se fait boire par nous. Mangé par nous, il envahit notre âme, il y établit son séjour : proportion gardée, il devient, dans l'esprit et d'une manière immatérielle, ce que devient l'aliment dont la vertu a passé dans notre sang, dans nos muscles, dans tout notre organisme physique. Mais c'est son amour pour nous, un amour plein de puissance qui inspire à Jésus-Christ d'opérer tant de miracles pour s'unir à nous, qui nous prépare le pain eucharistique, qui le donne à tous et qui en le donnant, nous donne Jésus-Christ lui-même.

II

C'est la charité qui donne le pain de l'Eucharistie, c'est elle aussi qui le reçoit. Quiconque, en effet, reçoit l'Eucharistie sans avoir la charité ne la reçoit pour ainsi dire que physiquement. Dans l'ordre naturel, un mort ne mange pas, ne boit pas. En vain introduirait-on des aliments dans sa bouche, en vain y verserait-on les breuvages les plus généreux, ce travail serait inutile, le mort ne s'en nourrirait pas, la vertu nutritive des aliments et des breuvages ne pénétrerait pas dans les veines, ni dans la constitution. Un phénomène analogue se passe dans l'âme qui communie sans charité. Elle n'a pas la vie, spirituellement elle est morte, *qui non diligit manet in morte*. Le Christ est bien sur les lèvres, dans les entrailles, comme il est dans le ciboire et dans le calice inanimés, il ne franchit pas ces régions qui ne sont que le seuil extérieur de l'âme. Aussi traite-t-il cette âme comme ceux qui lui ont fermé leur porte, qui l'ont laissé sur le seuil, qui l'ont entendu frapper sans consentir à le recevoir. Il s'irrite et son amour froissé d'avoir été repoussé du sanctuaire où il voulait habiter se change en malédiction. « Celui qui mangera le pain ou qui boira le calice du Seigneur indignement — c'est-à-dire sans amour — sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur... il mangera, il boira sa

propre condamnation (1). » Ainsi parle saint Paul.

Non seulement la charité en nous donnant la vie surnaturelle nous permet de recevoir le pain eucharistique, mais c'est elle encore qui nous permet de nous en nourrir, de nous en assimiler la sève divine. Elle est dans l'âme comme la chaleur vitale dans le corps. La chaleur vitale est le principe qui s'empare des aliments pour en répandre dans la circulation toutes les moelles et tous les sucs. La charité joue un rôle analogue dans l'économie surnaturelle, elle saisit la vertu de l'Eucharistie et la fait pénétrer dans les artères immatérielles de l'âme. Plus la chaleur vitale est ardente, plus elle répare les brèches faites à nos forces, plus elle augmente notre vigueur, plus elle active la combustion de tout ce qu'on lui apporte. De même, plus la charité est intense, plus elle tire parti de l'Eucharistie pour la vie supérieure, plus elle transforme la vie humaine en vie divine. La chaleur vitale se développe elle-même comme le feu qui s'étend, qui s'élève à mesure qu'il gagne ce qu'on lui offre en pâture. De même encore la charité se dilate à mesure qu'elle s'empare plus complètement de l'Eucharistie, elle profite, elle monte, et elle communique à l'esprit, au cœur, à l'âme et parfois même aux yeux, à la physionomie extérieure la surabondance qu'elle a puisée dans le pain du ciboire et dans le vin du

1. I *Corinth*, xi, 27.

calice. De sorte que c'est bien grâce à la charité que nous recevons le Christ devenu notre nourriture et notre breuvage, grâce à la perfection de la charité que nous le recevons d'une manière plus efficace et plus totale, grâce à la charité que nous profitons mieux de sa présence et que peu à peu sa vie imprègne la nôtre, absorbe la nôtre, rayonne en nous de toute part et nous unit à lui jusqu'à nous transfigurer en lui. J'avais raison par conséquent de vous dire que l'Eucharistie est vraiment le pain de la charité, puisque c'est la charité qui le donne et qui le reçoit.

Dieu vous fasse la grâce, Messieurs, d'adorer avec recueillement et avec gratitude la charité du Christ qui vous offre un tel pain, d'estimer la vertu qui en vous est seule capable d'en tirer la vie qu'il contient. Obéissez à la charité du Christ qui, du dehors, vous attire au banquet sacré, obéissez à votre propre charité qui, du dedans, vous pousse à l'autel. Le pain de l'autel veut être mangé, la charité aspire à le manger. En vous rendant aux invitations de l'hôte du tabernacle, en établissant par l'intermédiaire du sacrement entre lui et votre cœur des rapports intimes, renouvelés, fervents, vous gagnerez de plus en plus son amour, vous aimerez vous-mêmes davantage, et vous vous préparerez une plus magnifique récompense dans le royaume qui n'ouvre ses portes qu'à la grande vertu dont je vous ai parlé. Ainsi soit-il.

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

PREMIÈRE CONFÉRENCE

ARISTOTE. — *Morale à Nicomaque*, liv. VIII-IX.

SAINT AUGUSTIN. — *Contra litteras Petilian!* II, 172, 180 ; *Confessions*. X, ch. VII ; *Sermo*, XXIII, in *Psalm*. LXXII.

SAINT THOMAS. — I^a P. q. LX, art. 5 ; I^a II^a, q. CIX, art. 3 ; II^a II^a, q. XXIII, art. 1 ; q. XXVI, art. 3 ; III *Sent.*, Dist. 29, q. 1, art. 3 ; *Opus. De Caritate*, q. unic., etc.

CAJETAN. — I^a P. q. LX, art. 5 ; I^a II^a, q. CIX, art. 3 ; II^a II^a, *loc. cit.*

BAÑEZ. — II^a II^a, *loc. cit.*

GONET. — *Clypeus thomisticus. De Caritate*, art. 1-4.

GOTTI. — *Theologia scholastica dogmatica, Tract. de Caritate*, Dub. 1-3.

CONTENSON. — *Theologia mentis et cordis*, lib. VIII. Dissert. IV, c. 1, Spec. I-II.

SALMANTICENSES. — I^a P. q. LX, art. 5 ; I^a II^a. *Tract. XIV*, q. CIX, Dub. III ; II^a II^a, q. XXIII, Disp. I^a ; q. XXV, Disp. II.

BILLUART. — *De Caritate*. Dissert. I, art. 1-3.

P. LEHU. — *Philosophia moralis et socialis*, I, 246-247.

SAINT FRANÇOIS DE SALES. — *Traité de l'amour de Dieu*; liv. I, 2.

BOSSUET. — *Médit. sur l'Évangile. La dernière semaine du Sauveur, 42^e-50^e jour, Médit. sur la fête de tous les Saints, etc.*

MASSOULIÉ. — *Traité de l'amour de Dieu, 1^{re} P., ch. 1; III^e P. ch. VIII.*

MGR GAY. — *De la vie et des vertus chrétiennes. De la charité envers Dieu.*

LACORDAIRE. — *Marie-Madeleine.*

MGR D'HULST. — *Conférences de Notre-Dame, 1892. 6^e conférence. L'amour de Dieu.*

RENARD. — *Dictionnaire de la Bible. Charité.*

DUBLANCHY — *Dictionnaire de théologie catholique. Charité.*

DEUXIÈME CONFÉRENCE

ARISTOTE. — *Morale à Nicomaque*, liv. VIII IX

CICÉRON. — *De Amicitia*.

SAINT AUGUSTIN. — *De doctrina christiana*, ch. XXIII, 25 ; *De Amicitia* (?) ; *Enarr. in Psalm.*, LXII, 17 ; etc.

SAINT THOMAS. — I^a II^e, q. XXIX, art. 4 ; II^a II^e, q. XXV, art. 4 ; II *Sent.*, Dist. 42, q. II, art. 2, q. II, ad 2^{um} ; III. *Sent.* Dist. 27, Exp. Litt. ; dist. 28, art. 6-7 ; *De Virtute*, q. II, art. 7 ; *De dilectione Dei et proximi*, ch. III ; IX *Ethic. Lect.* IV.

CAJETAN. — II^a II^e, q. XXV, art. 4.

SALMANTICENSIS. — *Tract.* XIX. Disp. I-II.

BAÑEZ. — II^a II^e, q. XXV.

GOTTI. — *Theol. scholast. dogm. De Caritate*, q. I, Dub. IV.

BILLUART. *De Caritate*. D. III, art. 1.

CONTENSON. — *Loc. cit.*

MONTAIGNE. — *Essais*, I, ch. XXVII.

MGR GAY. — *Loc. cit.*

MGR D'HULST. — *Loc. cit.*

BOSSUET. — *Méd. sur l'Évangile*. Dernière semaine 47^e jour.

LESÈTRE. — Dictionnaire de la Bible. *Chair.*

FROGET. — *De l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes.*

SAINTE FRANÇOIS DE SALES. — *Traité de l'amour de Dieu, passim.*

LACORDAIRE. — *Sainte Marie-Madeleine.*

TROISIÈME CONFÉRENCE

SAINT AUGUSTIN. — *De Genesi ad litteram*, XI, 19-20. *De Civitate Dei*. Lib. XI, ch. xxviii, etc.

SAINT THOMAS. — II^a II^e, q. xxv, art. 4, 5, 7; I *Sent.* Dist. 32, q. 1, art. 2, ad 3^{um}; III *Sent.* Dist. 28, art. 7; dist. 29, art. 5; *Virt.*, q. 2, art. 12, ad 6^{um}; *De dilectione proximi*, ch. III.

CAJETAN. — II^a II^e, q. xxv, art. 4, 5, 7.

BAÑEZ. — II^a II^e q. xxv, art. 4, 5, 7.

GONET. — *Loc. cit.*, art. 3.

BILLUART. — *Loc. cit.*, Dissert. III, art. 1.

CONTENSON. — *Theol. mentis et cordis*. Lib. IV. Dissert. II, ch. II, Spec. I. *Reflexio*.

SAINT FRANÇOIS DE SALES. — *Traité de l'amour de Dieu*, liv. I, ch. VI-VII.

BOSSUET. — *Traité de la Concupiscence*, ch. XI-XII, *Panegyrique de saint Pierre Nolasque*; *Sermon pour la profession de M^{me} de Lavallière*; *Instruction sur les états d'oraison*. Lib. X, ch. 18; *Sommaire de la doctrine de Mgr l'Archevêque de Cambrai*, X, etc.

PASCAL. — *Pensées*, art. II, 8; art. XXIV, 56 bis; *Lettre sur la mort de M. Pascal le Père*.

P. MEYNARD. — *Traité de la vie intérieure*, t. I, n^o 107.

FAGUET. — *Les dix commandements*. I. *Aime toi toi-même*.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

SAINT AUGUSTIN. — *De Doctrina christiana*. Lib. I, 21-24, 39-40; *de Trinitate*. Lib. VIII, 11-12; *De moribus Ecclesiæ*, 57; *De vera Religione*, 85-92, etc., etc.

SAINT THOMAS. — II^a II^e, q. xxv; III *Sent.*, dist. 28, art. 4; *Virt.* q. 2, art. 8; *De dilectione proximi*, etc., etc.

CAJETAN. — II^a II^e, q. xxv, art. 1, 2, 5, 7, 9, 12.

BAÑEZ. — II^a II^e, q. xxv, art. 1, 2, 4, 5, 6, 9, 10, 11, 12.

GONET. — *De Virtute Charitatis*, art. 3.

CONTENSON. — *Theologia mentis et cordis*. Lib. VIII, Dissert. 4, ch. 1, Spec. III.

GOTTI. — *Theologia scholastica dogmatica*. Tract. XII, q. 1, Dub. III-VI.

CUNILIATI. — *Theologia moralis*. Tract. IV, cap. VIII.

BILLUART. — *De Charitate*. Dissert. I, art. 3; Dissert. III, art. 3.

SALMANTICENSES. — *De Charitate*. Disp. II, Dub. III.

BOSSUET. — *Lettres à la sœur Cornuau*, 1, 2, 104; *Lettres à M^{me} de Laynes*, 247; *Sermon sur la Di-*

oinité de la Religion ; Sermon pour la fête de la Circoncision ; Sermon sur la charité fraternelle ; Esquisse d'un sermon de charité à l'hôpital général.

BOURDALOUE. — *Sermon sur la charité du prochain.*

MGR GAY. — *De la vie et des vertus chrétiennes De la charité envers le prochain.*

FAGUET. — *Les dix commandements, 2, 3, 4, 5.*

CINQUIÈME CONFÉRENCE

SAINT AUGUSTIN — *De libero arbitrio*, I, 32; *Contra Academicos*, III, 36; *Epist. Clavis* II, *Epist* XC; *Epist.* CIII.

TERTULLIEN. — *Apologie*, 36, 43.

SAINT THOMAS. — II^a II^e, q. CI; III *Sent.*, Dist. 31, q. 3, art. 4, q. 1; I. *Timoth.* 4.

CAJETAN. — II^a II^e, q. CI, art. 1, 2, 4.

BAÑEZ. — II^a II^e, q. CI.

BOSSUET. — *Politique tirée de l'Écriture Saint.*, liv. I, art. 2, art. 6.

LÉON XIII. — *Encycl. Nobilissima Gallorum gens.*

LACORDAIRE. — *Discours sur la vocation de la nation française.*

BRUNETIÈRE. — *Discours de combat. L'idée de patrie; Les ennemis de l'âme française; La nation et l'armée* (1^{re} série).

RAUH — *Études de morale. La Patrie.*

AGATHON. — *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, ch. II.

FAGUET. — *Les dix commandements. De la Patrie*

SIXIÈME CONFÉRENCE

LÉON XIII. — Encyclique *Quod multum* aux Evêques de Hongrie; Encyclique *Charitatis studium* aux Evêques d'Écosse; Encyclique *Au milieu des sollicitudes* au clergé et au peuple de France; Encyclique *Immortale Dei* sur la constitution chrétienne des États, etc.

PIE X. — Encyclique *Supremi apostolatus*; Discours contre la persécution religieuse en France, 18 mars 1904; Encyclique *Vehementer* à la France, 11 février 1906; Lettre, *Une fois encore* au peuple français, 6 janvier 1907, etc., etc.

SAINT AUGUSTIN. — *De gratia Novi Testamenti*, VI, 18; III *De doctrina christiana*, 44; *Enarrat. in Psalm.* III, 9; *Enarrat. in Psalm.* CXXXI, 4; *Sermo*, 129, *De Verbis Evang. Joan.*, 4, etc., etc.

SAINT THOMAS. — *Psalm.* 26, princip.; *Psalm.* 35, med. IV *Sent.*, dist. 49, q. IV, 3, 4^{um}; *Verit.* q. XXIX, 4, 6^{um}; *Roman*, c. XII, lect. II; I *Corinth.* c. XI, ect. I; *Ephes.*, c. I, lect. VIII; *Coloss.* c. I, lect. V; III^a P. q. VIII, etc.

CAJETAN. — III^a P., q. VIII.

BELLARMIN. — *De Conciliis et Ecclesia.* Lib. III,

CONTENSON. — *Theologia mentis et cordis*, lib. XIII, dissert. V, Spec. II.

BILLUART. — *Summa S^ui Thomæ*. Tract. *De Regulis Fidei*. Dissert. III. *De Ecclesia*.

GATTI. — *Institutiones Apologetico polemicæ*. Lib. III. Dissert. II.

BOSSUET. — *Sermon sur l'Église; Discours sur l'unité de l'Église; Oraison funèbre du P. Bourgoïn; Sermon sur l'Assomption de la Sainte-Vierge; Lettres de direction, 4; Præfatio in canticum*.

LACORDAIRE. — *Conférences de Notre-Dame*, 1835, 1836, 1844, 1845.

MONSABRÉ. — *Conférences de Notre-Dame*, 1881. *Œuvre de Jésus-Christ*.

MGR GAY. — *De la vie et des vertus chrétiennes*, xvii, *de l'Église considérée comme objet de la charité*.

Dictionnaire de la Bible. *Eglise* (Vacant).

Dictionnaire de théologie catholique. — *Eglise* (Dublanchy).

Dictionnaire apologetique de la foi catholique. — *Église*. (Yves de la Brière).

II

NOTES EXPLICATIVES

SUR

LES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 12.

La loi ancienne mettait déjà au premier rang le commandement de l'amour de Dieu. Pascal a dit très justement : « La religion des Juifs semblait consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple, en Jérusalem, et enfin en la loi et en l'Alliance de Moïse.

Je dis qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses.

Que Dieu n'acceptait pas la postérité d'Abraham.

Que les Juifs seront punis comme les étrangers, s'ils l'offensent...

Que les étrangers seront reçus comme les Juifs, s'ils l'aiment...

Que les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu, et non d'Abraham...

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepterait pas les personnes...

Que la circoncision du cœur leur est ordonnée...

Que les incirconcis du cœur seront jugés...

Que l'extérieur ne sert à rien sans l'intérieur...

L'amour de Dieu est recommandé en tout le Deutéronome, (*Deut.*, xxx, 19) : « Je prends à témoin le ciel
« et la terre que j'ai mis devant vous la mort et la vie,
« afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez
« Dieu et que vous lui obéissiez ; car c'est Dieu qui est
« votre vie. »

Que les Juifs, manque de cet amour, seraient réprouvés pour leurs crimes, et les païens élus en leur place...

Que les biens temporels sont faux et que le vrai bien est d'être uni à Dieu...

- Que leurs fêtes déplaisent à Dieu...
- Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu...
- Que les sacrifices des païens seront reçus de Dieu et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs...
- Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée...
- Que les anciennes choses seront oubliées...
- Qu'on ne se souviendra plus de l'arche...
- Que le temple serait rejeté...
- Que les sacrifices seraient rejetés et d'autres sacrifices purs établis...
- Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, et celui de Melchisédech introduit par le Messie...
- Que cette sacrificature sera éternelle...
- Que Jérusalem serait réprouvée, et Rome admise ; que le nom des Juifs serait réprouvé, et un nouveau nom donné...
- Que ce dernier nom serait meilleur que celui des Juifs et éternel...
- Que les Juifs devaient être sans prophètes, sans roi, sans princes, sans sacrifices, sans idole.
- Que les Juifs subsisteraient toujours néanmoins en peuple... » (*Pensées*, art. 21, Cf. Art. 14.)
- L'amour de Dieu est donc l'âme de la loi ancienne, comme de la loi nouvelle, l'âme de la vraie religion dans tous les temps. Cependant, on appelle la loi ancienne loi de crainte et la loi nouvelle loi d'amour. Ces formules ne signifient pas que l'amour de Dieu fût oublié dans la loi ancienne, que la crainte de Dieu soit négligée dans la loi nouvelle, elles signifient que les Juifs méconnaissaient facilement la loi d'amour pour n'obéir qu'à la crainte, qu'ils s'abstenaient du mal par terreur de la peine plus que par amour de la justice. tandis que dans le Christianisme les fidèles agissent plus par amour que par crainte. (Cf. Saint Thomas, I^a II^a, q. c vii, art. 1, ad. 2^{um}.)

NOTE 2, p. 17.

Cette ardeur secrète, cette force intérieure, c'est la vertu de charité, sorte d'habitude surnaturelle qui nous

incline vers la Bonté divine comme vers son objet. « *Charitas dicit in recto facultatem proximam ad diligendum Deum ex benevolentia.* » (SALMANTICENSES : de Charitate. Disp. I. Dub. III, 35.)

Il importe de distinguer cette vertu du sentiment que l'on affecte beaucoup de notre temps pour les abstractions, de rappeler à notre génération que pour satisfaire aux exigences de l'amour réclamé par Dieu, il faut s'attacher d'une manière positive à Dieu comme à un être vivant, réel, personnel, distinct du monde.

D'autre part, la charité diffère de l'amour naturel que l'on peut avoir pour Dieu considéré comme Auteur de la Création. Elle en diffère par son objet, car son objet est, non pas Dieu considéré à la seule lumière de la raison, mais Dieu considéré à la lumière de la foi. Elle en diffère par son essence, car elle est d'essence surnaturelle et elle ne naît en nous que par l'action du Saint-Esprit.

La charité porte, tous l'accordent, sur la Bonté divine. Mais on peut considérer la Bonté divine comme un attribut spécial distinct des autres attributs et de l'essence même de la Divinité, ou bien comme une qualité propre à l'essence divine, ou bien comme une perfection qui renferme tout ce qu'il y a en Dieu — Les théologiens concèdent généralement que l'objet formel de la charité est la bonté divine laquelle embrasse et l'essence et les attributs de la Divinité. « *Dicendum ergo est, rationem formalem sub qua motivam et specificativam charitatis esse bonitatem divinam, quæ ex Dei essentia et attributis coalescit, omnesque et singulas ornamentalitates includit.* » (SALMANTICENSES : de Charitate. Disp. II. Dub. II, 14.)

L'objet formel de la charité est-il la Bonté divine prise en elle-même, ou prise dans ses rapports bienfaisants avec nous? Saint Thomas a l'air d'enseigner que l'objet de la charité est le bien divin en tant qu'il est l'objet de la béatitude. *Bonum divinum in quantum est objectum beatitudinis.* (II^a II^æ q. I. Art. 4.)

Mais le sens de cette parole doit être expliqué. Le saint docteur n'affirme pas que le souverain Bien est l'objet de la charité, précisément parce que nous

y trouvons notre béatitude, il affirme que la perfection, la beauté que les élus contemplent et qui les rend heureux est l'objet de la charité. « *Sensus est specificativus, dit Billuart, scilicet quod summum bonum sit objectum charitatis secundum eam entitatem, bonitatem et perfectionem secundum quam est objectum beatitudinis, seu secundum quam videtur a beatis, ita ut bonitas, que videtur a beatis, diligatur a charitate: et quia videtur a beatis, secundum quod in se est... ita est objectum caritatis secundum quod in se est.* » (De charitate. Diss. I. art 1.)

NOTE 3, p. 18.

A cause de l'étroite alliance de l'âme et du corps, de la volonté et des puissances sensibles, l'âme agit sur le corps et le corps sur l'âme. Les dispositions de la volonté se répandent dans la sensibilité et les passions des sens impressionnent la volonté. Cependant les affections de l'âme, considérées dans leur essence, ne contiennent pas nécessairement une émotion sensible. « *Amor, concupiscentia et aliæ hujusmodi... alio modo significant simplicem affectum sine passione vel animi concitatione, et sic sunt actus voluntatis: et hoc etiam modo attribuuntur Angelis et Deo.* » (Saint Thomas I^o P. q. LXXXII art. 5, ad 1^{um}.) La volonté, dit encore saint Thomas, peut se mouvoir vers un bien particulier sans exciter aucune passion dans l'appétit sensitif. Nous voulons en effet et nous faisons beaucoup de choses par une détermination de la seule volonté, comme il est facile de le constater quand la raison résiste à la passion. (I^a II^æ q. x, art. 2, ad 3^{um}.) Même si l'on concède que tout acte de la volonté entraîne une émotion physique, il faut savoir que cette émotion n'est pas essentielle à cet acte volontaire, c'en est une conséquence appelée par saint Thomas *passio consequens per modum redundantie*.

Lorsque le mouvement de la partie supérieure de l'âme est intense, la partie inférieure suit son mouvement, mais cette émotion a son principe dans l'intensité du mouvement volontaire. (Cf. Lehu. *Philosophia moralis*

et socialis. I. 247.) Il suffit d'appliquer ces principes pour comprendre que la charité qui réside dans la volonté intellectuelle tantôt envahit la sensibilité, tantôt la laisse immobile et comme indifférente.

NOTE 4, p. 25.

Saint Thomas ne dit pas qu'il y a deux amours : la concupiscence et l'amitié, il dit qu'il y a deux éléments dans l'amour : la concupiscence et l'amitié. L'amour porte sur deux choses : sur le bien que l'on veut, sur la personne à qui on le désire. Considéré par rapport au bien que l'on veut, l'amour s'appelle concupiscence, considéré par rapport à la personne à qui on le veut, il s'appelle amitié. Si, par conséquent, on aime Dieu pour lui-même et non pour soi ou pour un autre, on l'aime d'un amour parfait et total, d'un amour de concupiscence et d'un amour d'amitié. Si nous l'aimons pour nous-mêmes ou pour un autre, notre concupiscence porte sur Dieu, notre amitié sur nous-mêmes ou sur l'autre à qui nous voulons le bien divin. « *Non ergo, dit Cajetan, distinguatur amor in amorem amicitiae et concupiscentiae tanquam in diversos amores, sed tanquam in diversos modos amandi. Unus enim et idem amor est amicitiae respectu amici et concupiscentiae respectu boni illi voliti.* » II^o II^æ, q. xxvi, art. 4.

NOTE 5, p. 26.

Aristote a peint en termes heureux les rapports et les différences de la bienveillance et de l'amitié.

« La bienveillance, dit-il, ressemble à l'amitié, mais elle n'est pas précisément l'amitié. Elle peut s'adresser même à des inconnus, sans qu'ils sachent le sentiment qu'on éprouve pour eux. Il n'en est pas ainsi de l'amitié, comme je l'ai dit antérieurement. (Aristote, *Morale à Nicomaque*, VIII, ch. III dit que « pour être vraiment de l'amitié, la bienveillance ne doit pas être ignorée de

ceux qui en sont l'objet. ») La bienveillance n'est pas non plus l'inclination à aimer, car elle n'a ni l'intensité, ni le désir, ni les symptômes qui d'ordinaire accompagnent l'inclination... Il est bien vrai qu'on ne peut être amis sans avoir éprouvé préalablement la bienveillance. Mais il ne suffit pas d'être bienveillant pour aimer, on se contente de souhaiter du bien à ceux pour qui l'on ressent de la bienveillance, sans d'ailleurs être disposé à rien faire avec eux, ni à se gêner pour eux en quoi que ce soit. (*Morale à Nicomaque*, IX, ch. v. Trad. B. S.-Hilaire.)

Ailleurs, Aristote dit de la bienveillance qui appartient à l'amitié : « L'amitié sincère est le milieu entre la flatterie et l'hostilité : elle se montre dans les actes et dans les paroles. Le flatteur est celui qui accorde aux gens plus qu'il ne convient et plus qu'ils n'ont. L'ennemi de quelqu'un est celui qui nie même les avantages évidents que possède cette personne... Le sincère ami tient le vrai milieu; il n'ajoute rien aux avantages qui distinguent celui dont il parle; il ne le loue point de ceux qu'il n'a pas; mais il ne le rabaisse pas non plus et il ne se plaît jamais à contredire son propre sentiment. Tel est l'ami » (*Grande morale*, I, xxix, Cf. Massoulié, *Traité de l'amour de Dieu*, I).

NOTE 6, p. 30.

L'amour pur des quiétistes était un amour imparfait. Il ne s'attachait pas à tout ce qui est aimable en Dieu. Dieu, en effet, est aimable et parce qu'il est souverainement bon en soi et parce qu'il est bon pour nous. Il a donc un titre à notre amitié parce qu'il est bon en soi et un titre à notre concupiscence parce qu'il est bon pour nous. On ne lui rend donc pas tout le culte qu'il mérite si l'on ne considère que le premier titre. Aussi saint Thomas dans son opuscule : *De dilectione Dei et proximi* enseigne-t-il que nous devons aimer Dieu d'un amour de concupiscence et d'un amour d'amitié. « *Duplex est dilectio: una concupiscentiæ, qua diligimus illud quod nobis volumus et desideramus... ; alia amicitie*

qua diligimus illud cui bonum volumus, ut amicos. Utraque dilectione diliges Dominum Deum tuum. » (C, II.)

NOTE 7, p. 31.

Il ne faut pas oublier que l'amour est avant tout une disposition du cœur qui se donne et se voue à l'être aimé. En nous donnant nous-même, nous donnons ce que nous avons de meilleur. Quand ce don est sincère, il contient implicitement tous les autres, Dieu est satisfait s'il l'a reçu. La bienveillance véritable contient nécessairement ce don de soi et c'est pourquoi elle plaît tant à Dieu.

NOTE 8, p. 32.

Aristote, (*Morale à Eudème*. VII, ch. II 34-35, Trad. Barthélemy S.-Hilaire), a comme pressenti la grandeur de la charité quand il a dit : « on peut dire de la première et suprême amitié, qu'elle est un choix réciproque de choses absolument belles et agréables, qu'on recherche uniquement parce qu'elles sont belles et agréables en soi. L'amitié à cette hauteur est précisément la disposition morale d'où vient ce choix et cette préférence. »

DEUXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 42.

Barthélemy Saint-Hilaire, (*Morale d'Aristote*. Préface p. XLIII) admire beaucoup le *Traité de l'amitié* d'Aristote. « Aristote, dit-il n'a pas consacré moins de deux livres à l'amitié: ce sont les plus beaux et les plus tou-

chants de son ouvrage. Il a embrassé ce sujet sous toutes ses faces avec une sagacité et une étendue de coup d'œil qui ne laissent plus qu'à glaner après lui. » M. Barthélemy Saint Hilaire ajoute : « Mais quand je dis *amitié*, je parle grec ; car il s'agit bien plutôt de l'amour, si ce mot lui-même, dans son acception ordinaire, n'était point aussi trop étroit, de la bienveillance, de la charité, des affections de toutes sortes qui sont les liens des êtres humains entre eux. » Je ne pense pas que cette interprétation soit complètement juste. Le mot d'amour est le nom générique qui convient à toutes nos affections. Le mot d'amitié désigne une forme spéciale de l'amour, et *formellement*, dans ses traités de l'amitié, Aristote ne parle que de cette forme. Il est question, il est vrai, dans les diverses morales du Philosophe, de toutes les affections qui unissent les hommes, mais il en est question dans la mesure où ces affections contiennent les éléments propres à l'amitié, dans la mesure où ces affections donnent lieu à diverses amitiés. Aristote ne se demande pas, dans ces traités, si le père aime son enfant, mais si l'on trouve les conditions de l'amitié dans l'amour qui les unit.

Cicéron a aussi composé sous forme de dialogue un très beau traité de l'*Amitié*. Toutes les pensées de Cicéron sur l'amitié se ramènent à deux maximes fondamentales, à savoir : 1° que l'homme ne cherche pas un ami par égoïsme, mais pour satisfaire un des besoins les plus élevés de son âme et qui n'a rien à démêler avec nos intérêts vulgaires ; 2° qu'il n'y a point de véritable amitié sans vertu, la vertu et l'amitié se fortifiant l'une l'autre, l'homme de bien méritant seul d'être aimé, et seul étant capable d'aimer.

Cicéron passe aussi pour avoir prononcé le premier parmi les païens le mot de charité. (Cf. Fouillée : *Histoire de la Philosophie*, 3^e édit., p. 157.) Je dis parmi les païens, car ce mot se trouve à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament.

Sénèque a écrit de belles pages sur l'amitié, et nombre d'auteurs païens ou chrétiens se sont arrêtés avec complaisance sur ce sujet. Citons parmi ces derniers : saint Augustin qui, spécialement dans ses *Confessions*

(Livre IV), a peint avec une grande émotion les caractères de l'amitié et à qui l'on a jadis attribué le livre. *De amicitia* inséré dans ses œuvres; Pierre de Blois : *De amicitia christiana. De charitate seu de dilectione Dei et proximi*; les docteurs du moyen âge qui, à propos de la charité ou dans leurs commentaires sur la morale d'Aristote, ont longuement parlé de l'amitié: Montaigne, (Cf. *Essais*, I. ch. xxvii; III, ch ix; ; saint François de Sales: *Traité de l'amour de Dieu*; Pascal, *Pensées* (art. 6, 25); le Père Lacordaire, *Marie-Madeleine*.

NOTE 2, p. 42.

La réciprocité entre toujours dans la définition de l'amitié. « On est ami, dit Aristote, quand on aime et qu'on est payé de retour; on se regarde comme amis quand on est l'un pour l'autre dans ces dispositions réciproques. » II, *Rhétorique*. Ch. iv, 4.

M. Didiot écrit: « Il convient toutefois de le dire, cette *mutualité*, cette *réciprocité* féconde, extrêmement probable naturellement, entièrement certaine surnaturellement, ne doit pas être considérée comme un élément essentiel et constitutif de la charité, de l'amitié, de l'amour désintéressé: elle en est seulement l'effet et le privilège, le caractère accidentel et la perfection intégrante. » (*Morale surnaturelle spéciale. Vertus théologiques*, p. 338.) J'avoue ne pas bien comprendre cette phrase du vénérable auteur. Que l'on puisse aimer sans être aimé, c'est sûr. Mais que l'on puisse affirmer qu'un homme est l'ami d'un autre, sans qu'entre eux il y ait réciprocité d'affection, je ne le pense pas. En tout cas, saint Thomas à qui M. Didiot avait voué un culte si pieux compte la *réciprocité* parmi les éléments essentiels à l'amitié. Dans ses différentes œuvres le saint Docteur répète ce qu'il dit II^a II^æ q. xxiii. art. 4. « *Sed nec benevolentia sufficit ad rationem amicitiae, sed requiritur quædam mutua amatio; quia amicus est amico amicus.* » Cf. I^a II^æ q. lxxv, art. 5, etc.

A plus forte raison faut-il affirmer que la vertu théo-

logale de charité qui est une vertu de l'homme mû par le Saint-Esprit suppose la réciprocité du côté de Dieu, puisqu'elle est nécessairement et essentiellement une réponse à l'amour prévenant de Dieu pour l'homme.

NOTE 3, p. 44.

Les philosophes avaient compris que la Divinité aime l'homme. Cicéron s'élevait avec véhémence contre Epicure qui prétendait que les dieux n'aimaient pas les hommes sous prétexte « qu'il faut être faible pour être capable d'aimer les autres et de leur faire du bien. » Premièrement, dit en substance l'orateur romain, un être qui ne donne rien, n'est bon à rien, ne prend soin de rien, n'est pas un être possible : et quand Epicure a représenté ainsi les dieux, il n'a voulu que conserver le mot, en supprimant la réalité. Secondement, ajoute Cicéron, s'il est vrai qu'un dieu ait cela de propre et d'essentiel, qu'il n'aime point les hommes, et ne fasse rien pour eux : eh bien, laissons-le pour tel qu'il est. » *De Natura deorum*. I, Ch. XLIV.

On trouve sur beaucoup de lèvres les théories d'Epicure. C'est à chaque instant qu'on nous répète : « Dieu ne s'occupe pas de nous, Dieu ne s'intéresse pas à nous. » Ces réflexions sont inspirées par une philosophie bien courte. La raison nous apprend, en effet, que Dieu ne peut être qu'infiniment bon, qu'étant infiniment bon, il aime nécessairement ses créatures.

NOTE 4, p. 52.

Aristote explique comment une réciprocité suffisante existe entre les parents et les enfants, entre les époux, entre les rois et les sujets, bien que la nature de l'affection échangée ne soit pas identiquement la même. Elle suffit d'autant plus que l'amitié aspire plus à aimer qu'à être aimé. Ce qui fait écrire à Montaigne : « Si, en

l'amitié de quoi je parle, l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon : car cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose, de s'entrebienfaire, celui qui en prête la matière et l'occasion est celui qui fait le libéral, donnant ce contentement à son ami, d'effectuer en son endroit ce qu'il désire le plus... Eudormidas, corinthien, avait deux amis, Charixénus, sicyonien, et Areteus, corinthien. Venant à mourir étant pauvre, et ses deux amis riches, il fait ainsi son testament : « Je lègue à Areteus « de nourrir ma mère, et l'entretenir en sa vieillesse ; à « Charixénus, de marier ma fille, et lui donner le douaire « le plus grand qu'il pourra, et au cas que l'un d'eux « vienne à défaillir, je substitue en sa part celui qui « survivra... » (*Essais*. Liv. I, ch. xxvii.)

NOTE 5, p. 53.

Les philosophes et les théologiens exigent unanimement une certaine égalité entre les êtres pour que l'amitié soit possible. Nous pouvons aimer la nature inanimée, il ne vient à personne l'idée de dire que nous éprouvons pour elle de l'amitié. Entre les hommes et les animaux la ressemblance est moins imparfaite. Dans leurs rapports l'amitié s'ébauche et l'on se plaît à répéter que le chien, que le cheval sont les amis de l'homme. Mais ces expressions doivent être entendues dans un sens large et plus symbolique que précis. La véritable amitié ne peut exister qu'entre des êtres capables de se répondre. « Il n'y a point d'amitié possible, dit Aristote, envers les choses inanimées, pas plus qu'il n'y a de justice envers elles, pas plus qu'il n'y en a de l'homme au cheval ou au bœuf, ou même du maître à l'esclave en tant qu'esclave. C'est qu'il n'y a rien de commun entre ces êtres ; l'esclave n'est qu'un instrument animé, de même que l'instrument est un esclave inanimé (*Morale à Nicomaque*. Liv. VIII, chap. xi. Trad. B. S.-Hilaire.)

Le philosophe ajoute que si l'esclave entretient des rapports d'amitié avec son maître, c'est en qualité

d'homme, qualité qui, à certains égards le met sur le même pied que son maître. (*Ibid.*)

NOTE 6, p. 57.

Les sages affirment que l'amitié suppose une certaine communauté de vie. « Ce qu'on aime en soi, dit Aristote, c'est de sentir qu'on est ; et l'on se plaît à la même idée pour son ami. Mais ce sentiment n'agit et ne se réalise que dans la vie commune ; et voilà comment les amis ont si fort raison de la désirer. L'occupation dont on fait sa propre vie, ou dans laquelle on trouve le plus de charmes, est celle aussi que chacun sait faire partager à ses amis en vivant avec eux. Ainsi les uns boivent et mangent ensemble, d'autres jouent ensemble, d'autres chassent ensemble ; d'autres se livrent ensemble aux exercices du gymnase : d'autres s'appliquent ensemble aux exercices de la philosophie, tous, en un mot, passent leurs journées à faire ensemble ce qui les charme le plus dans la vie. » (*Morale à Nicomaque*, Liv. IX, ch. XII.)

NOTE 7, p. 59.

Aristote qui ne connaissait pas la grâce, déclare que l'amitié entre Dieu et l'homme n'existe pas. « Dans les cas où il existe une très grande distance de vertu, de vice, de richesses ou de telles autres choses entre les individus ; alors ils cessent d'être amis, et ils ne se croient même plus capables de l'être. Ceci est très particulièrement manifeste en ce qui concerne les dieux, puisqu'ils ont une supériorité infinie en toute espèce de biens. » (*Morale à Nicomaque*, Liv. III, ch. VII, 4).

La vie de Dieu est de se contempler et de s'aimer. Donc partager la vie de Dieu, c'est contempler ce qu'il contemple et aimer ce qu'il aime. Mais l'homme n'est capable de cette contemplation et de cet amour que par la grâce et par la charité. C'est donc par la grâce et par la charité qu'il partage la vie de Dieu et qu'il devient

l'ami de Dieu. C'est pourquoi les théologiens enseignent généralement que, sans la grâce et la charité, l'homme n'est pas vraiment l'ami de Dieu. « *Sed quia natura, dit saint Thomas, non potest pervenire ad operationes ejus que sunt vita sua et beatitudo, scilicet visio divinae essentie; ideo etiam ad amicitiam non pertingit, que facit amicos convenire et in omnibus communicare; et ideo oportet superadli charitatem per quam amicitiam ad Deum habemus et desideremus assimilari ei per participationem spiritualium bonorum ut participabilem per gloriam ab amicis suis.* » III sent. Dist. VII, q. II, ad 4^{um}.)

(Cf. salmanticensis. *De Charitate*, Disp. I, Dub. IV.)

Cette assimilation n'est cependant pas parfaite. Nous sommes des dieux par analogie au sens que nous avons expliqué dans nos conférences sur la *Grâce*. La ressemblance dont la grâce est le principe suffit pour nous lier à Dieu par une véritable amitié. Mais comme elle nous laisse bien au-dessous de Dieu, elle fonde une *amitié d'excellence* où le respect s'unit à l'affection, une amitié analogue à celle qui attache le fils à son père, le sujet à son roi.

NOTE 8, p. 60.

Saint Thomas, (I^a, II^a, q. xxviii, art. 1), distingue soigneusement l'union affective qui est l'amour et l'union effective qui est une conséquence de l'amour. « *Primam ergo unionem amor facit effective, quia movet ad desiderandum et querendum præsentiam amati quasi sibi convenientis et ad se pertinentis, secundam autem unionem facit formaliter quia ipse amor est talis unio, vel nexus. L'amour ne peut pas exister sans l'union affective, et il tend de toutes ses forces à l'union effective. Ceux qui s'aiment souffrent d'être séparés. On connaît les vers d'Horace :*

*Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera
Nec carus æque, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Duxit ruinam.*

Puisqu'une force cruelle m'a ravi trop tôt cette moitié de mon âme, qu'ai-je à faire de l'autre moitié, séparée de celle qui m'était bien plus chère. Le même jour nous a perdus tous deux. » (*Odes II, 17,5*) On connaît aussi les lamentations de saint Augustin sur la mort de son ami : « La douleur de sa perte voila mon cœur de ténèbres, Tout ce que je voyais n'était plus que mort. Et la patrie m'était un supplice, et la maison paternelle une étonnante désolation... Mes yeux le demandaient partout et il m'était refusé. Et tout m'était odieux, parce que tout était vide de lui, que plus rien ne pouvait plus me dire : Il vient, le voici ! » Cf. *Confessions*. Liv. IV. ch. iv-vi.)

Enfin Montaigne écrivit ces lignes sur son ami, La Boétie : « Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner languissant; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous étions à moitié de tout; il me semble que je lui desrobbe sa part. J'étais désia si faict et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi. » *Loc. cit.*

NOTE 9, p. 63.

Dieu est présent d'une manière intime et spéciale dans les âmes sanctifiées par la grâce et par la charité : les docteurs sont d'accord sur ce point. Mais ils se divisent quand il s'agit de déterminer le mode de cette spéciale présence. Le Père Froget : *De l'habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes*, a traité clairement, pieusement et magistralement cette question. Dans la première partie de son œuvre, il explique comment Dieu en *qualité d'agent* est présent en toutes choses. Il détermine l'intimité, la profondeur, l'universalité, les divers degrés de cette présence.

Dans la seconde partie, il parle de la présence spéciale de Dieu dans les âmes justes. « L'inhabitation divine par la grâce n'est pas la propriété personnelle du Saint-Esprit; mais le patrimoine commun de toute la Sainte Trinité. Elle est l'apanage de tous les justes tant

de l'Ancien que du Nouveau Testament. » tel est le titre de la troisième partie. La quatrième partie explique le « But et les effets de la mission de l'Esprit-Saint et de son habitation dans les âmes. »

L'auteur, au cours de ce travail, étudie et réfute les interprétations des théologiens qui lui semblent mal comprendre la présence de Dieu dans les âmes justes. Il combat spécialement le Dr Oberdœrffer, Verani, Pétau, le P. Ramière, M. Mangenot disciple de Pétau sur ce point. Les doctrines de ces écrivains lui paraissent défectueuses et insuffisantes. Nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs au livre du P. Froget. Ils verront en particulier ce qu'il faut entendre quand saint Thomas dit que Dieu habite dans tous les êtres à *titre d'agent*, et dans les âmes justes à *titre d'objet connu et aimé*.

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 76.

Les Papes et les Conciles ont condamné diverses propositions où l'on enseignait que les sentiments inspirés par la nature sont essentiellement mauvais. S. Pie V a frappé ces affirmations de Baius : *Amor naturalis, qui ex viribus naturæ exoritur, ex sola philosophia per elationem præsumptionis humanæ cum injuria crucis Christi defenditur a nonnullis doctoribus.* (Denzinger-Bannwart. 1036).

Cum Pelagio sentit, qui boni aliquid naturalis, hoc est, quod ex naturæ solis viribus ortum ducit, agnoscit. (Ibid, 1037.)

NOTE 2, p. 78.

Nous avons déjà cité, dans nos notes sur l'Espérance, les textes où les Papes réprouvent le quiétisme. Le quié

tisme considère l'amour de soi comme incompatible avec la pure charité. Il n'admet pas que les âmes parfaites cherchent leur intérêt, s'occupent en aimant Dieu de la récompense, demandent quoi que ce soit : « Demander quelque chose à Dieu, disent-ils, est une imperfection. *Non convenit, ut a Deo rem aliquam petat : quia petere est imperfectio.* » Denzinger. 1234.) Il faut s'abstraire de toute pensée, de tout souci se rapportant à soi. *Eidem Deo relinquenda est cogitatio et cura de omni re nostra.* (Ibid. 1233. « Il y a un état habituel d'amour de Dieu qui est une charité pure et sans aucun mélange d'intérêt. *Datur habitualis status amoris Dei qui est caritas pura et sine ulla admixtione proprii interesse.* » (Ibid. 1327) « Dans l'état de sainte indifférence, l'âme n'a plus aucun désir volontaire et délibéré se rapportant à son propre intérêt. *In statu sanctæ indifferentiæ, anima non habet amplius desideria voluntaria et deliberata propter suum interesse.* » (Ibid. 1330,) etc., etc.

L'Eglise, en faisant justice de ces exagérations, a condamné en même temps le système des stoïciens modernes et anciens qui affectent de dire et de croire que l'homme peut remplir tous ses devoirs sans y trouver aucun bien personnel.

NOTE 3, p. 85.

La charité a des caractères communs à tous les amours, et des caractères qui lui sont propres. Comme tous les amours, elle nous attache à un objet qui n'est pas seulement un bien en soi, mais qui est un bien pour nous : Dieu. La charité ne saurait être un amour sans porter sur un bien adapté, profitable à celui qui aime. Quel est donc le caractère propre de la charité ? C'est de rapporter à Dieu notre bien, notre amour, notre personne comme à notre fin dernière.

NOTE 4, p. 89.

Remarquons bien qu'en employant cette formule *vivre sa vie*, les hommes de notre génération ont sur-

tout voulu s'arroger le droit de suivre leurs passions déréglées, qu'ils ont prétendu rapporter tout à eux-mêmes. Parmi ces passions déréglées, les passions de la chair occupent une grande place. Les adorateurs du moi craignent surtout qu'on les oblige à sacrifier leurs plaisirs et se révoltent contre les lois qui s'efforcent à les retenir sur le penchant de leurs convoitises.

NOTE 5, p. 95.

Le dieu du modernisme est le moderniste lui-même. Par le système du subjectivisme et de l'immanentisme, en prétendant que nous ne pouvons sortir de nous-mêmes, le modernisme nous oblige à ne vivre que de nous-mêmes, que des formes variées de notre être, à nous retourner vers nous, à chercher la Divinité non pas où elle est, c'est-à-dire en dehors de nous, mais en nous où elle n'est pas. Marc-Aurèle disait déjà : « Regarde au-dedans de toi ; c'est au-dedans de toi qu'est la source du bien, une source intarissable pourvu que tu fouilles toujours. » Il est manifeste que de pareilles pensées mènent au culte idolâtrique de soi, à un égoïsme phénoménal et monstrueux. Il n'est pas moins clair que cette idolâtrie est stérile, que loin de nous conduire à notre dernière perfection, au plein épanouissement de notre être, elle nous laisse végéter dans notre misère. Ce n'est pas, en effet, par notre contact avec nous-mêmes, c'est par notre contact avec Dieu que nous nous imprégnons de divin et que nous sommes divinisés autant que nous pouvons l'être. Cette adoration de soi est donc, en définitive, aussi nuisible à l'homme qu'elle est injurieuse à Dieu.

Les doctrines égoïstes ont eu de notre temps une singulière fortune. Elles inspirent à Renan des pages d'une odieuse dureté, elles règnent dans l'âme d'un Nietzsche, elles s'expriment sur un ton abject dans un Anatole France. M. Barrès lui-même les accueille. Ses œuvres les plus généreuses se ressentent des influences qu'il a subies. Dans son livre : *La grande pitié des églises de France*, qui contient de belles et vaillantes pages,

le dilettantisme se retrouve enveloppé dans des formules où le romantisme et le modernisme apparaissent trop... Le chapitre intitulé : *La mobilisation du divin* est spécialement empreint de l'esprit de Renan et oblige les catholiques à de positives, à de formelles réserves. Quand Pascal écrivait la fameuse phrase : « Le moi est haïssable », il dénonçait comme un vice l'amour déréglé de soi. Notre littérature contemporaine, ignorant la vraie philosophie, essaie de substituer à la maxime de l'auteur des *Pensées* cet inacceptable principe : Le moi est adorable.

Dans la mesure où on l'écoute, on trahit Dieu, la saine morale et soi-même.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 113.

Nous empruntons la substance de cette page à l'opuscule de saint Thomas d'Aquin : *De dilectione Dei et proximi*. Cet opuscule contient une série de pensées admirables sur l'amour que nous devons à Dieu et à notre prochain. Au chapitre second de cette seconde partie intitulé : *De convenientia duorum mandatorum*, le Docteur angélique commente magistralement le texte de l'Évangile : « *Secundum autem simile est huic.* » Au terme de son analyse, saint Thomas résume ainsi sa pensée : « *Utrumque est præceptum, dit-il, ad differentiam consiliorum, utrumque præceptum divinum ad differentiam humanorum, utrumque morale ad differentiam ceremonialium, utrumque naturale ad differentiam positivorum, utrumque absolutum ad differentiam conditionalium, utrumque affirmativum ad differentiam negativorum, utrumque generale ad differentiam specialium, utrumque lucidum ad differentiam obscurorum, utrumque perpetuum ad differentiam temporalium.* »

Dans ce même opuscule, on consultera avec le plus

grand profit le chapitre III où saint Thomas enseigne comment l'on doit s'aimer soi-même.

NOTE 2, p. 113.

C'est une pensée sur laquelle je n'ai pas assez insisté. La grâce régénère la nature en même temps qu'elle en tire des effets supérieurs. Le péché originel a diminué les forces natives de l'intelligence, de la volonté, du cœur, la grâce nous les rend. L'homme dominé par la grâce est un homme parfait qui remplit tous les devoirs attendant à sa nature, bien qu'il soit plus que cela. Cette remarque est d'importance en un temps où l'on reproche sans cesse aux chrétiens de fermer leurs oreilles aux préceptes de la nature pour écouter l'Évangile.

NOTE 3, p. 121.

Il nous semble intéressant et utile de citer ici les belles paroles du livre de *Tobie* auquel nous faisons ici allusion. Les voici dans leur charmante simplicité. « L'ange et le jeune Tobie entrèrent chez Raguel, qui les reçut avec joie. A la vue de Tobie, Raguel dit à Anne, sa femme : « Comme ce jeune homme ressemble « à mon cousin ! » Ayant ainsi parlé, il dit *aux voyageurs* : « D'où êtes vous, jeunes gens, nos frères ? » Ils répondirent : « Nous sommes de la tribu de Nephtali, « du nombre des captifs de Ninive. » Raguel leur dit : « Connaissez-vous Tobie, mon frère ? Nous le connaissons, répondirent-ils. » Et comme Raguel disait beaucoup de bien de Tobie, l'ange lui dit : « Tobie, dont tu « nous parles, est le père de ce jeune homme. » Aussitôt Raguel courut à lui et l'embrassa avec larmes, pleurant à son cou. « Sois béni, mon fils, dit-il, car tu es fils « d'un homme de bien, du meilleur des hommes. » Et Anne, sa femme, et Sara, leur fille, versaient des larmes. » (*Tobie*, Ch. VII, I, 9, traduction *Crampon*.)

NOTE 4, p. 126.

L'exercice de la charité fraternelle n'est pas un métier de dupe. La charité n'est point opposée à la justice, ni à la prudence, elle se sacrifierait elle-même, si sous prétexte de suivre son penchant, elle sacrifiait une seule vertu. Mais elle donne à toutes les autres vertus leur forme définitive. Saint Thomas dit quelque part qu'elle est la forme, le moteur et la fin de toutes les autres vertus, que loin de les blesser, elle leur assure leur suprême perfection. Ainsi c'est par leur contact avec la charité, par leur docilité à suivre les impulsions de la charité que la force, la tempérance, la justice, la prudence, la foi et l'espérance atteignent leur plus haut degré. « *Caritas est forma virtutum, motor et radix.* » (Quest. *unica de charitate*, art. 34.) Le saint docteur explique longuement le sens de ces trois affirmations.

NOTE 5, p. 127.

Saint Thomas parle de la gratuité de l'amour fraternel au Ch. VII de son opuscule : « *De dilectione proximi.* » Il considère la charité fraternelle dans ses causes et dans ses effets, et il montre qu'elle est désintéressée, bien qu'elle assure le bonheur de celui qui la possède.

NOTE 6, p. 130.

Il convient d'insister sur le caractère surnaturel que la charité imprime à toutes nos affections. Elle répand un élément divin dans l'amour paternel, dans l'amour filial, dans l'amour conjugal, dans l'amitié naturelle, dans le patriotisme, etc. Elle s'empare, en effet, de tous nos actes pour les pénétrer de divin, pour les attacher au côté divin des choses, pour les orienter vers Dieu.

NOTE 7, p. 133.

Les théologiens posent plusieurs questions au sujet de la charité que l'on doit à ses ennemis. Est-il plus méritoire d'aimer ses ennemis que ses amis? On enseigne généralement *qu'en soi* et toutes choses égales d'ailleurs, il est plus méritoire d'aimer ses amis que ses ennemis. C'est la conclusion de saint Thomas: II^a II^æ, q. XVII, art. 7 : « *Dilectio amicorum secundum se considerata est ferventior et melior quam dilectio inimicorum.* »

Cependant, considéré du côté du motif qui l'inspire et de la difficulté qu'il rencontre, l'amour des ennemis peut être plus pur, plus désintéressé plus fort et partant plus méritoire que l'amour des amis. Lorsque nous aimons des hommes que nous n'avons aucune raison personnelle d'aimer, nous les aimons uniquement à cause de Dieu ; ainsi le motif de notre charité est tout surnaturel et tout divin. Pour que nous aimions vraiment les hommes qui nous haïssent et ne nous ont peut-être fait que du mal, il faut aussi que la charité soit assez forte pour vaincre les répugnances naturelles que nous éprouvons. Cette force qui va parfois jusqu'à l'héroïsme augmente la perfection, le mérite de la charité et donne droit à une particulière récompense. Cf. BAÑEZ, II^a II^æ, q. XXVII, art. 7 ; BILLUART, *de Charitate*, dissert. IV, art. 6.

Quelles sont les obligations que comporte l'amour dû aux ennemis ? 1^o La loi évangélique nous défend de vouloir du mal à nos ennemis par rancune, par esprit de vengeance. Elle nous permet cependant de leur désirer les châtimens temporels qui leur profiteront au point de vue spirituel, ou qui profiteront au bien commun. C'est ainsi que dans la liturgie nous demandons à Dieu d'humilier les ennemis de l'Église. La haine des personnes ne doit pourtant pas avoir de place dans ce désir. 2^o Cette loi nous ordonne de pardonner, d'accepter les réparations convenables, elle nous interdit d'exiger de nos ennemis plus qu'ils ne nous doivent, de les traîner devant les tribunaux par haine, de nous réjouir du mal

qui leur arrive. Elle ne nous interdit pas de réclamer nos droits, d'en appeler au juge pour obtenir satisfaction.

3° Nous sommes tenus de donner à nos ennemis les signes *communs* de dilection que nous accordons à tous. En conséquence, on pécherait contre la charité si l'on refusait à ses ennemis les prières, les aumônes, les témoignages que l'on accorde à tous les hommes. Mais rien ne nous oblige à leur porter, ni à leur montrer l'affection *particulière* que nous avons pour nos amis.

Les auteurs de théologie morale entrent dans de nombreux détails que je ne saurais reproduire. Il est pourtant nécessaire aux chrétiens de connaître l'enseignement précis de la religion en cette matière si pratique. Le *Temps*, du 22 mai 1914, dans un article signé, Philippe Millet et intitulé : Une suite « aux Provinciales », rend compte du livre de M. Albert Bayet : *La casuistique chrétienne contemporaine*. L'auteur de cet article, à la suite de M. Bayet, s'élève contre les casuistes et découvre chez eux « toute une morale nouvelle qui s'est glissée sous le couvert des approbations pontificales dans les manuels des confesseurs contemporains. » On n'est pas plus injuste, ni plus ignorant. Le *Temps*, avec M. Bayet, avec M. Philippe Millet, avec la plupart de ses rédacteurs, aurait grand besoin d'aller à l'école de ce saint Alphonse de Liguori qu'il ose attaquer et qui représente ce qu'il y a de plus pur dans la morale naturelle et dans la morale chrétienne. Que de choses il apprendrait ! Il apprendrait en particulier que le précepte fameux : « Aime ton prochain comme toi-même » n'est pas en contradiction avec l'adage fameux aussi : « Charité bien ordonnée commence par soi-même ». Il apprendrait que la morale des casuistes catholiques est fort ancienne, que la sienne est nouvelle et heurte les enseignements de tous les philosophes sérieux.

Notre-Seigneur dit à ses disciples : on vous a dit : « Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi, et moi je vous dis : aimez vos ennemis. » (Saint MATTHIEU, ch. v, 43-44). On pourrait croire, en lisant ce passage de l'Évangile, que la loi ancienne autorise la haine des ennemis. L'on se tromperait. Ces mots ; « Vous aurez en haine vos ennemis », ne sont point

écrits, dit saint Thomas, dans la loi ancienne, c'est un principe ajouté par les Juifs. *Istud non invenitur in lege, sed additio est ex parte Judæorum.* (In *Evang Matth*, c. v.)

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

NOTE 1, p. 148.

Les pires adversaires du patriotisme viennent de l'Université, ils enseignent dans nos écoles primaires, secondaires et supérieures. Les syndicats d'instituteurs font profession d'antimilitarisme au point que des journaux comme le *Radical*, que des hommes comme M. Messimy, que des ministres comme M. Guist'hau sont obligés de protester. A la suite du Congrès de Chambéry par exemple (16-17 août 1912), le conseil des ministres du 24 août a communiqué la note suivante : « Le conseil a estimé que les éducateurs de la jeunesse française qui font partie d'œuvres antipatriotiques mettent gravement en péril l'école laïque, et il a décidé de ne pas tolérer pareille attitude. » (Cf. *Questions actuelles*, t. CXIII, p. 379 et suiv.). C'est à chaque instant que des maîtres de l'école nationale se montrent les serviteurs de l'internationalisme. Mais l'exemple vient de plus haut. A l'École Normale, M. F. Rauh, dans ses cours de 1903-1904 appelle « généralités sonores », « superstitions », « doctrines d'artistes et de littérateurs », les raisons qui militent en faveur du patriotisme. Combien de ses confrères des lycées et de la Sorbonne partagent ses idées et les propagent ? (Cf. *Etudes de morale*, par F. Rauh : *La Patrie*.) Les littérateurs, imprégnés des théories de Tolstoï et de l'humanitarisme, ont souvent parlé du patriotisme avec un haineux mépris. M. Rémy de Gourmont, qui a écrit tant et de si vilaines choses et que le *Temps* a compté parmi ses critiques littéraires, n'a pas craint de signer de son nom ces lignes honteuses : « Personnellement, je ne donnerais, en échange de ces terres oubliées

(l'Alsace et la Lorraine), ni le petit doigt de ma main droite, il me sert à soutenir ma main quand j'écris, ni le petit doigt de ma main gauche, il me sert à secouer la cendre de ma cigarette... Il me paraît qu'elle a assez duré, la plaisanterie des deux petites sœurs esclaves agenouillées dans leurs crêpes, au pied d'un poteau-frontière, pleurant comme des génisses, au lieu d'aller traire leurs vaches..... Le jour viendra peut-être où l'on nous enverra à la frontière, nous irons sans enthousiasme; ce sera notre tour de nous faire tuer, nous nous ferons tuer avec un réel déplaisir : « mourir pour la patrie », nous chantons d'autres romances; nous cultivons un autre genre de poésie. S'il faut, d'un mot, dire nettement les choses, eh bien ! *Nous ne sommes pas patriotes.* » Il est difficile de mettre plus de bassesse dans l'injure à la patrie. En lisant sous une plume française de pareilles phrases, on ne peut qu'éprouver de la nausée. (Cf. Agathon : *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, 4^e édit., p. 23-24).

Les parlementaires chargés de défendre le bien public, i ont trahi sur ce point comme sur tant d'autres. Ils ont honoré des hommes comme Zola, l'auteur de la *Débacle*, et l'on sait que les socialistes craignent beaucoup moins de voir couler le sang français que le sang étranger. Il leur importe peu que le soldat tire sur son chef, mais ils seraient indignés que l'armée française tirât sur des bataillons étrangers et envahisseurs. Toutes les bénédictions pour les incendiaires qui ont brûlé les Tuileries, tous les anathèmes pour ceux qui, en cas de légitime défense, brûleraient le palais du roi de Prusse.

L'Académie a été touchée par l'antipatriotisme M. Anatole France a écrit sur Jeanne d'Arc un livre odieux. Ses traits atteignaient à travers la Pucelle d'Orléans la patrie elle-même. M. Anatole France d'ailleurs, oublieux de son passé, ne craignait pas de porter aux nues Zola qu'il avait jadis tant flétri.

Les catholiques sont restés fidèles à leur pays. Généralement antidreyfusards, généralement amis de l'armée, ils ont été, dans cette crise, les soutiens du patriotisme. Leurs évêques, leurs prêtres, leurs écoles ont refusé de s'incliner devant les sommations des internationalistes. Ceux qui ont fléchi appartenaient ou à l'Université ou

aux écoles de démocratie outrée, où l'on s'occupe moins de l'homme que de l'abstraction qui s'appelle l'humanité. Il est incontestable que durant ces dernières années une réaction s'est produite contre l'antipatriotisme. Cependant la lutte n'est pas finie. L'animosité contre l'armée s'affirme avec une obstination scandaleuse, et l'opposition aux lois destinées à augmenter nos contingents militaires prouve que l'idée de patriotisme est loin de s'imposer à tous les esprits.

La plupart de ceux qui combattent l'idée de patrie sont les disciples de Voltaire. Voltaire ne connut point le patriotisme. Il fut, d'après M. Faguet, « l'homme entre tous les hommes... le plus radicalement étranger à ce sentiment. » (Cf. Faguet, les dix commandements : *La Patrie*, p. 16). Il ne craignait pas de diffamer sa mère, comment aurait-il aimé sa patrie. Il a ri du patriotisme comme il a ri de Dieu. (Cf. *Dictionnaire philosophique de Voltaire. Patrie*).

NOTE 2, p. 150.

Saint Thomas parle du patriotisme dans son traité de la piété (II^a II^æ, q. CI). Après avoir affirmé que nous sommes, avant tout, tenus par des devoirs de piété envers Dieu, *qui et excellentissimus est, et est nobis essendi, et gubernationis primum principium*, il ajoute : *Secundario vero nostri esse et gubernationis principia sunt parentes et patria, a quibus, et in qua nati et nutriti sumus. Et ideo post Deum est homo maxime debitor parentibus et patriæ... In cultu autem patriæ intelligitur cultus omnium concivium et omnium patriæ amicorum.* (Ibid. art. 1. Mais le saint Docteur enseigne (Ibid. art. 3, ad. 1^{um}) que la piété est une affirmation de la charité. *Sicut religio est quedam protestatio fidei, spei et charitatis, quibus homo primordialiter ordinatur in Deum : ita etiam pietas est quedam protestatio charitatis, quam quis habet ad parentes et ad patriam...* » La piété, la charité que l'on doit à Dieu, Père par excellence, (*Deus excellenter dicitur pater noster*) s'étend aux parents, et des parents à la patrie, *secundum quod est nobis quoddam essendi principium.*

(*Ibid.* ad 2^{um} et 3^{um}). Ces paroles nous permettaient de faire entrer l'amour de la patrie dans nos conférences sur l'amour de Dieu et du prochain.

NOTE 3, p. 152.

Bien qu'il ait exagéré l'influence du sol, de la mer, du ciel, du climat, etc., dans la vie humaine, M. Taine a cependant défendu en grande partie la vérité lorsqu'il a montré combien nous dépendons des conditions locales dans notre manière d'être, de vivre, de sentir, de penser. Pourvu que l'on retranche de sa doctrine ce qu'elle contient de trop absolu et de contraire au dogme de la liberté, on y trouve des idées extrêmement favorables au patriotisme. (Cf. Histoire de la littérature anglaise. *Introduction*). Bossuet n'a pas craint de dire que l'on doit aimer la terre de la patrie comme une mère et une nourrice commune. « La société humaine demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble; on la regarde comme une mère et une nourrice commune: on s'y attache et cela unit. C'est ce que les Latins appellent *Charitas patrii soli*, l'amour de la patrie, et ils la regardent comme un lien entre les hommes. » (*Politique tirée de l'Écriture sainte*. I, art. 2, prop. 3.

NOTE 4, p. 156.

Bossuet fait encore remarquer que la diversité de la langue sépare les hommes. « La parole, dit-il, est le lien de la société entre les hommes, par la communication qu'ils se donnent de leurs pensées. Dès qu'on ne s'entend plus l'un l'autre, on est étranger l'un à l'autre: « Si je n'entends point, dit saint Paul, la force d'une parole, je suis étranger et barbare à celui à qui je parle, et il me l'est aussi (I. *Corinth.*, xiv, 11). Et saint Augustin remarque que cette diversité de langage fait qu'un homme se plaît plus avec son chien qu'avec un homme son semblable. » (*De Civ. Dei*, liv. XIX, ch. xii). *Politique tirée de l'Écriture sainte*, loc. cit. Prop. 2.

M. Faguet. (Dix commandements, *la Patrie*, M. Brune-

tière (*L'idée de patrie*, Discours de combat, 1^{re} série), comptent aussi la langue et l'histoire nationales parmi les éléments qui constituent la patrie. « La « communauté de langue », dit celui-ci, établit déjà je ne sais quel lien plus étroit, et surtout plus intime, entre les citoyens d'une même patrie.... C'est qu'en effet, parler la même langue, c'est nécessairement penser, c'est associer ou combiner ses idées de la même manière, c'est sentir ensemble, c'est éprouver les mêmes impressions des mêmes choses ; et là sans doute est la raison du culte que tous les grands peuples ont professé pour leur littérature. » C'est en s'inspirant de la même pensée que Brunetière exhorte encore à aimer la langue latine, mère de la langue française. « Le latin est pour nous la langue mère de la nôtre, la langue de nos origines, le support de nos traditions, et, pour ainsi parler, le fondement de notre connaissance de nous-mêmes. La littérature latine pour un Anglais ou pour un Allemand, n'est qu'une province étrangère, de celles qu'on traverse en touriste ou en voyageur, sans que rien vous oblige ou vous invite à la visiter ; elle est pour nous la terre nourricière, le sol auquel nous rattachent toutes nos racines, dont nous ne pouvons nous séparer sans effort ou sans déchirure ; et notre littérature elle-même n'en est, dans son abondance et sa diversité, qu'un prolongement, une continuation, un accroissement. » *Ibid.* (*Le génie latin*).

NOTE 3 p. 137.

L'histoire entre aussi pour M. Brunetière et Faguet dans la constitution de la patrie. « Une patrie, c'est encore une histoire, dit Brunetière... Il n'y a point de patrie sans une longue histoire qui en soit ensemble le support, la justification, le principe de vie et de rajeunissement perpétuel. » (*L'idée de patrie*)

De son côté Faguet écrit : « En outre du sol et de la tradition et, par suite, ce qui constitue la patrie, c'est encore l'histoire du pays. J'ai dit quelque part, assez justement : « La patrie, c'est l'histoire de la patrie. » L'historien peut n'être pas un patriote, il est, même malgré lui, semeur de patriotes. » (*Loc. cit.* v).

NOTE 6, p. 158.

La société avec son autorité unit aussi les habitants d'un même pays. « Voilà quelle est l'unité d'un peuple, dit Bossuet, lorsque chacun renonçant à sa volonté, la transporte et la réunit à celle du prince et du magistrat. Autrement, nulle union; les peuples errent vagabonds comme un troupeau dispersé. » (Bossuet. *Loc. cit.* art. 3.)

C'est pourquoi les gouvernements qui divisent les citoyens pour régner, divisent la patrie même et affaiblissent le sentiment du patriotisme chez leurs sujets.

NOTE 7, p. 159.

On ne doit pas l'oublier, la grâce et les vertus chrétiennes restaurent dans l'ordre naturel tous les sentiments légitimes approuvés par la raison, en même temps qu'elles nous apportent une énergie nouvelle supérieure aux forces de la nature. L'époux, en aimant surnaturellement son épouse, l'aime mieux aussi et davantage au point de vue naturel. Ainsi en est-il de toutes les affections raisonnables, transformées par la charité.

NOTE 8, p. 167.

Les étrangers se froissent souvent quand nous parlons des bénédictions accordées par Dieu à la France. Il est certain que Dieu aime toutes les nations, qu'il a confié une mission à chacune d'elles, mais la protection de Dieu sur la France apparaît privilégiée dans toute l'histoire; notre pays a été l'objet d'une spéciale prédilection.

NOTE 9, p. 169.

Notre influence s'est surtout répandue dans le monde par l'Évangile et avec l'Évangile. Mais dans cette œuvre

d'expansion religieuse et nationale, notre langue a été un instrument admirable. M. de Maistre dit en parlant aux Français : « Toujours affamés de succès et d'influence, on dirait que vous ne vivez que pour contenter ce besoin : et comme une nation ne peut avoir reçu une destination séparée des moyens de l'accomplir, vous avez reçu ce moyen dans votre langue, par laquelle vous régnez bien plus que par vos armes, quoiqu'elles aient ébranlé l'univers. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*).

NOTE 10, p. 169.

Léon XIII aime à rappeler les titres de la France à l'amour de tous les chrétiens et spécialement à l'amour des Français. « Souvent, dit-il, dès ces temps reculés, vos ancêtres, dans de grandes et salutaires entreprises, ont paru comme les aides de la divine Providence elle-même. Mais ils ont surtout signalé leur vertu en défendant par toute la terre le nom catholique, en propageant la foi chrétienne parmi les nations barbares au point de rendre à bon droit proverbial ce mot des vieux temps : *Gesta Dei per Francos*. Aussi leur est-il arrivé, grâce à leur fidèle dévouement à l'Eglise catholique, d'entrer comme en partage de ses gloires et de fonder des œuvres publiques et privées où se manifeste un admirable génie de religion, de bienfaisance, de magnanimité. *Nobilissima Gallorum gens.* »

SIXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 180.

« C'est Dieu, dit le Lacordaire, qui a fait les peuples et qui leur a partagé la terre, et c'est aussi lui qui a fondé au milieu d'eux une société universelle et indivi-

sible ; c'est lui qui a fait la France, et qui a fondé l'Eglise. De telle sorte que nous appartenons tous à deux cités, que nous sommes soumis à deux puissances, et que nous avons deux patries : la cité éternelle et la cité terrestre, la puissance spirituelle et la puissance temporelle, la patrie du sang et la patrie de la foi. » (*Discours sur la vocation de la nation française*).

NOTE 2, p. 182.

Léon XIII (*Encyclique Paterni Patris*) rappelle la mission éminemment bienfaisante de l'Eglise dans l'ordre intellectuel. Il écrit : « Le Fils unique du Père éternel, après avoir apparu sur la terre pour apporter au genre humain le salut ainsi que la lumière de la divine sagesse, procura au monde un immense et admirable bienfait, quand, sur le point de remonter aux cieux, il enjoignit aux apôtres *d'aller et d'enseigner toutes les nations*, et laissa, pour commune et suprême maîtresse de tous les peuples, l'Eglise qu'il avait fondée. Car les hommes que la vérité avait délivrés, la vérité devait les garder : et les fruits des célestes doctrines, qui ont été pour l'humanité des fruits de salut, n'eussent point été durables, si le Christ, Notre-Seigneur, n'avait constitué, pour instruire les esprits dans la foi, un magistère perpétuel. Soutenue par ces promesses, imitant la charité de son divin Auteur, l'Eglise a fidèlement accompli l'ordre reçu, ne perdant jamais de vue, poursuivant de toute son énergie ce dessein : enseigner la religion, combattre sans relâche l'erreur...

Or, ainsi que l'apôtre nous en avertit, c'est *par la philosophie et les vaines subtilités* que l'esprit des fidèles du Christ se laissa le plus souvent tromper, et que la pureté de la foi se corrompait parmi les hommes. Voilà pourquoi les Pasteurs suprêmes de l'Eglise ont toujours cru que leur charge les obligeait aussi à contribuer de toutes leurs forces au progrès de la véritable science, et à pourvoir en même temps, avec une singulière vigilance, à ce que l'enseignement de toutes les sciences humainesût donné partout selon les règles de la foi catholique,

mais surtout celui de la philosophie, car c'est d'elle que dépend en grande partie la sage direction des sciences ».

NOTE 3, p. 183.

« Entre tous les Docteurs scolastiques, brille, d'un éclat sans pareil, leur prince et maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, *pour avoir vénéré les saints docteurs du passé a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous*. Thomas accueillit leurs doctrines, comme les membres dispersés d'un même corps; il les réunit, les classa dans un ordre admirable, et les enrichit tellement qu'on le considère lui-même, à juste titre, comme le défenseur spécial et l'honneur de l'Eglise. D'un esprit ouvert et pénétrant, d'une mémoire facile et sûre, d'une intégrité parfaite de mœurs, n'ayant d'autre amour que celui de la vérité, très riche de science tant divine qu'humaine, justement comparé au soleil, il réchauffa la terre par le rayonnement de ses vertus et la remplit de la splendeur de sa doctrine. Il n'est aucune partie de la philosophie qu'il n'ait traitée avec autant de pénétration que de solidité : les lois du raisonnement, Dieu et les substances incorporelles, l'homme et les autres créatures sensibles, les actes humains et leurs principes, font tour à tour l'objet des thèses qu'il soutient, dans lesquelles rien ne manque, ni l'abondante moisson des recherches, ni l'harmonieuse ordonnance des parties, ni une excellente manière de procéder, ni la solidité des principes ou la force des arguments, ni la clarté du style ou la propriété de l'expression, ni la profondeur et la souplesse avec lesquelles il résout les points les plus obscurs.

Ajoutons à cela que l'angélique Docteur a considéré les conclusions philosophiques dans les raisons et les principes mêmes des choses : or, l'étendue de ces prémisses et les vérités innombrables qu'elles contiennent en germe fournissent aux maîtres des âges postérieurs une ample matière à des développements utiles, qui se produisent en temps opportun. En employant, comme il le fait, ce même procédé dans la réfutation des erreurs, le grand Docteur est arrivé à ce double résultat, de

repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne manqueront pas de surgir dans l'avenir. » *Æterni Patris*.

NOTE 4, p. 185.

C'est une vérité proclamée aujourd'hui sur tous les tons et par tous les partis, nos universités laïques sont impuissantes à former un corps de doctrine philosophique. Elles sombrent de plus en plus dans l'anarchie intellectuelle. Si l'Eglise n'était pas là pour maintenir les principes du bon sens, les vérités les plus nécessaires et les plus évidentes de la raison, nous tomberions dans un nihilisme que les peuples civilisés n'ont peut-être jamais connu. Nos parlements dont la majorité reflète assez bien l'esprit de l'Université font la guerre à l'idée chrétienne, mais ils ne luttent que pour des négations. Ils ressemblent aux médecins qui défendent à leurs malades tous les aliments adoptés par les générations saines et qui ne les remplacent pas. La neutralité de l'école est une des inventions les plus insensées de ce siècle. Si ses partisans étaient logiques avec eux-mêmes, ils interdiraient aux professeurs toute affirmation. La morale, par une conséquence fatale, subit le même sort que la métaphysique. Les ordres les plus impérieux de la conscience sont méconnus officiellement et nos modernes docteurs confondent de plus en plus le bien et le mal. Les discours incohérents de M. Jaurès, *la foi laïque* de M. Buisson représentent assez bien la neutralité de ceux qui se déclarent les adversaires de l'Eglise. Dans ces apologues dogmatiques de la raison, il manque une chose : la raison. Les débats de la Chambre (mars-juillet 1913) sont pleins d'enseignements à ce sujet (Cf. *Le livre d'une vie. La foi laïque* de M. Buisson. *Etudes*, 29 août 1913).

NOTE 5, p. 187.

Les hommes sincères reconnaîtront toujours que l'Eglise est la meilleure amie des institutions fondamen-

tales sur lesquelles reposent la vie et la prospérité des peuples. Si insultée que soit aujourd'hui l'Eglise, elle l'est encore moins que les dépositaires du pouvoir civil, et si lourde que soient ses chaînes, elles sont moins lourdes que celles des citoyens, tant il est vrai que la haine de l'Eglise devient la haine de l'autorité et la haine de la liberté, le mépris des chefs et l'oppression des sujets.

NOTE 6, p. 195.

Les rationalistes voudraient séparer la cause de Dieu et la cause du Christ de la cause de l'Eglise. Ils n'y réussissent pas. Le Dieu de M. Buisson n'est plus rien. A la foi dans un « Dieu personnel, distinct du monde, auteur du Décalogue et juge des voleurs », M. Buisson oppose « le plus énergique athéisme »... « Ce que les hommes appellent divin, c'est ce qu'ils ont trouvé de meilleur en eux-mêmes, dit-il. » Le Christ de Renan, le Christ du protestantisme n'ont rien de commun avec le Christ évangélique, avec le Christ historique. Ce n'est plus un docteur, ni un moralisateur, ni un sauveur, c'est tout au plus un homme discutable, un fantôme dont l'action est inexplicable et dont le règne est clos. De tout cela il résulte que le vrai Christ ne se trouve que dans l'Eglise catholique et que pour rester attaché au premier il faut aimer la seconde.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE L'AMITIÉ SURNATURELLE ÉTABLIE DE L'HOMME A DIEU PAR LA CHARITÉ

Chez les païens, l'on craignait la Divinité, on ne l'aimait pas. La vraie Religion, au contraire, a toujours mis l'amour de Dieu au premier rang. Cependant la terre avait encore une grande place dans l'Ancien Testament. Le propre de l'Évangile a été de faire régner sur tous les autres sentiments l'amour que nous appelons la charité. La charité est l'amitié de l'homme avec Dieu. L'amitié suppose un amour où la bienveillance est souveraine. La charité contient ce premier élément de l'amitié. 11-14

I

I. Toute amitié renferme une affection pour la personne qui en est l'objet. a) La charité implique de l'amour, un amour plus parfait qui ajoute à l'idée générale que nous avons de ce sentiment, celle de l'estime pour la personne aimée. 14-15

b) L'amour impliqué par la charité nous attache positivement à Dieu considéré dans sa nature, dans ses personnes, dans son intégrale bonté. La charité nous fait aimer ce que voient les bienheureux. Supériorité de cet amour sur celui que préconisaient les philosophes. Il atteint en Dieu tout ce qui est aimable, c'est-à-dire Dieu tout entier. . . . 15-17

c) Il ne se confond pas avec l'amour qui est une passion. Il ne réside pas dans la sensibilité, bien qu'il puisse l'envahir; il réside dans la volonté intellectuelle et se distingue de l'amour sensitif, de l'exaltation nerveuse. Il est utile d'insis-

ter sur cette vérité pour éclairer les âmes exposées à croire que les émotions du cœur sont nécessairement de la charité, pour consoler celles qui s'inquiètent de ne pas sentir Dieu. 17-20

2 La charité est un amour librement voulu. La grâce nous presse d'aimer Dieu, mais elle nous laisse la liberté de résister à ses impulsions. Obstination victorieuse des hommes qui ne veulent pas se donner à Dieu. Nous demeurons libres de ne pas aimer Dieu, parce que Dieu ne nous apparaît que dans les ombres de la foi. L'histoire évangélique de Marie de Béthanie nous prouve qu'il dépend de nous de choisir ou de dédaigner la meilleure part. 20-23

3. La charité est un sentiment solide et durable. C'est l'accumulation d'un amour qui aspire à monter vers Dieu, qui a toute la force de l'habitude, toutes les résistances de la vertu. Il faut appliquer la notion de vertu à la charité qui est plus forte que la mort et qui lui survit. Attitude de saint Paul devant toutes les puissances conjurées pour arracher la charité de son cœur 23-24

II

L'amour contient deux éléments : la concupiscence et la bienveillance. Différences de la concupiscence et de la bienveillance. Fragilité, infériorité de l'amour où la concupiscence domine. La bienveillance commande dans la charité. . . 25-26

1. a) Place de la bienveillance dans la véritable amitié. Actes qu'elle inspire 26-27

b) Place souveraine qu'elle occupe dans la charité qui aime Dieu pour lui-même et nous fait vivre pour Dieu. La charité personnifiée dans Marie de Magdala qui sert le Christ avec désintéressement et sans se préoccuper d'elle-même . . 27-29

c) En interdisant le retour sur soi, la charité ne se confond pas avec l'amour pur imaginé par les quietistes, mais elle subordonne le bien de l'homme à la gloire de Dieu. . . 29-30

2. Cette bienveillance étant stérile mérite-t-elle son nom ?

a) Il est vrai que notre bienveillance n'ajoute rien à la gloire essentielle de Dieu, mais elle est réelle cependant, car elle est distincte de la bienfaisance et elle garde sa valeur même quand nous ne pouvons pas faire à nos amis tout le bien que nous leur désirons 30

b) Elle consiste dans la joie que nous éprouvons à constater

leur prospérité, dans notre désir d'augmenter leur bonheur, dans la disposition où nous sommes de les servir. Quiconque a la charité est ravi que Dieu soit, qu'il soit ce qu'il est, il serait disposé à tous les sacrifices pour défendre Dieu. Il se dépense en vue d'établir le règne de Dieu sur lui-même et sur les autres, il combat en soi et autour de soi tout ce qui est susceptible de nuire au triomphe du parti de Dieu. 30-33

Noblesse de la charité. Sa supériorité sur les autres affections 33-35

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA RÉCIPROCITÉ DES SENTIMENTS ET LA COMMUNAUTÉ DE VIE DANS L'AMITIÉ SURNATURELLE QUI LIE L'HOMME A DIEU

L'amitié réclame la réciprocité des sentiments et la communauté de vie, la charité répond à cette double exigence. 41-42

I

L'amitié demande la réciprocité des sentiments. Il n'y a d'amis que ceux qui se donnent mutuellement leur cœur.

La charité remplit cette seconde condition.

1. L'amour de l'homme pour Dieu suit et appelle efficacement l'amour de Dieu pour l'homme. a) Dieu nous a choisis le premier, comme le Christ nous l'affirme. Son amour a prévenu le nôtre. Le premier il appelle Abraham, Moïse, les Apôtres, il cherche les brebis qui refusent de le suivre. Il prouve son amour par des actes qui dominent toute l'histoire. Il nous a donné son Fils qui s'est livré pour nous. Toutes les consciences droites ont été forcées de croire à l'amour prévenant de Dieu pour nous. 42-45

b) Notre amour provoque l'amour de Dieu. Dieu n'est jamais en retard avec ceux qui l'aiment: témoignages de l'Ancien Testament, témoignage du Nouveau Testament. Le Christ, Dieu comme le Père, ne reçoit jamais sans donner. Empres-

sement avec lequel il répond aux moindres générosités des hommes. 45-46

2. Il faut que les affections soient de même nature pour que la réciprocité satisfasse l'amitié.

a) On trouve dans l'amour de Dieu pour l'homme ce que renferment les amours propres à l'homme. Développement de cette pensée. L'amour de Dieu contient ce qu'il y a dans l'amour des mères, des frères, des époux, etc. Dieu déploie toute sa puissance au service de ceux qu'il aime comme nous faisons nous-mêmes pour ceux que nous aimons. 47-49

b) Nous avons besoin d'entendre ces accents de l'amour divin à travers les palpitations d'un cœur humain. Dieu n'a pas voulu que ce désir fût frustré. Le Verbe nous a emprunté notre nature et l'humanité du Christ a été la lyre dont les vibrations nous ont rendu plus sensible l'amour du Père. Les lèvres du Christ, ses yeux, son cœur, ses larmes ont exprimé son amour pour nous, comme nous exprimons notre affection à ceux que nous aimons. 49-50

c) Aurons-nous la faculté d'aimer Dieu comme il nous aime ? Oui. La charité qui est en nous n'est pas un amour purement humain, c'est une vertu surnaturelle, infuse, de qualité divine. Pour que nous puissions l'aimer divinement, Dieu a changé notre cœur, il l'a divinisé. Alors nous pouvons rendre à Dieu un sentiment proportionné au sien. Ce n'est pas que, par la charité, le cœur de l'homme prenne les dimensions du cœur de Dieu, mais par la charité notre cœur s'harmonise et s'accorde avec le cœur de Dieu. Cet accord suffit à l'amitié plus jalouse d'aimer que d'obtenir l'amour. 50-53

II

Point d'amitié sans communauté de vie.

1. Cette vie commune a son principe dans une parenté, dans une ressemblance, dans la possession d'une même nature et d'une même perfection. Dieu nous rapproche de lui en nous communiquant la grâce qui nous rend semblables à lui. Il se rapproche de nous par l'Incarnation qui le rend semblable à nous. Cette ressemblance réciproque sert de fondement à la charité. 53-57

2. La vie commune qui est l'amitié même consiste dans l'union affective. Ce qu'entraîne cette union affective. Elle

implique la fusion de deux âmes et de deux vies qui se lient moralement pour ne plus faire qu'une âme et qu'une vie. Grâce à la charité, Dieu et l'homme vivent ensemble par l'esprit et par le cœur. 57-59

3. L'amitié tend à l'union réelle, effective. La charité réalise cet idéal. Dieu par la charité réside en nous. Certitude de cette présence attestée par l'Évangile. Ce qu'il y a de spécial dans la présence de Dieu habitant les âmes par la charité. Intimité de cette présence. Les saints affirment cette présence qui d'ailleurs parfois se fait sentir vivement. 59-65

Jamais la religion naturelle, jamais les religions positives n'ont imaginé de pareils rapports avec Dieu. La société de Dieu peuple la solitude des saints. Les profanes et les païens sont dans le désert. Ils ne savent pas que seule la charité nous unit à Dieu par une véritable amitié. Les chrétiens sont plus heureux. Puissent-ils préférer cette royale amitié à toutes les autres. 65-67

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DE SOI COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

Préjugés du monde. Il comprend mal l'Évangile. L'amour de Dieu ne nous oblige pas à renoncer aux légitimes affections qui nous sont le plus chères.

L'amour de soi est naturel à tout homme, la charité ne le condamne pas

Il est un amour de soi conforme à la raison, à l'intérêt de l'individu, la charité l'autorise, l'ordonne, le porte au plus haut degré.

Il est un culte idolâtrique de soi qui équivaut à de la haine et qui nous est fatal, la charité le proscriit. 75-77

I

La charité ne peut qu'autoriser un certain amour de soi.

1. a) L'amour de soi est, en effet, tellement naturel à l'homme qu'il est impossible de l'extirper, toute loi qui nous défendrait de nous aimer nous mêmes ne pourrait être observée. 77

b) Dieu serait en contradiction avec lui-même s'il condamnerait comme sanctificateur un sentiment qu'il nous inspire comme créateur. Aucune opposition entre l'amour de Dieu et l'amour raisonnable de soi. Erreur des protestants et des quiétistes. 77-78

2. Dieu nous fait un devoir de nous aimer nous-mêmes. Le commandement qui nous prescrit d'aimer Dieu et d'aimer notre prochain, nous prescrit implicitement de nous aimer nous-mêmes. Le Christ et la loi écrite n'insistent pas sur ce précepte, car leur but est de rappeler surtout les traits effacés de la loi naturelle. L'amour de soi étant resté profondément gravé dans les cœurs, il est moins utile d'y pousser que d'en marquer les excès. 78-80

3. Il y a une connexion entre l'amour de Dieu et l'amour de soi. Le second est une conséquence du premier.

Quand on aime quelqu'un, on aime tout ce qui se rapporte à lui. Episode de Rubens. Or nous appartenons à Dieu comme l'œuvre à son auteur. Si nous nous méprisons nous-mêmes, notre mépris rejaillirait jusqu'à celui qui nous a faits. 80-81

4. Aimer Dieu, c'est s'aimer soi-même. Impossible d'aimer un être dans lequel nous ne trouverions pas notre bien Textes de saint François de Sales et de saint Thomas. Aimer Dieu, c'est vouloir connaître Dieu, posséder Dieu, propager le règne de Dieu. Vivre dans ce désir, c'est tendre à la perfection, tendre à la perfection c'est s'aimer soi-même. Point de contradiction entre cet amour de soi et le désintéressement exigé par la charité. Distinction entre l'objet de l'amour et la fin de l'amour. 81-85

5. En aimant Dieu l'homme s'aime au plus haut degré, car il s'unit à sa fin dernière et au souverain bien. Il puise dans cette union sa suprême perfection et son suprême bonheur, il s'aime au suprême degré. Plus l'homme aime Dieu, plus il s'aime lui-même. 85-86

II

Difficulté de concilier cette doctrine avec les principes de renoncement dont l'Évangile parle sans cesse.

1. L'amour désordonné de soi est contraire à la charité. En quoi consiste cet amour ?

Il consiste dans un culte qui comporte une sorte d'adoration

de soi, qui attribue à tous les penchants un caractère inviolable et sacré. Il autorise l'homme à *vivre sa vie*. Sens abject de cette formule, vices auxquels elle aboutit énumérés par saint Paul. La charité a des propriétés absolument contraires à cet amour éffréné de soi. 87-90

2. En combattant et en proscrivant cet amour la charité ne heurte pas la nature, mais les instincts pervertis de la nature. C'est une maladie qui est la suite du péché originel. Texte de Bossuet. 90-92

3. En s'insurgeant contre ce vice, la charité nous défend contre nous-mêmes. Prétentions vaines qu'à l'individu de s'élever par cet amour qui est, en réalité, fatal à toutes les formes de la vie.

a) Il est fatal à la vie religieuse et surnaturelle. Cette vie naît, grandit par notre contact et par notre union avec Dieu. Or l'amour déréglé de soi cherche dans l'homme ou dans la création cette vie que l'on ne trouve ni en soi, ni dans la nature, car le divin authentique émane de Dieu seul. Paroles du prophète Jérémie. S'aimer d'une manière déréglée, c'est arrêter l'essor et le développement de la personnalité humaine qui trouve sa plénitude en Dieu : 92-95

b) Cet amour est fatal à la vie naturelle de l'esprit. Ses esclaves professent qu'il faut lâcher la bride à tous ses penchants. Antagonisme de nos penchants. Impossibilité de s'abandonner aux uns sans sacrifier les autres. Lorsque les sens règnent, l'esprit s'étiole, perd le goût de la lumière et la force nécessaire à qui veut la conquérir; le talent, le génie restent stériles et finissent par s'éteindre; le pouvoir de la volonté s'affaiblit et périt dans une abdication totale; le cœur se rétrécit en brisant avec toutes les affections où il trouvait son épanouissement. La sagesse d'Épicure, qui voulait qu'on maintînt l'équilibre des penchants, ne remédie pas au mal. Sans compter qu'il est difficile de respecter cet équilibre, l'amour désordonné de soi réduit la vie de l'esprit. L'esprit dominé par cet amour n'envisage plus la vérité dans son ampleur; dominée par cet amour, la volonté se renferme dans la recherche du bien privé; dominé par cet amour, le cœur ne connaît rien des vastes sentiments qui sont pour lui la suprême exaltation. 95-98

c) Cet amour est fatal à la vie physique, parce que souvent ses excès nuisent à la force, à la santé, parce que, en

cas, il empêche le corps d'accomplir sa plus haute fonction qui est de servir l'âme et de partager la vie supérieure de l'esprit. 98-100

On devrait appeler haine l'amour de soi condamné par la charité. Ordre admirable établi par la Providence qui, nous obligeant à aimer Dieu par-dessus toutes choses, nous oblige à nous aimer nous-mêmes.

Enseignements de saint Augustin. Les sacrifices que nous demande la charité ne portent que sur les tendances malsaines de notre nature. 100-101

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DU PROCHAIN COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

Erreur des hommes qui croient que la charité, en les obligeant à aimer Dieu, les condamne à ne pas aimer leurs semblables. Attitude irritée des apôtres de la fraternité universelle. La charité n'exclut que les amours avilissantes et nous prescrit d'aimer tout ce qui mérite d'être aimé, tout ce qui a droit de l'être.

La charité nous oblige à aimer le prochain, elle donne à cet amour un motif qui le rend inébranlable, elle lui impose des caractères qui l'élèvent au-dessus de tous les sentiments naturels. 109-110

I

La charité nous oblige à aimer le prochain.

1. Celui qui aime Dieu fait ce que Dieu veut. Illusion de ceux qui prétendent aimer Dieu sans obéir à ses lois. Dans la loi de Dieu, l'amour du prochain est de rigueur. Ce n'est pas un conseil, c'est un précepte, précepte divin, essentiel, renforcé par le Christ; précepte absolu, précepte affirmatif, naturel et positif, précepte durable qui concerne tous les siècles et ne sera jamais abrogé. 111-113

2. Effort de Jésus-Christ pour graver dans nos consciences l'amour de nos semblables. Ses discours, ses actes, ses exemples tendent à l'établissement sur la terre de la charité

fraternelle. Au début de son ministère, au milieu de sa carrière apostolique, il se montre d'une étonnante indulgence pour toutes les faiblesses, d'une grande sévérité pour quiconque blesse ses frères. A ses derniers moments, il insiste sur la nécessité d'aimer le prochain, il prie son Père de graver cet amour dans nos âmes. Quand il se tait, ses plaies et son sang nous crient encore : Aimez-vous les uns les autres 113-115

3. Dieu se solidarise avec nos semblables. Il n'accepte point les sacrifices des cœurs irrités contre les hommes. Il se déclare atteint par tous les coups qu'on porte aux autres, touché par tous les services qu'on leur rend. Miséricorde dont il usera au jugement vis-à-vis de ceux qui auront été miséricordieux. Sa sévérité pour ceux qui ne se seront pas dévoués à leurs frères. 115-117

4. Les vrais disciples du Sauveur ont compris la connexion des deux premiers préceptes du Décalogue. Union des premiers chrétiens. Indignation de saint Jean, l'apôtre de la mansuétude, contre ceux qui prétendent aimer Dieu sans aimer leurs frères. Conduite des âmes qui, ne vivant que pour Dieu, portent l'amour des misérables jusqu'à l'héroïsme. 117-118

II

La charité donne à l'amour fraternel un motif qui le rend inébranlable.

1. a) Divers motifs nous inspirent, dans l'ordre naturel, d'aimer nos semblables. La charité consacre ces motifs, mais elle cherche un fondement plus solide pour notre mutuelle dilection. Ce motif unique, c'est Dieu. 119-120

b) Ce que la charité aime dans l'homme, c'est l'œuvre de Dieu; c'est le fils qui, par la grâce, ressemble au Père céleste, c'est le corps dont le Christ est la tête. Aussi nous avons pour nos frères un amour plein de respect, nous les traitons comme nous traiterions Dieu lui-même. Développement de cette pensée 120-122

c) Nous aimons notre prochain pour Dieu et en vue de servir la gloire de Dieu. Notre but suprême est d'arracher des adorateurs à Dieu. 122-123

2. Inébranlable solidité de ce motif. Infirmité des raisons naturelles que nous invoquons pour aimer nos frères : beauté

jeunesse, profit que nous en retirons, etc. Sagesse du Christ quand il nous demande d'aimer l'être qui restera toujours l'œuvre, l'image, l'enfant, l'élu de Dieu. Explication de cette pensée. 123-126

III

Caractères exclusivement propres à l'amour fraternel que la charité inspire.

1. a) Cet amour est gratuit et désintéressé en principe. Egoïsme qui se mêle aux affections humaines les plus généreuses. La charité ne demande de réciprocité, de récompense qu'à Dieu, car dans les hommes elle n'aime que Dieu. Exemple du Christ qui nous aime sans avoir rien reçu de nous. Les chrétiens ont entendu ses leçons. 126-128

b) En fait, la charité fraternelle a, dans le Christianisme, ce caractère de désintéressement absolu. Paroles de saint Paul. Accord des actes avec le langage : gratuité de l'enseignement; gratuité de tous les services que les fils de l'Eglise rendent à leurs semblables. Ce spectacle est unique dans l'histoire. 128-130

2. L'amour du prochain provenant de la charité est surnaturel :

a) Dans son origine. Il naît en nous par l'action du Saint-Esprit. C'est le même amour par lequel nous aimons Dieu et notre prochain. 130-131

b) Dans son objet. Ce que nous aimons dans notre prochain, c'est l'élément surnaturel, la grâce que lui confèrent les sacrements. Nous nous intéressons au corps du prochain comme au temple de Dieu, comme à l'enveloppe de l'âme, à son intelligence et à son cœur comme à la tige sur laquelle fleurit et s'épanouit la vie divine. 131

c) Dans le but qu'il poursuit. Il poursuit la sanctification des âmes. Notre apostolat, notre enseignement, nos œuvres de miséricorde tendent par-dessus tout à obtenir que les âmes croient, espèrent, aiment Dieu. 131-133

3. L'amour du prochain est universel. a) Il s'étend à tous les hommes, en ce sens que nous ne pouvons exclure personne de notre cœur, en ce sens que nous devons être disposés à l'occasion à rendre service à tous nos frères sans exception. 133-134

b) Il s'étend aux ennemis. Différence entre la charité commandée par l'Évangile et les sentiments issus de la nature. Pourquoi nous devons aimer même nos ennemis. . . 134-136

c) Cet amour nous permet de nous montrer hostile aux doctrines, aux actes de nos adversaires; il ne nous permet pas de haïr leurs personnes, admirable largeur que la charité communique à l'amour fraternel. 136-137

Impuissance et inefficacité de la philanthropie quand on la compare à la charité. Cette philanthropie, sous prétexte de faire aimer les uns, pousse à la haine des autres: sous prétexte de faire aimer la nation, l'humanité, telle classe, elle pousse à la haine des individus ou des autres classes?

Supériorité de la charité dont les eaux pures sont inépuisables et qui répand sur tous sa dilection. Nécessité de lui confier le sceptre quand on veut calmer les tempêtes de la haine, de l'envie et unir les hommes. 137-139

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DE LA PATRIE COMMANDÉ PAR LA CHARITÉ

L'amour de la patrie est naturel à l'homme.

Crise du patriotisme dans notre pays. Hésitation étrange de quelques chrétiens.

1^o Tout homme est obligé d'aimer sa patrie.

2^o Pour des motifs spéciaux et en vertu de la charité, le chrétien est tenu de vouer à sa patrie un amour plus haut et plus religieux. 147-149

I

Indignation des peuples contre ceux qui n'aiment pas leur patrie. Le patriotisme nous est imposé par l'amour que nous devons à nous-mêmes, par l'amour que nous devons à nos proches et à nos amis.

1. L'amour que nous avons pour nous-mêmes nous oblige à aimer notre patrie.

a) Dans l'ordre physique, la patrie contribue à nous assurer le premier de tous les biens: la vie. On trouverait dans nos

tempéraments particuliers quelque chose de la terre, de l'air, des tempêtes de la patrie. 149-150

b) Dans l'ordre intellectuel, le sol, le climat exercent une action sur le cerveau et sur l'esprit. La langue en exerce une autre. Services que nous rend la langue maternelle. 151-152

c) Dans l'ordre moral, notre ascension vers le bien sera puissamment facilitée par les exemples de nos aïeux. Pourquoi les exemples de nos pères nous impressionnent plus spécialement. L'histoire nationale nous rappelle ces exemples. 152-153

d) La société renfermée dans les limites de la patrie rend à chacun de nous des services immenses par son organisation militaire, par son organisation économique, par son organisation législative, par le secours qu'elle nous prête lorsque les gouvernements deviennent tyranniques. . . . 153-154

2. Nous devons aimer nos concitoyens: c'est un besoin de cœur et une nécessité. La patrie unit les siècles divers et les individus de la même génération.

a) On ne peut aimer les morts sans aimer le sol de la patrie qui est la poussière des morts; on ne peut aimer les morts sans aimer la langue nationale qui nous initie à leur pensée, à leurs sentiments; on ne peut aimer les morts sans aimer l'histoire qui les ranime; on ne peut aimer les morts sans aimer la société nationale qui est leur œuvre. 154-157

b) La patrie nous unit aux vivants qui nous ressemblent davantage, cette ressemblance, principe de sympathie spéciale, nous la devons à la terre qui est notre mère commune... La langue développe cette sympathie. L'histoire nous rapproche, la société nationale resserre tous les liens qui nous unissent. 157-159

II

L'amour de Dieu nous impose la nécessité plus stricte d'aimer notre patrie et de donner à cet amour un caractère nettement religieux et nettement sacré.

a) Ce qu'est pour le chrétien le sol que Dieu lui a donné en héritage. Ce qu'était la Terre promise pour les Israélites. Comment le Christ a étendu au monde entier les bénédictions réservées jadis à la nation juive. La terre de la patrie fournit l'eau du baptême, le pain et le vin de l'Eucharistie. l'huile de

la confirmation, du sacerdoce, de l'extrême-onction, les marbres et les pierres du temple de Dieu. Ce qu'est le temple de Dieu dans la vie nationale, ce qu'il est dans la vie chrétienne par l'autel, par le tabernacle. Impossibilité d'aimer Dieu sans aimer le temple, sans aimer les pierres du temple, sans aimer le sol qui fournit les pierres au temple et la matière des sacrements. 159-164

b) Pour le chrétien, le champ des morts est le reste des corps organisés qui ont partagé la grâce du Christ, offert un asile à l'Esprit saint, et qui après la résurrection loueront Dieu dans les siècles des siècles. 164

c) La charité rend un culte à la langue nationale dont les formules nous ont appris le nom de Dieu et le mystère du Christ qui a fourni à nos ancêtres les hymnes de leur adoration, qui est imprégnée du Verbe de Dieu, qui pleine de l'esprit évangélique a rallié à Dieu les âmes et les peuples. 164-165

d) La charité s'attache à l'histoire nationale qui est le geste de Dieu. Accord de la raison et de la foi pour nous montrer l'intervention de Dieu dans l'histoire. Combien cette intervention est visible dans l'histoire de France, et combien on aime l'histoire de France quand on aime Dieu. . . . 165-167

e) La société française doit être aimée par quiconque aime Dieu, parce qu'elle a été l'apôtre du Christ et le soldat de Dieu. Dans quelle mesure elle a été l'apôtre du Christ. Combien de saints doivent à notre apostolat leur auréole ! Combien de nations lui doivent leur conversion à l'Évangile. Fidélité de la France à sa vocation. Soldat de Dieu, la France l'a été durant tout le cours de son histoire. Services que notre drapeau a rendus à la croix, services que la croix a rendus à notre drapeau. Quiconque aime Dieu aime le plus fier de ses soldats, le plus héroïque de ses apôtres : la France. 167-169

Notre charité doit s'étendre de notre Dieu à notre patrie. Il nous est interdit de nous décourager, de nous montrer indifférents à notre patrie si nous aimons Dieu. Exemples de Jésus-Christ. Plus nous aimerons Dieu, plus nous aimerons notre patrie. Comment nous devons prouver la supériorité de notre patriotisme. 169-171

SIXIÈME CONFÉRENCE

DE L'AMOUR DE L'ÉGLISE
COMMANDE PAR LA CHARITÉ.

Au-dessus de la société naturelle s'élève une cité plus large, patrie de tous les fils d'Adam : l'Église. Qu'on la considère dans son attachement aux hommes ou dans son attachement à Dieu, la charité nous fait un devoir d'aimer la société visiblement, publiquement organisée qui s'appelle l'Église catholique. 179-180

I

L'Église est l'insigne bienfaitrice de l'humanité, quiconque aime l'humanité aime nécessairement l'Église.

1. Puissance éminemment intellectuelle, l'Église nous assure un premier bien : la vérité.

a) Elle conserve, elle fait fructifier le trésor des vérités naturelles, évidentes, certaines que la raison a découvertes par l'intuition ou par la démonstration. Supériorité de sa philosophie sur toutes les autres. Services qu'elle rend par l'intransigeante hostilité qu'elle témoigne aux novateurs, par la souveraine indépendance et par la sûreté de ses jugements. Elle fait fructifier les vérités reconnues par les maîtres de la sagesse profane. Ses docteurs ont tiré des principes établis par Platon, par Aristoté les conclusions les plus lumineuses. Sous son action, les problèmes de la métaphysique se sont éclaircis, les notions se sont précisées. Il serait impossible d'énumérer les résultats philosophiques dus à l'effort intellectuel du génie que l'Église a inspiré. Saint Thomas d'Aquin symbolise le progrès que l'Église a imprimé à l'esprit humain. Rôle de ce docteur dans l'enseignement de la vérité rationnelle 180-183

b) L'Église nous a livré la vérité surnaturelle. Ce n'est pas elle qui a dicté l'Évangile, mais c'est elle qui en a reçu le dépôt. Or l'Évangile est, sans comparaison, la fortune la plus précieuse de l'esprit. L'Église le possède pour le communiquer, elle le communique à tous et elle initie les plus humbles aux secrets de la Divinité 183-185

2. Puissance morale, l'Eglise maintient efficacement les lois de la conscience.

Son activité bienfaisante, a) dans la vie privée; b) dans la vie domestique; c) dans la vie sociale; d) dans la vie politique; illusion de ceux qui s'imaginent ne pouvoir servir le sacerdoce sans trahir l'empire, ce que l'Eglise a fait pour l'autorité des rois, pour la liberté des peuples, pour la formation des soldats, des magistrats, etc., 185-188

3. Puissance maternelle, l'Eglise s'intéresse aux maux physiques de l'humanité. Nombre et supériorité des œuvres qu'elle a fondées pour diminuer et guérir les misères. Témoignage de ses ennemis. 188-189

4. Dispensatrice de la vie divine, l'Eglise en dépose en nous le germe par le baptême, elle la développe, elle lui assure sa virilité, elle la nourrit, elle l'étend à la famille et à la société, elle l'empêche de périr par les autres sacrements. Au moyen des sacrements elle nous confère des forces qui nous permettent de nous attacher invinciblement au vrai, au bien et d'atteindre le suprême bonheur. 189-190

Conclusion : On ne peut s'aimer soi-même, ni aimer ses frères sans aimer l'Eglise.. . . . 190-191

II

Impossible d'aimer Dieu sans s'attacher à l'Eglise par un sentiment filial.

1. L'Eglise est la messagère de Dieu qui, par elle, nous instruit, nous commande et nous corrige. Accueillir, honorer, combattre, haïr l'Eglise, c'est accueillir, honorer, combattre et haïr Dieu. Enseignement du Christ à ce sujet. 191-192

2. L'Eglise est la servante de Dieu. Par toutes ses œuvres elle établit le règne de Dieu. La tactique qui consiste à vouloir séparer la cause de Dieu de la cause de l'Eglise est démasquée comme celle qui prétend faire la guerre au cléricanisme en respectant l'Eglise. Nos adversaires savent bien qu'en interdisant à l'Eglise d'entrer dans les écoles, dans les hôpitaux; etc, ils bannissent Dieu lui-même de la vie individuelle, sociale ou domestique. Tout ce que gagne l'Eglise, c'est Dieu qui le gagne, tout ce que perd l'Eglise, c'est Dieu qui le perd. Explication de ces deux mots 193-196.

3. L'Eglise est l'épouse du Christ. Impossible d'être l'ami

du Christ sans être l'ami de l'Eglise. L'époux fidèle est sensible aux honneurs qu'on rend à son épouse, outrager la créature qui porte son nom, c'est le blesser au plus vif de son cœur. Plus l'épouse est noble, irréprochable, plus l'époux se montre susceptible. Plus ils sont unis, plus en déchirant l'âme de l'un, on déchire l'âme de l'autre.

Beauté de l'Eglise, union indissoluble de l'Eglise avec le Christ. 193-196

4. L'Eglise est le corps mystique du Christ. Explication de cette proposition. 196-197

5. Conséquences de cette doctrine : nul ne saurait plaire à Jésus-Christ s'il ne vénère l'Eglise. Le Christ considérera comme fait à lui-même tout ce qu'on fera pour ou contre l'Eglise, même le Christ est plus touché des égards qu'on témoigne à son corps mystique que de la sollicitude qu'on manifeste pour son corps personnel. Enseignement de saint Augustin, de saint Paul. Cri de Lacordaire quand Lamennais s'insurgea contre l'Eglise. 197-200

Le prophète Balaam nous enseigne ce que tout homme intelligent et sincère doit à l'Eglise. Le chrétien voue à l'Eglise un culte plus haut. Comment il lui témoigne son amour, comment il enveloppe dans son amour l'Eglise militante, l'Eglise souffrante, l'Eglise triomphante, comment sa charité surnaturelle s'étend à tout ce qui mérite l'affection de son cœur. 200-201

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION — LUNDI SAINT

DE LA NÉCESSITÉ D'AIMER DIEU DE TOUT NOTRE CŒUR DE TOUTE NOTRE ÂME, DE TOUTES NOS FORCES

Comment aimer Dieu ? Réponse de la religion : texte du Deutéronome.

Ce que signifient ces trois mots : aimer de tout son cœur, aimer de toute son âme, aimer de toutes ses forces. 208-209

Aimer Dieu de tout son cœur, c'est :

1. L'aimer intérieurement. Inutilité de la religion extérieure qui n'a pas sa racine dans un sentiment intérieur. Sévérité du Christ pour les pharisiens qui n'honoraient Dieu que des lèvres. 209-210

2. Aimer de tout son cœur c'est se livrer à un sentiment qui soit maître de toute la vie affective. La volonté est la force qui dispose de la vie affective. La charité sera donc souveraine dans la vie affective, quand elle régnera souverainement la volonté. Alors Dieu est aimé en Dieu, il règne par l'amour et sur l'amour. 210-212

II

Aimer Dieu de toute notre âme c'est lui consacrer tous les éléments de notre être. L'âme, en effet, est en nous le principe vital; quiconque est attaché à un autre par toute son âme lui est attaché par toute sa substance. De sorte qu'aimer Dieu de toute notre âme, c'est :

1. L'aimer de tout notre esprit. On aime Dieu de tout son esprit quand : a) on pense souvent à lui ; b) quand on vit avec lui par les exercices de la contemplation ; c) quand surtout on soumet totalement son intelligence à l'intelligence et à la parole de Dieu. 213-215

2. On aime Dieu de toute âme quand on oblige les sens et le corps à respecter la loi de Dieu. L'âme à moitié captive des sens n'est qu'à moitié captive de la charité. Dès que la charité commande, elle entraîne la sensibilité dans son ascension. Elle soumet le corps à une discipline, elle le force à devenir le serviteur de Dieu. 215-216

III

Aimer Dieu de toutes ses forces, c'est se résigner à toutes les souffrances plutôt que de se séparer de lui. Celui qui aime Dieu de toutes ses forces, a) renonce pour lui, s'il le faut aux biens matériels ; b) affronte pour lui les sévérités de l'opinion ; c) le préfère à ses autres amis et s'expose pour lui aux rancunes, aux vengeances ; d) endure pour lui les maux

qui l'atteignent dans son corps, dans sa personne ; e) meurt s'il doit choisir entre Dieu et la vie.	216-219
Tel est l'amour que Dieu nous demande, il ne peut pas demander moins, il est obligé de se faire servir, honorer, aimer en Dieu. La charité d'ailleurs a les mêmes exigences. Elle tend à l'adoration, c'est-à-dire qu'elle veut vivre complètement sous la domination de son objet.	219-221

DEUXIEME INSTRUCTION — MARDI SAINT

DE L'OBLIGATION DE RAPPORTER PAR LA CHARITÉ TOUTE NOTRE VIE A DIEU

Tout l'effort de la charité tend à la gloire de Dieu. Idéal de la vie chrétienne tracé par saint Paul. Cet idéal nous oblige à rapporter à Dieu toutes nos actions, la doctrine catholique nous enseigne comment on peut satisfaire à ce devoir. 227-229

1

1. La charité rapporte à Dieu toutes nos actions et toute notre vie. Erreur du monde moderne, quand il prétend que certaines œuvres relèvent de la religion, que les autres lui demeurent étrangères. Elle part d'un principe faux, à savoir que l'on peut être chrétien au dedans et païen au dehors, croyant dans sa vie privée, incroyant dans sa vie publique, etc. La charité joue dans l'ordre surnaturel le rôle de la prudence dans l'ordre naturel, elle ne se propose qu'une seule fin : Dieu. 229-230

2. Cette vertu saisit toute notre activité pour la consacrer à Dieu. Elle obtient que le savant étudie, que l'orateur parle pour Dieu. Raison de cette exigence : la charité s'empare de tout notre être, et elle aime Dieu pour lui-même. Changement qui s'opère lorsque la charité devient le moteur suprême de la vie, lorsque Dieu devient positivement la fin de toutes nos actions. Exemples des saints, conduite des rois de France au moment de leur sacre, attitude de saint Paul. 230-233

II

A quoi nous oblige cette loi ?

1. Exagération de l'hérésie qui déclare mauvais tout acte qui n'est pas rapporté formellement et explicitement à Dieu. Relâchement de l'hérésie qui s'efforce de prouver que l'on peut être l'ami de Dieu sans penser à lui, sans s'astreindre pour lui à aucune discipline. 233-234

2. Sagesse de la doctrine catholique. a) Elle nous impose de temps en temps des actes positifs par lesquels nous nous engageons au service de Dieu. Quand la raison s'éveille, au moment de la mort, nous sommes tenus de nous consacrer à Dieu. Ces deux actes ne suffisent pas. Il faut les renouveler quelquefois. Condamnations prononcées par le pape Innocent XI. Les mœurs introduites par le christianisme répondent admirablement à l'obligation où nous sommes d'affirmer notre volonté de vivre pour Dieu. Nous remplissons cette obligation, en effet, en nous offrant à Dieu le matin et le soir, en donnant à cet acte plus de solennité le dimanche et à l'occasion des fêtes principales. 234-237

b) La charité obtient davantage si nous commençons nos principales actions par un hommage au Créateur. Pratiques en usage chez les âmes pieuses, chez les apôtres, chez les savants chrétiens, dans nos écoles, dans nos associations. 237-238

c) Les saints atteignent à la perfection en vivant d'une manière ininterrompue, explicite pour Dieu, en le priant d'accepter chacune de leurs pensées, chacun de leurs sentiments, chacun de leurs actions. 238-239

Exhortation : il faut rester fidèles aux habitudes chrétiennes. 239

TROISIÈME INSTRUCTION — MERCREDI SAINT**DE LA STÉRILITÉ DES OEUVRES ET DES VERTUS
QUE N'ANIME PAS LA CHARITÉ**

Hymne de saint Paul en l'honneur de la charité. L'apôtre élève la charité au-dessus de toutes les perfections de l'esprit et du cœur. Pour comprendre sa pensée, il faut expliquer :

1° comment les vertus et les œuvres sont stériles sans la charité ; 2° comment la charité communique à nos actes, même les plus humbles, une admirable fécondité. . . . 245-246

I

Saint Paul affirme d'abord que sans la charité la perfection de la parole, la perfection de la connaissance, la perfection des œuvres sont des dons insuffisants et stériles.

1. Le don des langues. Honneur rendu chez les Grecs à l'art de bien dire. Faveur dont chez nous jouissent la littérature et l'éloquence. Rôle de la parole apostolique dans le christianisme. Importance du don des langues pour la diffusion de la parole apostolique. Prix qu'on attachait au don des langues dans la primitive église, et en particulier à Corinthe. Saint Paul enseigne que sans la charité la grâce de la parole est inutile à celui qui la possède. Elle est inutile, car elle est morte, et elle est morte car elle procède d'un être mort. . . . 246-248

2. Le don de la prophétie, la connaissance des mystères, la possession de la science parfaite, la foi capable de transporter les montagnes n'ont pas plus d'efficacité sans la charité. Grandeur surhumaine de celui qui posséderait tous ces dons. Cependant aux yeux du vrai Dieu, cet homme compterait moins que l'être le plus humble dont l'âme serait pleine de charité. Pourquoi ? . . . 248-250

3. Les œuvres ne remplacent pas l'avantage la charité. Illusions communes à ce sujet. Doctrine de l'Apôtre appliquée non pas seulement aux œuvres ordinaires, mais aux œuvres héroïques. Sans la charité ces œuvres, bien qu'elles ne soient pas mauvaises, n'ont pas de valeur pour le salut personnel. Explication de ce principe. Exemple des vierges folles. . . . 250-252

II

La charité communique la vie et la fécondité à nos vertus, à nos œuvres, à nos actes.

1. Non seulement les grandes vertus, comme la foi, l'espérance, la justice animées par la charité ont une portée infinie, mais la moindre bonne action, le don d'un verre d'eau, d'un denier nous mérite la vie éternelle. . . . 252-254

2. La charité peut même remplacer toutes les œuvres extérieures. Un homme aveugle, sourd, muet, paralysé, incapable d'un mouvement pourrait, avec la seule charité intérieure, devenir un grand saint, avoir une vie extrêmement féconde. 254

3. Pourquoi la charité exerce-t-elle une influence si heureuse sur des vertus et sur des œuvres par elles-mêmes stériles ?

a) Parce qu'elle fait de nous des amis de Dieu. Or nous sommes plus touchés par les moindres dons de nos amis que par les plus grandes générosités des indifférents. 254-255

b) Parce que par la charité nous agissons pour Dieu et au nom de Dieu : Dieu est en nous le suprême moteur. Or le propre de Dieu est de tirer des causes les plus infimes des effets merveilleux. 255

c) Parce que la charité fait vivre Jésus Christ en nous. Alors nos œuvres deviennent les œuvres du Christ. Or une larme, une goutte de sang du Christ ont aux yeux du Père une valeur infinie, parce qu'elles émanent d'une personne divine. 255-256

4. Pourquoi la charité peut-elle remplacer toutes les œuvres extérieures ? Parce que Dieu n'exige en réalité qu'un tribut : celui de l'amour qui contient implicitement tous les autres. Possédant le cœur, il possède le principe de tout le bien dont nous sommes capables. Cette doctrine est consolante pour les âmes à qui la Providence ne permet pas de déployer au service de Dieu autant de zèle qu'elles le voudraient. 256-257

Deux leçons à tirer de cet entretien : 1° ne nous illusionnons pas sur la valeur des vies que n'anime pas la charité ; 2° si nous n'avons plus la charité, il faut la recouvrer dans les larmes de la pénitence sacramentelle ; si nous la possédons, prenons garde de la perdre ; pour ne point la perdre, travaillons à la développer. 257-258

QUATRIÈME INSTRUCTION — JEUDI SAINT

I — DE L'ORDRE ÉTABLI DANS NOS AFFECTIONS PAR LA CHARITÉ.

La charité, en nous prescrivant d'aimer Dieu de toutes nos forces, ne nous contraint pas de nous oublier nous-mêmes, ni de dédaigner nos semblables, au contraire elle nous oblige

à nous aimer et à aimer les autres. Mais elle règle l'ordre de nos affections. L'ordre qu'elle établit porte sur les personnes que nous aimons et sur les biens que nous leur voulons 265-266

I

1. Nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses.

a) Paroles de Jésus-Christ affirmant cette loi et l'urgence de cette loi. Ces paroles nous indiquent que la charité est un amour profond, elles nous apprennent que nous errons gravement lorsque pratiquement nous donnons à Dieu la seconde ou même la dernière place dans notre cœur. 266-267

b) Il faut pourtant comprendre le sens de cet enseignement. Aimer Dieu par-dessus toutes choses, ce n'est pas nécessairement sentir son amour plus que les autres, c'est au sommet de l'âme et par la volonté préférer Dieu à tout le reste et être disposé, pour ne point rompre avec lui, à nous séparer des êtres les plus aimés. 267-268

c) Pourquoi devons-nous aimer Dieu plus que nous-mêmes et par-dessus toutes choses? Pour deux raisons : 1° parce que seul Dieu, considéré en lui-même, est la Beauté infinie que nous ne pourrions jamais aimer autant qu'elle est aimable. Aucune créature n'a ce titre à notre amour : 2° parce que si nous considérons Dieu par rapport à nous, nous trouvons notre bien en lui plus qu'en nous-mêmes et plus que dans le monde entier. 268-269

2. Après Dieu ce que nous devons le plus aimer c'est nous-mêmes.

a) Raison de cet enseignement : pour établir l'ordre de la charité, il faut considérer et la valeur intrinsèque de l'être aimé, et les rapports intimes de celui-ci avec l'être aimant. Or, personne, excepté Dieu, n'est aussi près de nous que nous-mêmes, c'est pourquoi nous sommes tenus de nous préférer à nos semblables. 269

b) Conséquence de cet enseignement : 1° Il faut préférer son âme à celle des autres. Il n'est jamais permis de perdre son âme pour sauver celle des autres. 2° Il faut préférer l'âme des autres à notre corps, parce que cette âme vaut plus que notre corps, parce qu'elle est plus près de notre âme, plus semblable à notre âme que notre corps. 3° Il faut préférer notre corps au corps des autres. Explication de ce principe

qui respecte l'ordre de la charité en laissant toutes les portes ouvertes à l'héroïsme et au dévouement. 269-272

3. Parmi nos semblables, toutes conditions égales d'ailleurs, la première place appartient aux meilleurs qui sont les plus ardents amis de Dieu.

a) Raison de cette doctrine. Quand on aime Dieu par-dessus toutes choses, après lui ceux qu'on aime le plus sont ceux qui ont avec lui plus de ressemblance. Conséquences pratiques : erreurs des chrétiens toujours indulgents pour les impies, toujours sévères pour les bons et pour les amis de Dieu. 272-273

b) Pour établir définitivement l'ordre dans nos affections pour nos semblables, il faut considérer les rapports de ceux-ci avec l'être aimant. Conséquence : nos parents, nos amis, nos concitoyens doivent passer avant les étrangers. Erreur et culpabilité de quiconque enfreint cette loi. 273-274

II

Dans quel ordre ranger les biens que nous voulons à nos amis?

1. La gloire de Dieu est le bien que nous devons poursuivre par-dessus tout, puisque nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses et que l'aimer par-dessus toutes choses c'est lui vouloir plus de bien qu'au reste du monde, Fâcheuse tactique des hommes qui ont toujours peur d'accorder trop d'attention à la cause de Dieu 275-276

2. Qu'il s'agisse de nous ou des autres, le premier bien que nous devons chercher, c'est le salut éternel sans lequel les autres avantages sont inutiles.

a) Par suite, pour nous-mêmes et pour les autres, il faut avant tout chercher le royaume de Dieu. Aveuglement des parents et des amis qui oublient ce précepte. 276-278

b) La sainteté étant le seul moyen d'arriver au salut, on ne peut désirer l'un sans l'autre. Par suite, il faut désirer ardemment la sainteté de ceux que nous aimons et préférer pour eux la grâce et la vertu aux biens temporels les plus précieux. 278-279

c) Les biens de cette vie : santé, richesses, etc., doivent occuper une place dans notre sollicitude, mais la dernière. 279-280

Résumé de cet entretien et exhortation. 280

CINQUIÈME INSTRUCTION — VENDREDI SAINT

L'IDÉAL DE LA CHARITÉ :
LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Le Christ affirme devant ses apôtres la volonté de prouver son amour pour son Père par un témoignage éclatant. Pendant sa passion il se montre le modèle le plus accompli de la charité : 1° en pensant continuellement à son Père, 2° en faisant tout ce que son Père lui commande. 286-288

I

Nous pensons à ceux que nous aimons. Plus nous les aimons, plus nous pensons à eux, et, quand notre amour pour eux nous domine totalement, ils remplissent totalement notre esprit 288-289

1. Le Christ donne à son Père cette première marque de dilection. De la Cène à la mort il ne cesse pas de penser à son Père.

a) Il y pense quand il lève ses regards vers lui, quand il l'adore, quand il lui parle, quand il le prie, quand il en parle à ceux qui l'entourent, quand il se renferme dans de longs silences pour mieux le contempler. 289-290.

b) Jésus arrête son regard sur chaque attribut de son Père; sur sa sainteté, sur sa justice, sur sa puissance, sur sa miséricorde 290-291.

2. Les plus intolérables douleurs ne le peuvent distraire de cette pensée dominante.

a) Au jardin des Oliviers, le trouble, la tristesse, la crainte, le dégoût, l'ennui ne l'arrachent pas à sa vision. Les cris de son agonie sont pleins du nom de son Père. 291-292

b) Au moment de son arrestation, devant le sanhédrin, devant Pilate, sous les outrages, il regarde son Père, il agonise en appelant son Père, il meurt en prononçant le nom de son Père. 293-294

c) Ce phénomène inoui prouve combien Jésus aimait son Père 294

II

Jésus affirme son amour en faisant tout ce que veut son Père.

L'accomplissement des commandements de Dieu ! tel est le signe infaillible auquel on reconnaît la force de la charité. L'accomplissement des plus durs commandements de Dieu, tel est le signe infaillible auquel on reconnaît la perfection de la charité.

1. Le Christ durant toute sa vie se soumet à ce que réclame son Père. Explication de cette vérité. Mais il est plus pressé d'aller au Calvaire que de jouir de la transfiguration au Thabor.

a) Pendant la passion, il accomplit rigoureusement, totalement, à la lettre, la volonté de son Père.

Il a peur de transgresser, ne fut-ce que sur un point minime, cette sainte volonté. Il s'oppose à toute démarche qui lui éviterait une souffrance voulue par son Père. Il ne réclame aucun adoucissement au supplice que lui impose son Père. 294-296

b) Il souffre à l'heure marquée par son Père, sans la devancer, sans la retarder. Longue série des volontés cruelles qu'il exécute. 296-298

2. Le Christ s'emploie tout entier à l'exécution des volontés divines.

a) Son âme s'abandonne à la tristesse, à la crainte, etc.

b) Son esprit assiste, sans essayer de se dérober, aux spectacles qui le torturent.

c) Son cœur ne résiste pas, il s'offre à tous les coups.

d) Sa sensibilité obéit avec la même docilité : les yeux, les oreilles, les lèvres, l'odorat, le goût supportent sans révolte les supplices qu'on leur inflige.

e) Le corps s'interdit toute protestation : la tête, le visage, les épaules, les mains, les pieds, les muscles, les nerfs, etc., se livrent à la souffrance que demande le Père. 298-300

3. Plus les ordres reçus sont durs, plus Jésus apporte d'empressement à les exécuter. A mesure que les douleurs deviennent plus intolérables, l'obéissance du martyr paraît plus sereine, plus enthousiaste. Elle se montre dans tout son héroïsme quand le Père demande à son fils le sacrifice suprême de sa vie. 300-302

4. Explication de ce phénomène. Une volonté **inébranlable** soutient le Christ, la volonté de faire ce que veut son Père. Un aliment nourrit, enivre, exalte cette volonté : l'amour du Père, la divine charité qui, ne trouvant aucun obstacle, se déploie librement et apparaît avec toute sa hauteur, toute sa profondeur, toute sa largeur, toute sa longanimité. . . . 302-304

Le monde sait que Jésus a aimé son Père, il sait que le Christ a prouvé son amour par l'accomplissement des commandements du Père. Il doit savoir aussi qu'en aimant de cette façon le Christ a voulu nous entraîner dans la voie de son incomparable charité. La leçon qui se dégage de cet entretien, c'est que le seul moyen que nous ayons de prouver notre amour de Dieu, c'est d'accomplir sa sainte volonté, et de l'accomplir avec d'autant plus de cœur qu'elle nous semble plus difficile 304-305

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LE PAIN DE LA CHARITÉ

L'Eucharistie est le pain de la charité car :

- 1° C'est la charité du Christ qui la donne,
- 2° C'est la charité de l'homme qui la reçoit. . . . 311

I

C'est la charité du Christ qui la donne.

a) L'Eucharistie contient Jésus-Christ lui-même vraiment, réellement, substantiellement. En nous la donnant, Jésus-Christ se donne lui-même. 312

b) Le sentiment qui inspire à Jésus-Christ de se donner au point de devenir notre nourriture et notre breuvage, c'est l'amour. Le propre de l'amour est, en effet, d'unir les êtres **aussi intimement que possible, et c'est sous l'influence d'un**

amour inoui que le Christ opère tant de miracles pour s'unir à nous. De sorte que c'est bien l'amour du Sauveur qui nous donne le Sauveur dans l'Eucharistie 313

II

C'est la charité de l'homme qui reçoit le pain eucharistique.

a) Recevoir l'Eucharistie sans avoir la charité, ce n'est la recevoir que matériellement, le Christ ne va pas plus loin que les lèvres, pas plus loin que les entrailles qui ne sont que le seuil extérieur de l'âme. 314

b) Seule la charité nous permet de profiter de l'Eucharistie, c'est grâce à la charité que l'âme s'assimile les énergies de l'Eucharistie, comme c'est grâce à la chaleur vitale que l'organisme s'assimile la vertu nutritive des aliments. 315-316

Il faut adorer l'amour qui nous donne le Christ, obéir au Christ qui veut être mangé. Il faut obéir à la charité qui est en nous et qui nous presse de nous unir par la communion au Christ que nous aimons. 316

APPENDICES

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS. 319

II

NOTES EXPLICATIVES SUR LES CONFÉRENCES 331





BJ 1249 .J352 v.4 SMC
Janvier, Marie Albert,
Exposition de la morale
catholique : morale speciale
47086051

